

LA VIE

AU

QUARTIER LATIN

PAR

ALBERT BLANQUET



PARIS

ARNAULD DE VRESSE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

55, RUE DE RIVOLI, 55.

LA VIE

AU

QUARTIER LATIN

PAR

ALBERT BLANQUET

PARIS

ARNAULD DE VRESSE, LIBRAIRE-EDITEUR
55, RUE DE RIVOLI, 55.

ROMANS D'ALBERT BLANQUET.

Les Amazones de la Fronde.
Les Amours de d'Artagnan.
La Belle Féronnière.
Les Belles Dames du Pré-aux-Clercs.
Le Château des Spectres.
Les Chevaliers de l'As de Pique.
La Dame de Chateaubriand.
Le Dernier Foscari.
Les Enfants du Curé.
La Giralda de Séville.
La Male-Mort.
La Mye du Roi.
(Suite de la Belle Féronnière.)
Le Parc aux Cerfs.
La Reine du Tapis Vert.
(Suite des Chevaliers de l'As de Pique.)
Le Roi d'Italie.
(César Borgia.)
La Terre d'Or.
La Vie au Quartier Latin.
Etc., etc., etc.,

A HENRY MURGER

Chère Ombre,

Tu as été l'écrivain de la jeunesse, — elle sait ton nom, lit et relit tes œuvres charmantes. Tes livres ne vieilliront pas : — ils racontent l'immuable jeunesse. Dans cent ans ce sera même, parce que le sang, qui circule, se renouvelle sans interruption, et qu'il y aura toujours de la jeunesse.

Être ou ne pas être. — Là, pourtant, n'est point toute la question. Être, ce n'est pas seulement exister, c'est avoir la force.

La force, — qu'on l'affuble des vains noms de raison, de maturité, de diplomatie, mensonges et mascarades, — la force, c'est la jeunesse ; c'est-à-dire le temps des croyances ; des illusions, — le temps des amours.

Le reste, — ambition, fortune, honneurs, — cendres et fumées !

« Que la jeunesse est belle ! a dit le poète. Elle fuit cependant. Que celui qui veut être heureux le soit tout de suite. Il n'y a pas de certitude pour demain. »

Faut-il croire au néant ? Tu le sais à cette heure, ô chère Ombre ! Non, n'est-ce pas, et si ton âme, dégagée de nos faiblesses, voit ce qui est sous ce qui paraît ; — si ton âme revient errer parfois au-dessus de ce Paris des jeunes, qui ne t'a point oublié, dis-lui que ce livre, comme les tiens, ne veut ni moraliser, ni réformer, ni corrompre.

Il raconte.

A. B.

I. LA TABLE DE MARBRE

Ce matin-là, vers onze heures, deux jeunes gens suivaient le corridor qui conduit à l'amphithéâtre de l'École, de médecine. Tous deux étaient bruns et de taille élevée, et sur leurs traits, dans leurs regards surtout, se reflétait cette force virile qui annonce des caractères.

Le lieu où ils se trouvaient en ce moment pouvait faire supposer qu'ils appartenaient tous deux à la catégorie des étudiants en médecine ; mais un seulement aspirait à gravir plus tard les sommets qui ont rendu immortels les noms des Corvisart, des Broussais, des Dupuytren.

L'autre était étudiant en droit. Il faut le dire, il venait de faire un pas en arrière, comme s'il avait déjà regret d'avoir suivi son compagnon, et son front avait légèrement pâli.

— Eh bien ! dit le premier, qu'as-tu donc ?

— Rien.

— Je t'avais prévenu, c'est toi qui as voulu venir.

— Il le faut ; pas de vaine terreur : c'est absurde.

— Mon cher Julien, tu as raison. Quand tu seras le magistrat que tes rêves espèrent et que mes prévisions affirment, tu te trouveras forcément appelé, un jour ou l'autre, en face de la mort, dans ce qu'elle aura probablement de plus horrible, et il faut que, dès longtemps, tu sois préparé aux émotions qu'elle jette dans l'âme des plus forts et des mieux trempés. Alors, incarnation impassible de la loi et de la justice, tu pourras lire dans la matière inerte gisante devant toi. Elle sera, pour les autres, l'épouvante ; — pour toi, la vérité.

— Allons, dit le jeune homme d'une voix ferme.

L'étudiant en médecine poussa une porte et ils entrèrent dans l'amphithéâtre. Une odeur désagréable monta aussitôt au cerveau de celui que son compagnon avait appelé Julien ; mais il commanda instantanément à ce sens délicat par les dégoûts duquel commencent tant de faiblesses, et il marcha la tête haute, réglant en quelque sorte ses mouvements sur ceux de son introducteur.

— Ah ! voici Lechène ! s'écrièrent plusieurs voix avec un accent sympathique.

— Et il nous amène Julien Ducroisier ! firent d'autres voix pareillement timbrées.

L'étudiant en droit salua et constata la présence d'une demi-douzaine de jeunes gens dont les visages lui étaient déjà très-familiers pour la plupart. Chacun d'eux était occupé d'une façon étrange et terrible pour qui n'a jamais pénétré les mystères de la grande initiation médicale, — et qui, cependant, semblait laisser insensibles et insouciantes ces visages joyeux ou recueillis. Les uns, la main droite armée de scalpels aigus, les autres de pinces d'acier fines et recourbées, restaient le regard fixé sur les nouveaux arrivants, tandis que la main gauche reposait sur le rebord des tables de marbre.

Julien posa son regard voilé et tranquille sur les tables et supporta sans sourciller le spectacle désolant qu'offrait ce lieu sinistre.

— Tu vois, fit Lechène en lui saisissant le bras. Figure toi que tu es appelé à l'improviste, au saut du lit, pour constater un meurtre, décider d'un suicide ou surveiller une autopsie. Ton âme, troublée, surexcitée par la réalité, ferait peut-être voir faux ou double à tes yeux. Quand tu seras venu ici une fois par semaine, je te garantis une vue de lynx, un flair de chacal, une perspicacité d'inquisiteur.

Julien s'avança à la table de marbre, et s'adressant à un jeune homme qui, assis sur le rebord, mangeait tranquillement un gros morceau de pain, sur lequel il découpait du fromage au moyen de son scalpel.

— Comment, Charles, fit-il, vous n'êtes pas dégouté ?

— Moi, fit l'interpellé, ma foi non.

— Je ne vous croyais pas ce zèle pour la science.

— Oh ! ce n'est pas sans motif.

— C'est en effet la réflexion que je me faisais, reprit Lechène ; comment se fait-il que l'ami Charles, qu'on ne voit jamais au cours et encore moins à la clinique, se trouve aujourd'hui harnaché de pied en cap, comme un solide, et aussi *impavidum* que le sage ?

— Voilà. Figurez-vous, mes chers amis, reprit l'étudiant avec un fort accent méridional, que je suis à la piste d'une affaire splendide.

— Ah ! des spéculations ?

— Avec un pharmacien de mes amis. Une liqueur sans pareille, et qui guérit la goutte. Je fais mes expériences à ma façon.

— Et tu as des résultats ? demanda Lechène.

— Oui.

— Oh ! sur la matière inerte, tu me surprends, Charles.

— Monsieur, reprit Julien en s'avançant vers un autre étudiant, voici, si je ne me trompe, un homme qui a reçu une blessure d'arme à feu en pleine poitrine.

— Précisément ; il a été reconnu à la Morgue pour un forçat en rupture de ban ; et comme j'avais demandé un sujet mort de la sorte, on a apporté celui-là ici. Le professeur l'a retenu et doit nous expliquer l'effet de la balle sur le cerveau, car il nous a démontré, l'autre jour, l'effet tout différent produit par une blessure d'arme blanche.

— Julien, viens de ce côté, dit Lechène en désignant une porte vitrée.

L'étudiant en droit suivit son ami sans regret, car il lui tardait déjà de quitter cet endroit, où pourtant il trouvait un attrait de curiosité poignant.

— Où me conduis-tu ?

— Viens toujours.

Ils entrèrent dans une pièce au fond de laquelle étaient encore des tables de marbre ; mais en ce moment aucun des hôtes habituels de ces lugubres dalles ne les occupait.

— Ah ! il n'y a personne, fit Lechène. — C'est ici, mon ami, ce qu'on nomme la chambre mortuaire. On y laisse séjourner les sujets avant de nous les livrer.

— Tu as l'air désappointé en ne voyant aucun cadavre sur ces tables ?

— C'est vrai, et pourtant, au fond du cœur, j'en suis ravi.

— Comment ?

— Hier, une femme a dû mourir à l'hôpital, et je croyais la trouver ici ce matin.

— Quelle femme ?

— Tais-toi.

Comme ils disaient ces mots, un certain bruit se fit au dehors de la salle, et presque aussitôt une autre porte que celle qui leur avait livré passage s'ouvrit. Deux hommes entrèrent, portant un fardeau qui, bien qu'enveloppé d'une large toile, ne pouvait laisser aucun doute sur sa nature.

— Ah ! bonjour, monsieur Lechène ! fit l'un des hommes, le docteur avait recommandé de vous prévenir.

— Moi ? — C'est donc... elle ?

— Oui, monsieur.

Le jeune praticien ne put retenir un léger tressaillement.

— Ah ! très-bien, fit-il, me voilà prévenu.

Les deux hommes placèrent le cadavre sur l'une des tables, et, comme ils allaient lui retirer l'espèce de suaire qui l'enveloppait, Lechène les arrêta.

— Laissez-lui le drap.

— Mais...

— Vous direz que c'est moi ; j'en réponds.

Les deux hommes sortirent, et Lechène et Julien restèrent seuls en face du cadavre. C'était en effet celui d'une femme, on eût pu dire d'une jeune fille, car sa tête avait une pureté de galbe infinie, et ses paupières fermées donnaient une expression de candeur ineffable à ce visage qui semblait endormi.

— Elle est donc morte !... fit Lechène en la contemplant d'un œil profond et scrutateur.

— Tu la connaissais ?

— Et toi aussi.

— Moi ?

— C'est Adrienne ! — oui, Adrienne ! — Eh quoi ! ce nom ne résonne pas dans tes souvenirs ?

— Non.

— Ah ! c'est que tu es un sage, toi, un travailleur, et que tu n'as que rarement assisté aux fêtes païennes de la jeunesse des écoles !

— Ce serait Adrienne la Faunesse ?

— Ah ! tu viens de remarquer ses oreilles.

— Qu'est-ce donc que cette femme ? J'ai entendu souvent prononcer son nom, et les journaux en parlent quelquefois. J'avoue que ma curiosité...

— Heureux piocheur !

Lechène s'avança vers le cadavre, écarta les cheveux qui lui couvraient les tempes, et montra à son ami la plus délicieuse oreille de femme qui se pût voir ; — seulement, chose étrange, la partie supérieure ne formait pas, comme à tout le monde, un cercle à peu près parfait, elle s'élevait légèrement en pointe, ainsi qu'on le remarque à certaines de ces statues inimitables que nous a léguées l'antiquité.

— Tu vois, Julien, voilà pourquoi, de son vivant, quelque rapin du quartier latin l'avait surnommée *la Faunesse*.

Julien regarda l'aspirant docteur avec étonnement.

— Ton regard est dans le vrai, répondit Lechène, elle avait des mœurs mythologiques. Et cependant...

Une sombre réflexion plissa le front du jeune savant, et il s'arrêta, considérant avec attention les traits de la morte, comme s'il eût essayé de lire sur les ligues de ce visage dont l'âme s'était envolée.

— Et cependant, continua-t-il d'une voix grave, je crois qu'il y a un mystère dans la vie de cette pauvre fille.

— Que veux-tu dire ?

— C'est pour cela que j'avais retenu son corps, lorsque le maître de la clinique l'a condamnée. Je veux l'étudier, l'analyser. Je veux surprendre le secret de la vie dans l'enveloppe qui, j'en ai la conviction, avait été le mieux organisée par le Créateur pour la receler.

— Quel mystère ? Est-elle morte naturellement ?

— D'une maladie inconnue, qui a échappé à toutes les investigations de la science, à la sagacité des premiers praticiens du monde.

— Alors, comment se fait-il, vu les usages de la clinique, qu'on t'ait laissé maître...

— Écoute. Je vais te raconter l'histoire d'Adrienne. C'était une fille étrange, sortant on ne sait d'où.

Un jour, ou plutôt un soir, elle apparut au bal, seule, un peu effarouchée du tumulte, de la musique, des cris de nos étudiants en joie, et ne parut pas savoir d'abord ce que signifiaient les hommages dont elle fut aussitôt entourée. Sa naïveté fit rire, tandis que son assurance déconcertait ; et sa toilette élégante, ses mains fines, disaient assez que ce n'était pas une de ces filles des champs décrassées au bout de six mois de séjour dans la capitale. Sa beauté était merveilleuse, presque foudroyante, et malgré ses dispositions à s'abandonner, on semblait la redouter.

Elle faisait peur. On la fit boire, et pour quelques instants elle descendit au rang des folles créatures qui, déjà, jalousaient ses rares perfections. Elle dansa comme les autres, mieux que les autres. Une heure après, on ne parlait plus que d'elle. Le lendemain, le nom d'Adrienne remplissait tous les échos du quartier latin. Elle était à la mode.

— Elle a eu beaucoup d'amants ?

— Inouï ! ... Et cependant...

— Encore ! Que veux-tu dire avec cette réticence ? demanda Julien en souriant.

— J'ai vingt-cinq ans, ami, mais je suis vieux, reprit Lechène ; — quand on s'attelle à la médecine, quand on se voue aux rebutantes besognes que commande son étude consciencieuse, quand on contemple chaque jour les

maladies les plus horribles, le cœur sain et ferme ; quand on ne voit que blessures et autopsies, mourants et cadavres, on sent au cœur un détachement si grand des choses de la vie, qu'on devient sourd, aveugle, de bois, pour tout ce qui est passion, — pour tout ce qui est amour surtout.

— Triste !

— Triste, oui, mais beau. J'aime mon art, vois-tu, avec tout ce qu'il y a en moi de force et de courage, et c'est pourquoi, resté insensible quant à ce qu'on est convenu d'appeler le cœur, j'ai pu étudier sur le corps humain les traces, les ravages de la passion. J'ai reconnu que celui ou celle qui ont beaucoup pratiqué la vie dans ce qu'elle a de plus énervant, de plus toxique, en offraient les marques irréfragables. Eh bien ! Adrienne la Faunesse a eu plus d'amants qu'elle n'a vécu de semaines peut-être, et les formes de son corps ont conservé toute la pureté originelle. Regarde.

Et en disant ces paroles l'étudiant écarta violemment le drap qui recouvrait la morte. On eût dit une statue de blanc Paros descendue de quelque Parthénon sur la dalle de la clinique.

Julien éprouva comme un éblouissement.

André Lechène recouvrit le corps et posa son front dans sa main, dans l'attitude de la méditation.

— Il y a un mystère, dit-il.

— Psychologie ou matérialisme, dit Julien, tu veux sonder l'impénétrable.

— La mort me livrera le secret de la vie ! s'écria le jeune homme rempli d'enthousiasme.

Comme il proférait cette ambitieuse exclamation, la porte s'ouvrit, et une douzaine d'étudiants firent irruption dans la salle. Ils s'écartèrent toutefois devant la porte, et en voyant l'homme qui s'avancait Lechène pâlit. C'était le professeur, le maître de la clinique.

— Vous voulez me la prendre ! s'écria le jeune homme en étendant les bras sur le corps de la morte.

— Mon cher Lechène, dit le docteur, je suis aussi curieux que vous de résoudre le problème ; mais, rassurez-vous, ce ne sera pas à votre détriment. Vous avez fait vos preuves, et j'ai confiance en votre habileté ; c'est donc vous qui pratiquerez. Seulement je serai là.

Le jeune savant passa une main tremblante sur son front baigné de sueur, et jeta un regard de triomphe sur toute l'assistance. Mais il ne rencontra aucune expression de jalousie sur toutes ces figures intelligentes qui

l'entouraient, et toutes les voix s'élevèrent au contraire dans une exclamation unanime :

— Bravo ! Lechène !

Un cri retentit derrière le jeune homme. Il se retourna et vit Julien qui, les yeux hagards, le bras tendu, contemplait avec stupeur le cadavre de la Faunesse.

— Qu'as-tu donc ?

— Regarde.

— Eh bien ?

— La morte a bougé !...

Un éclat de rire répondit à cette parole, qu'on n'était guère accoutumé d'entendre dans cette enceinte sinistre.

Mais Lechène avait rudement repoussé son ami, et saisi, lui aussi, d'une secrète épouvante, il s'était précipité vers le cadavre et l'examinait anxieusement.

— Allons, Lechène aussi ! dit le docteur.

— Tenez ! s'écria le jeune homme, voyez, il avait raison, son œil s'ouvre !

Tous les regards étaient ardemment tendus vers ce spectacle, et pendant quelques minutes on eût pu entendre une mouche voler dans ce lieu funèbre. Les pas du professeur résonnèrent sur la dalle. Il s'approcha de la table, écarta vivement le drap et posa sa main sur la poitrine marmoréenne de la Faunesse.

— Elle vit ! dit-il.

— Emportons-la ! s'écria Lechène avec la joie d'un enfant.

En quelques instants une civière fut prête, et tous ces braves jeunes gens se disputèrent à qui saisirait les brancards. La ressuscitée fut placée dans une chambre isolée, et entourée immédiatement de tous les soins les plus assidus et les plus intelligents.

Le soir, à minuit, c'est-à-dire plus de douze heures après, Lechène n'avait pas encore mangé ; il tomba exténué sur un banc. Il voulait veiller.

On l'obligea à s'en retourner chez lui.

Le jeune étudiant habitait la rue Soufflot ; il n'eut pas le courage de rentrer dans sa chambre et courut chez Julien.

Celui-ci n'était pas encore couché ; il était pâle et frémissant.

— Eh bien ? lui demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Si l'on pouvait la sauver, ce serait un miracle.

— Il y a donc espoir ?

— Peut-être.

— Plus d'expériences, plus d'autopsie ! fit Julien radieux.

— Je ne le regrette pas, j'en jure Dieu !

— Prends garde, cette femme a l'air de t'occuper un peu plus qu'il ne faudrait, cœur honnête et loyal !

— Et toi, Julien ?

— Oh ! moi...

— Tu étais pâle quand je suis arrivé ; tu semblais m'attendre.

— Moi, j'aime ailleurs.

André le regarda de côté : — il ne paraissait pas très convaincu de la sincérité de son ami.

II. PARIS-MIRAGE

Sept personnes occupaient un compartiment de première classe dans un train de la ligne d'Orléans roulant vers Paris.

Sur la banquette de devant était un homme de cinquante-cinq à soixante ans, décoré, aux manières distinguées ; c'était le docteur M, le maître de la clinique que nous avons déjà aperçu, — un jeune homme aux fines moustaches noires, au regard acéré et vif, — et une jeune fille dont le visage, recouvert d'une voilette, n'accusait guère plus de quinze à seize ans.

Sur l'autre banquette, vis à vis la jeune fille, était son père, un monsieur au visage vulgaire, un de ces types à la Prud'homme dont l'âge peut varier de quarante à soixante-dix ans, et à sa suite deux jeunes gens de vingt ans, l'un blond, l'autre brun ; puis un personnage assez indéfinissable, aux allures à la fois communes et réservées, et dont la toilette avait plus de propreté que d'élégance.

Comme le train, après s'être arrêté à une station, reprenait sa course rapide, le jeune homme brun échangea avec les deux autres une sorte de regard triomphant.

— Nous approchons ! dit-il en caressant sa barbe, qu'il portait entière.

— Ne vous hâtez pas de vous réjouir, monsieur, fit le docteur, dont les yeux brillèrent d'un feu sombre au fond d'une arcade sourcilière extraordinairement avancée, — qui sait si vos aspirations d'aujourd'hui ne se changeront pas bientôt en regrets amers ?

— Ah ! docteur...

— Vous brûlez d'être à Paris, de prendre votre part de ses joies et de ses magnificences, reprit le docteur ; je vous comprends et ne vous blâme pas, j'ai passé par là !

— Ah ! Paris !... firent tous les regards.

— Paris, jeunes gens, est le rêve, l'illusion, le désir, l'ambition de tous ceux qui ont entendu prononcer trois fois son nom magique ; — mais il est aussi le mirage ! De loin, vous l'apercevez offrant toutes ses séductions, toutes ses pompes, toutes ses gloires, tous ses enivremments... Gare le bout du chemin !

— Il rend à celui qui travaille ! dit le jeune homme aux fines moustaches noires.

— Il donne à ceux qui l'exploitent ! dit l'autre jeune homme brun.

— Il permet tout ! répliqua le blond en jetant un rapide regard vers le monsieur assis en face de la jeune fille.

— Et vous, monsieur Lehérisson, — fit le docteur en s'adressant au bourgeois du coin opposé au sien, — quel est votre mot sur Paris ?

— Monsieur, répondit le bonhomme, je dis qu'un homme ne peut achever son éducation qu'à Paris, et c'est pour cela que j'y conduis mon neveu Annibal, ici présent.

— Et vous, monsieur Bocquillon ? demanda le jeune homme aux fines moustaches, qui avait nom Firino.

— Moi, je dis que c'est là qu'on peut encore le mieux faire ses affaires.

— Propos de commerçant, répondit avec dédain celui qui l'avait interpellé.

— Je le suis, monsieur, et je m'en vante, repartit le bourgeois.

— Moi, je suis homme de lettres ! s'écria Firino avec une sorte d'enthousiasme. C'est assez vous dire que nous ne pourrions jamais nous entendre, mon cher monsieur.

— Eh ! l'homme de lettres, aujourd'hui, n'est souvent pas autre chose qu'un commerçant ! dit le docteur.

— Il y en a, monsieur, assurément ; mais parce que l'on tire un légitime profit de ses œuvres, on n'est pas confondu pour cela...

— Vous êtes poète, alors ? demanda le jeune homme placé en face de lui.

— Et vous ?

— Moi, je vais être étudiant en droit et je fais un peu de peinture.

— Nous pouvons nous donner la main. J'en suis bien sûr, quand nous serons tous deux avocats, nous ne sacrifierons jamais au veau d'or.

— Non, certes.

— Bah ! fit le docteur, est-ce qu'à vos âges on vit de la plume ?

— Quand on se contente de peu, oui.

— Erreur, jeunes gens, erreur ! Peintres et poètes meurent de faim à Paris, à moins d'être des génies. Et il en naît deux ou trois par chaque siècle. Peintre, voulez-vous gagner de l'argent ? renoncez aux grandes conceptions, aux sublimes délicatesses de l'art ; brossez des paysages jaunes, verts et indigo, croquez des scènes fades d'intérieur, léchez des femmes nues, entreprenez le portrait surtout !

— Léonard a fait la *Joconde* ; elle suffirait à sa gloire !

— Poète, continua le docteur, voulez-vous captiver le public ? pas de vers, pas de noble prose ! Jetez au feu élégies, sonnets et ballades ! Le public est un de ces débauchés blasés à qui il faut l'acre baiser des courtisanes, les horreurs du bague, les crimes des bandits de tout rang, l'inceste, le meurtre, l'adultère !

— Monsieur, je me nomme Firino, et j'ai là-bas, dans le wagon des bagages, un volume manuscrit de vers dont toute la presse de mon département a vanté les beautés ; vous le verrez, dans un mois, à l'étalage des premiers libraires de Paris.

— Soit, je le veux bien. Mais, à côté, il y aura un roman quelconque, avec un titre affriolant. De ces deux livres, ce n'est pas le vôtre qu'on achètera, soyez-en certain.

— Tant pis ! fit le poète avec complaisance.

— Peintre et poète, messieurs ? répliqua le jeune homme blond. — Ah ! vous êtes tous deux des heureux de ce monde ! Paris vous attire, et vous y brillerez !

— Et vous, cher monsieur, qu'y comptez-vous donc faire ?

— Annibal va faire son droit, messieurs, répondit avec emphase le bourgeois que le docteur avait appelé Lehérissou. C'est bien malgré moi, je l'avoue, car j'ai l'honneur d'être pharmacien à Orléans, et j'aurais désiré laisser à mon neveu mon officine, fort bien achalandée, du reste, lorsque je me retirerai, et lorsqu'il sera digne d'épouser ma fille, ici présente.

Tout le monde sourit, et la jeune fille devint rouge comme braise.

— En attendant, j'aperçois un grand bâtiment ; nous voici à Paris, messieurs ! s'écria Annibal, qui trouvait son oncle fort compromettant.

— C'est Étampes, dit le docteur.

— Ah ! Paris ! s'écria Firino dans l'enthousiasme, foin de la province ! à Paris seulement on est indépendant, et, confondu dans son immense population, on est seul comme dans le désert. Veut-on se cacher, personne ne vous y soupçonne ; on ne se montre qu'à volonté, on ne fait que ce qu'on veut ; on y est quelqu'un, pourvu qu'on soit quelque chose ; on n'a pas toujours, comme en province, un imbécile qui vous jette au nez ce que faisait votre père ou votre aïeul. La liberté partout, la liberté toujours ! Et des plaisirs, et des honneurs, et de la gloire !... Ah ! Paris !...

— Oui ! firent les autres.

— Paris, jeunes gens, répliqua le docteur d'une voix grave, Paris est l'égout collecteur où viennent aboutir toutes nos plaies, toutes nos misères, toutes nos hontes. Vous n'y êtes vraiment libre qu'à la condition de vous isoler. Si vous vous appuyez sur qui que ce soit, au contraire, il vous faut observer mille nuances, subir toutes les tyrannies. Vous avez le droit de diner d'un petit pain d'un sou, mais il vous faut des gants, des bottes irréprochables, une voiture même, — et du linge ; sans quoi, honte et mépris sur vous ! vous ne goûterez jamais ni à la gloire, ni aux honneurs, encore moins aux plaisirs.

— Ah ! vous êtes cruel, cher monsieur !

— Vous vous figurez que passer ses jours dans une occupation quelconque, frivole ou sérieuse, vous vous figurez que c'est vivre ? Illusion qui vous quittera. Je ne sais quel poète a comparé Paris au tonneau des Danaïdes : — il engloutit tout, illusions, projets, croyances, richesses, honneur, — et il ne rend rien... que de la poussière !

— Chacun fait la sienne, dit l'étudiant-peintre qui répondait au nom de Georges.

— Paris, reprit le vieillard, est rempli de déclassés.

— Ah ! le grand mot ! s'écria Firino.

— Eh ! mon Dieu, maintenant qu'il n'y a plus de classes distinctes, que demain fera le procès à hier et à aujourd'hui, et les dépassera ; maintenant que tous les écureuils pensants, ou pansus, ont adopté la devise de Fouquet : *Quo non ascendam*, et veulent monter, grimper, n'importe à quelle échelle, tout le monde est plus ou moins déclassé.

— Ah ! monsieur, vous mettez le doigt sur une de nos plaies sociales les plus vives ! s'écria M. Lehérisson avec solennité.

— Jadis, en engendrant un fils, le père lui léguait son état : — prêtres ou brahmes, guerriers, nobles, bourgeois, artisans, laboureurs, blancs ou hommes de couleur, gens libres ou serfs, — tous portaient en naissant le signe de démarcation que leur assignait la destinée. Ce signe n'existe plus depuis 89 ; la main du gentilhomme n'a plus seule le droit de tenir l'épée, et nous avons vu le paysan devenir maréchal de France et même roi. Tout le monde peut aspirer aux professions dites libérales, et s'il y a encore des classes bien distinctes, ce sont celles des riches et des pauvres.

— Vous oubliez, monsieur, celles des gens instruits et des ignorants, dit Georges.

— C'est vrai, mais la grande émancipation a nécessairement amené l'abus ; car ce n'est pas sans de grands déchirements que de pareils résultats s'obtiennent, et la vie moderne a vu plus d'un Icare perdre, une à une, les plumes de ses ailes d'emprunt. Faute d'espace pour tous, l'occasion chauve a toujours manqué au grand nombre, et, de désappointements en désespérances, a fait choir dans la boue ses malheureuses victimes, étalant aux yeux indifférents et blasés de la foule la plus horrible de toutes les misères, — la misère en habit noir.

Les jeunes gens frissonnèrent involontairement.

— S'illustrer, savoir, posséder, — la gloire, la science, la fortune, — triangle lumineux vers lequel accourent à toutes ailes ceux qui osent vouloir ; mobiles puissants, sources de toutes les grandeurs et de tous les crimes, — que vous en avez fait des déclassés !

— Eh ! monsieur, répliqua Georges avec feu, reprochez-vous donc à l'homme cet instinct légitime de chercher à s'élever du milieu où le hasard l'a fait naître ? Condamnez-vous donc l'orgueil irréfléchi de ce père qui sait à peine lire et veut que son fils apprenne le latin ?

— Bravo ! dit le poète.

— Non, certes, répondit le docteur.

— Ces continuelles aspirations vers la lumière, continua le jeune homme, sont l'avenir des nations, et si nous avons du respect, de l'envie ou de l'admiration pour ceux qui arrivent, donnons une larme de pitié aux éclopés de la vie sociale restés sur le carreau, faute d'avoir entendu sonner l'heure du succès. Le jour où nous ne verrons plus de déclassés, le néant commencera pour nos sociétés ; — ils sont la conséquence fatale de notre marche ascendante dans le vaste domaine de l'intelligence.

— Monsieur, dit Firino, il faut vous faire journaliste, comme moi.

— Il sera avocat et député, répliqua M. Lehérisson, que la sortie du jeune homme avait ébloui.

— Ce sera un déclassé, alors, car le don d'improvisation c'est dans le journalisme surtout qu'on peut l'exploiter avec fruit. — Donc, Paris regorge de déclassés ; il en est pourri, soit ; mais s'il rend de la poussière, on y trouve aussi de l'or !

— De l'or ?... Ah ! fit tristement le docteur, celui qui veut de l'or doit suer toutes les forces de son corps, la moelle de ses os, tout son sang.

— Et la Bourse ? demanda Bocquillon relevant la tête.

Le docteur jeta sur lui un regard rempli de défiance.

— La Bourse est pour les habiles, répondit-il.

Un silence se fit sur cette affirmation, bientôt troublée par cette exclamation d'Annibal :

— Cette fois, c'est bien Paris !

— Votre impatience est grande, jeunes gens, dit le docteur en riant, ce n'est que Choisy-le-Roi.

Le train arrêta, et un nouveau voyageur monta dans le compartiment. Il était vêtu assez négligemment, et sous son chapeau de feutre bosselé s'étalait une large barbe rousse du plus fantastique aspect.

En le voyant, le docteur avait affecté de se retourner vers la portière du fond.

— Eh ! c'est monsieur Charles ! s'écria le père Bocquillon, en face duquel le nouveau venu s'était placé.

— Tiens, cher monsieur, enchanté de vous voir ! Comment aviez-vous pu quitter Paris, vous, l'une des colonnes du quartier latin ?

A ce mot, les trois jeunes gens avaient dressé les oreilles.

— J'arrive d'Orléans... des affaires, un séjour de vingt-quatre heures ; mais vous ?

— Moi, j'arrive de Marseille en passant par Bordeaux, comme vous voyez.

— Cependant je vous ai vu, il y a huit jours, à Asnières.

— Chut ! ne me trahissez pas. J'ai passé les vacances à Asnières, en effet, dans un château, chez une de mes... parentes. Pas un mot à Colombe.

— Hein !

— Sous peine de mort !

A ce mot, tous les habitants du compartiment firent un haut-le-corps et comprirent la terreur du bonhomme Bocquillon, car le jeune homme avait les yeux hors des orbites et sa barbe reflétait des éclairs.

En se voyant l'objet de cette attention, celui-ci éclata de rire

— Bagasse ! fit-il, je plaisante, mon bon monsieur Bocquillon ! Vous ne comprenez donc pas que je simule un débarquement ?

— Quoi ? fit l'usurier ahuri.

— J'ai écrit à Colombe... chère poulette !... que je reviendrais aujourd'hui, et elle va accourir pour assister à mon arrivée. Elle connaît tous les chefs de gare de Paris, je suis sûr de la trouver sur le quai. Je lui garde un baiser de débotté soigné.

Le majestueux pharmacien baissa les yeux.

— Quel cynisme ! murmura-t-il en ouvrant la glace et en faisant admirer le paysage à sa fille.

Annibal, lui, dévorait du regard le joyeux Provençal. Depuis que ce mot magique, — le quartier latin, — avait été prononcé, il ne doutait plus que ce garçon à la barbe d'or ne fût un de ces étudiants dont certaines légendes se racontaient tout bas.

— Pardon, monsieur, dit Firino, vous me semblez être étudiant ?...

— Monsieur, vous ne vous trompez pas, voici sept années que j'étudie la médecine, et surtout la pharmacie.

M. Lehérisson releva la tête et considéra le Provençal avec plus de complaisance.

— Monsieur, continua Firino, j'ai l'intention d'être journaliste, tout en faisant mon droit. Or, pourriez-vous me donner un petit renseignement ?

— S'il est possible, monsieur, je suis à votre disposition.

— Il y a deux mois, les journaux de Paris ont beaucoup parlé d'un cas de catalepsie survenu à la clinique de l'École de médecine, d'une jeune fille...

— Ah ! vous voulez parler de la Faunesse ?

— Précisément, on la nommait ainsi.

— J'en ai été témoin, monsieur, elle a ressuscité devant moi.

— Est-il possible ! s'écria M. Lehérisson. J'ai lu cela dans le *Journal des Hôpitaux*, et cela m'a fort intéressé.

— Eh bien ! monsieur, est-elle ressuscitée tout à fait ?

— Tout à fait. Elle se porte bien aujourd'hui.

— Elle fut sauvée ?

— C'est-à-dire, on ne sait pas, — car on n'a jamais pu bien définir sa maladie ; — on l'a soignée pendant six semaines à l'hospice ; — puis on l'a envoyée pour se remettre, selon l'usage, à l'Asile du Vésinet, où elle doit être encore.

— Mais est-ce bien vrai, cela ?

— Je vous dis que je l'ai vu.

— Et puis, monsieur, intervint encore M. Lehérisson, cela était raconté tout au long dans le *Journal des Hôpitaux*, une feuille qui se respecte, et qui n'avancerait pas un fait semblable s'il était entaché d'inexactitude !

— Mais que va-t-elle faire, la pauvre fille, en quittant l'Asile du Vésinet ?

— Voyez-vous, il y en a, — et Colombe est du nombre, qui prétendent qu'elle a voulu passer le temps des vacances au vert pendant que son

amoureux était dans sa famille.

— C'est une erreur, repartit Bocquillon. C'est une fille qui n'en manquera jamais, et j'ai vu l'un des hommes les plus riches de Paris lui offrir hôtel, voiture et laquais. Elle a tout refusé, parce qu'elle aimait, ce jour-là, un petit freluquet...

— Voilà une grue ! s'écria Charles.

— Ah ! fit M. Lehérisson en rougissant, décidément pour un élève en pharmacie, ce monsieur est bien léger !

— Monsieur Charles, vous êtes sévère, dit une voix grave.

C'était celle du docteur. En le reconnaissant, l'étudiant devint rouge comme une pivoine, et balbutia quelques paroles d'excuse ; mais il n'était pas homme à se déconcerter facilement.

— Et tenez ! s'écria-t-il aussitôt, c'est monsieur le docteur qui a soigné la Faunesse, c'est à lui qu'en revient la gloire !

— Je savais bien, dit Lehérisson, que le journal ne pouvait m'induire en erreur.

— Cette cure fut intéressante, en effet, dit le docteur : mais vos appréciations sur cette Adrienne ont été un peu loin, messieurs.

— Bonne fille, du reste ! dit Charles.

— Chut ! dit le docteur, en jetant un rapide coup d'œil vers Lehérisson qui rougissait pour son enfant.

Le train s'arrêta, et les employés de la gare commencèrent la récolte des billets. Quelques instants après tout, le monde débarquait sur le quai et envahissait la salle d'attente des bagages.

Georges et Firino étaient restés ensemble.

— Cette Adrienne doit être curieuse à étudier. Nous ferons sa connaissance.

— Ce papa Lehérisson, qui est taillé en Joseph Prud'homme, ne manquerait pas de se rengorger et de dire : Cette femme, c'est Paris tout entier, c'est Paris-courtisane !

— Et le Bocquillon ? continua Georges, vous avez entendu qu'on l'a traité de colonne du quartier latin. !

— Son nom me revient. On en parlait au café de Bordeaux, répondit Firino. Je reprends ma voix de Lehérisson : — C'est Paris tout entier !

— Lui aussi !

— Chez lui aboutissent toutes les fortunes, tombent tous les masques, frappent toutes les misères, commencent ; toutes les hontes, c'est Gobsec,

c'est Paris-sac d'argent !

Le jeune homme se retourna vivement, disposé peut être à saluer jusqu'à terre cette incarnation du veau d'or ; mais il s'arrêta, et tous deux, après un coup d'œil rapide échangé, firent une grimace de dégoût et crachèrent à terre.

Lehérisson, sa fille et Annibal trouvèrent à la gare Julien Ducroisier qui les attendait. Ce dernier sauta au cou de son oncle Lehérisson et embrassa assez tendrement mademoiselle Séraphine. Quant à Annibal, il se pendit immédiatement au bras de son cousin. Il se sentait heureux d'avoir, en l'étudiant de deuxième année, un introducteur sérieux dans ce Paris dont son oncle lui avait toujours fait des fantômes.

— Mais vos bagages ? demanda Julien.

— Ah ! sabre de bois, je les oubliais, le bonheur de te voir. Ta mère, ma sœur chérie, va toujours bien ?

— Elle est venue me conduire à Paris cette année.

— Et elle est retournée à Lille ?

— D'hier.

— Allons chercher nos bagages.

Pendant ce temps, Annibal avait tout doucement lâché le bras de son cousin, il venait d'apercevoir le jeune homme à la grosse barbe du wagon, ouvrant ses bras et y recevant avec transports la plus délicieuse petite personne.

— Ça doit être sa sœur ! pensa-t-il, — celle à qui il faut laisser croire qu'il vient de Marseille. — Elle est très-gentille, cette demoiselle ! et ce M. Charles a une bien belle barbe !...

Tout à coup, Annibal rougit jusqu'au blanc des yeux en se voyant regardé avec insistance par ces deux personnes. Mais comme les regards étaient pleins de bienveillance, il sourit. On le salua ; il rendit le salut.

Charles s'approcha carrément.

— Monsieur, dit-il en tendant la main à Annibal, M. Bocquillon, qui a voyagé avec vous, m'a dit que vous alliez à Paris pour étudier.

— Oui, monsieur, répondit Annibal.

— En ?...

— En ? répéta le provincial sans comprendre.

— Oui, mon petit, on vous demande en quoi vous êtes étudiant, pardine !

Annibal resta la bouche béante ; la jeune personne, la sœur de son condisciple futur, l'avait appelé : — mou petit.

— Ah ! ça, voyons, Charles, offre une chope à monsieur ; ça m'ennuie de causer ici, puisque monsieur ne veut pas dire en quoi qu'il est étudiant.

— Ah ! mademoiselle, si ce n'est que cela, en droit, en droit.

— Tant mieux, c'est plus distingué.

— Colombe ! fit Charles en lançant un regard courroucé à sa compagne. Voici sept années que j'étudie la médecine, et je ne crois pas avoir dérogé.

— Sept ans ! fit Annibal, devez-vous être fort !

— La médecine est longue à apprendre, surtout quand on a de la conscience.

— Vous avez raison, monsieur, un médecin ne saurait avoir trop de conscience. Il en est, dit-on, qui en ont plusieurs.

Les deux amoureux éclatèrent de ce rire de convention qui est de mise dans les ateliers.

— Il a du trait ! s'écria Colombe, il fera son chemin !

— Venez boire une chope ! dit Charles.

Et prenant brusquement le bras du jeune homme, il l'entraîna hors de la salle d'attente, sans se préoccuper de ses gestes timides et de ses regards effarés vers la porte où avaient disparu les voyageurs.

Quelques minutes après ils étaient attablés à une petite table d'un café du boulevard de l'Hôpital, et, la première chope avalée, Annibal se sentit tout joyeux. Il est vrai que les singulières remarques faites par Colombe sur chaque passant avaient rapidement jeté la bonne humeur sur le trio.

— Ah ! ça, mademoiselle, se hasarda-t-il à dire, est-ce que, comme M. votre frère, vous étudieriez aussi, vous ?

Un rire homérique s'empara des deux jeunes gens.

— Il est bon ! fit Colombe.

— Renversant !

— Oui, monsieur, oui, j'étudie, répondit Colombe en cessant de rire.

— En droit ou — en gauche ?

— Décidément le petit a du trait !

— Il en a, affirma Charles.

— Monsieur, je suis culottière.

— Charmante position sociale.

— Mon cher, reprit l'étudiant, je vous piloterai dans le labyrinthe des écoles, je vous donnerai l'adresse des meilleurs...

— Des meilleurs professeurs ; mon oncle en a déjà beaucoup.

— Fi donc ! des meilleures boites.

— Des boîtes ?

— Je vous présenterai dans les sociétés les plus distinguées, et j'espère que vous y profiterez, sous mon patronage, des principes moraux qu'on y cultive.

— Et moi, reprit Colombe, je me charge de vous initier aux mystères de la polka et de la mazurka.

— Je connais ; nous dansons cela à Orléans.

— Ah ! monsieur est d'Orléans ?

— Oui, mademoiselle, pour vous servir.

— Monsieur en a bien l'air.

— Enchanté, mademoiselle.

— Charles, dit Colombe, tu me feras le plaisir de tutoyer monsieur, *illico* !

— Vous savez le latin ? s'écria Annibal émerveillé.

— *Si signor, my dear !*

En ce moment, une voix retentissante se fit entendre, qui sembla au jeune provincial la voix de Jéhovah à travers l'Éden. Il est vrai qu'il commençait à mordre à l'arbre de science,

— Annibal ! disait cette voix, — Annibal !

Le jeune homme devint pâle comme un mort et se leva comme s'il eût été poussé au-dessous de sa chaise par un ressort puissant.

— Le papa, fit Colombe.

— C'est bien pire ! s'écria Annibal en se précipitant à la rencontre du terrible pharmacien qui venait d'apparaître à la grille de la gare.

— Et il faut que je paie la consommation ! fit Charles d'un air vexé.

— Quand cela serait ?

— Colombe, vous le reluquiez bien, ce jeune homme !

— Eh ! il ne me déplaît pas trop.

— Colombe !

Le bruit d'une voiture qui emportait Annibal et sa famille couvrit le bruit de la dispute des deux amoureux.

Georges et Firino parurent à leur tour à la porte de la gare, suivis d'un commissionnaire portant leurs bagages.

Ils n'avaient pas changé de sujet de conversation.

— Paris-courtisane, Paris-sac d'argent, — l'or et l'amour.

— Et nous ? demanda Georges.

— L'avenir, la gloire !

— Nous en aurons, sans l'aide de personne. Du travail et de la volonté, et tout est dit.

— Et avec la gloire, nous aurons l'amour et l'or.

— Ou l'hôpital.

— Je suis bien sûr que non, répliqua le poète, pour moi, du moins.

— Vous avez des rentes ?

— Mieux que cela.

— Quoi donc ?

— De l'audace.

— Mais si vous faites de mauvais vers ?

— Encore de l'audace.

— Si l'on vous siffle ?

— Toujours de l'audace !

Georges ôta respectueusement sa casquette et salua Firino jusqu'à terre.

— Ah ! ça, fit-il ensuite, êtes-vous un poseur ou un homme fort, vous ?

— Je vous le dirai dans trois mois.

III. BATTERIES DRESSÉES

Julien avait naturellement conduit son oncle dans l'hôtel qu'il habitait rue des Grès, cette rue classique du quartier latin. M. Lehérisson fut bien heureux d'y trouver un petit appartement pour les huit jours qu'il voulait passer à Paris avec sa fille.

Quand le brave pharmacien d'Orléans eut installé Annibal dans la chambre contiguë à celle de Julien, il prit un air majestueux.

— Annibal, dit-il, feu Lecourtois, mon beau-frère, et après lui sa femme, ma sœur chérie, t'ont remis entre mes bras. Je suis ton tuteur, l'administrateur légal de tes biens ; mais j'ai consenti à me séparer de toi pour te lancer dans ce Paris dont... qui... Enfin, j'espère que tu marcheras droit, comme a toujours fait Julien Ducroisier, également fils d'une sœur chérie. J'espère que, à l'exemple de Julien, tu ne me feras pas repentir de m'être privé de tes caresses.

— Je le jure, mon oncle, dit Annibal qui crut devoir imiter M. Lehérisson, lequel essuya une larme.

— Annibal, n'oublie pas que ta cousine Séraphine sera la récompense de ton assiduité au travail.

— Et Julien, quelle sera la sienne ?

— Chut ! ne parlons pas de cela Sa mère voudrait lui faire épouser ma Séraphine ; mais j'aime mieux que ce soit toi, — tu es plus riche. Sois sage, Annibal, tu as le sang vif, défie-toi de la vivacité de ton sang !

Julien conduisit ses parents dans Paris et les initia patiemment aux splendeurs de la capitale ; mais le soir, quand Annibal se trouva seul dans sa chambre, située au deuxième étage, il se mit à la fenêtre. De là, il apercevait la vive lumière répandue sur le large boulevard qui longe l'hôtel Cluny, entendant encore le bourdonnement sourd de la grande ville, et voyant à chaque instant passer les nombreuses voitures qui circulent toute la nuit.

— O Paris ! murmura-t-il le cœur gonflé, me voici donc dans ton sein ! Dieu ! que je me suis tenu à quatre pour ne pas me jeter à terre et baiser ce sol vers lequel aspirait tout mon être. O Paris ! Pour l'étudiant, ce mot magique signifie liberté, bonheur ! — Or, liberté et bonheur, cela signifie de l'amour, toujours de l'amour... Quelles femmes j'ai vues passer de tous

côtés aujourd'hui ! — Ivresse et tentation ! — Mon oncle lui-même, le pudique homme, en paraissait révolutionné Et quelles tournures, comme il y en avait qui me rappelaient cette demoiselle Colombe A-t-elle dû me trouver naïf ? — Où la revoir ? Ah ! si mon pauvre oncle pouvait lire dans mon cœur incandescent, il me prendrait sous son bras et m'arracherait à ce Paris. — Tâchons, pendant ces huit jours qu'il va passer ici, de lui cacher l'ardeur qui m'embrase. Demain je prends ma première inscription.

Annibal se coucha, mille choses incohérentes se heurtant dans sa cervelle bouillonnante. Nous devons à la vérité d'ajouter que ses études, c'est-à-dire le but capital de sa venue à Paris, n'occupaient que fort peu de place dans son esprit et ses projets. Après une nuit d'insomnie, il dormait encore à dix heures du matin.

Le pharmacien vint le réveiller avec fracas.

— Allons, s'écria-t-il, Julien est déjà à son cours. Quand il reviendra nous déjeunerons et nous irons te faire inscrire à l'École de droit. Dans trois ans, monsieur l'avocat, Orléans aura les yeux sur vous, et l'avenir.... Ah ! ton avenir, je n'ose l'entrevoir, car si tu réponds à ma légitime ambition, qui sait où il s'arrêtera. Songe, Annibal, que Napoléon était général en chef à vingt-cinq ans ! A notre époque, un homme d'esprit peut prétendre à tout, et tu as beaucoup d'esprit. Habille-toi.

Annibal s'habilla lentement, il se complaisait dans la volupté sans pareille de se trouver dans Paris. Comme il *sa* peignait devant un petit miroir accroché à la fenêtre, il remarqua qu'en face de la maison, de l'autre côté de la rue, était un restaurant, à la porte duquel se trouvait une fillette qui ouvrait des huîtres.

La petite était gentille, et Annibal constata que tous ceux qui entraient au restaurant lui adressaient quelques mots ; mais les femmes qu'il avait aperçues la veille, dans les passages et sur les boulevards, l'avaient déjà convaincu que la beauté n'existait qu'à la condition d'être vêtue de soie.

Tout à coup, il aperçut, se dirigeant vers le restaurant, un jeune homme et une jeune femme qu'il reconnut pour ses amis du café de la gare.

— Bon ! se dit-il, je sais déjà où retrouver ceux-là.

Il était habillé lorsque Julien rentra du cours.

Celui-ci pria ses parents de l'attendre un instant et monta rapidement à sa chambre. Elle était contiguë à celle d'Annibal, nous l'avons dit ; mais elle ne donnait pas sur la rue.

Julien jeta ses livres sur sa table, et courut à sa fenêtre qui s'ouvrait sur un balcon. La vue s'étendait sur un assez beau jardin, et le jeune homme y plongea ses yeux avec un empressement qui pouvait surprendre de sa part.

L'année précédente ce jardin avait été complètement négligé ; mais pendant les vacances une transformation complète en avait fait un délicieux séjour. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées depuis que Julien avait repris possession de sa chambre, qu'il se disait qu'une femme seule avait pu présider à l'arrangement survenu dans cette oasis perdue au milieu du quartier des Écoles.

Il ne se trompait point. Une femme ne tarda pas à paraître sur le petit perron qui, d'une maison voisine, descendait au jardin.

Elle était enveloppée de dentelles, de la tête aux pieds, et son visage disparaissait à peu près entièrement sous l'espèce de masque que lui faisait cette parure.

Un sentiment étrange s'éveilla en Julien.

Était-ce de la curiosité ? Il le pensa. De l'amour ? — Cela n'était guère probable, et pourtant son regard demeura ardemment fixé sur cette mystérieuse apparition pendant tout le temps qu'elle se promena dans le jardin.

Le soleil brillait alors dans tout son éclat ; mais de petits nuages l'obscurcissaient souvent ; si bien qu'un orage semblait menacer. La femme inconnue disparut.

Elle était jeune et belle, Julien le pensa pendant tout le temps qu'il la dévora du regard, et cette idée s'affirma encore au milieu des pensées qui vinrent le distraire de ses études.

Il n'y put tenir et se remit à la fenêtre ; mais cette fois derrière les rideaux. — Vers le soir, la dame reparut, puis le lendemain, et pendant ces trois jours le jeune homme négligea son cours.

Qui dit jeunesse, dit amour.

Un romancier de l'ancienne école, — je parle de cette école en même temps charmante et substantielle qui a produit les vigoureux génies dont les écrits immortels ont préparé 89, — un de ces romanciers croirait devoir placer ici une définition de l'amour.

Ce serait là, certainement, une tâche formidable, comme s'en imposent parfois de brillants esprits ; mais qui, selon nous, est absolument impossible. Analyser ou définir, en amour, c'est vider une fois de plus le carton aux paradoxes.

L'amour, cette loi de la nature par laquelle on désigne l'immense mouvement des âmes poussées vers les âmes, au souffle de Dieu, ne doit être ni détourné de son cours ni s'entortiller dans des phrases de rhéteur ou dans la classification des physiologues.

On ne dissèque pas ce qui vit.

Nous avons tout lieu de croire que Julien était amoureux de cette femme entrevue à travers l'espace et qui se promenait sous ses yeux dans un jardin rempli de verdure et de fleurs.

Quelle était cette femme ? Que lui importait ? C'était une jeune fille, belle à miracle et pure comme ses rêves la désiraient, un ange.

Annibal vint l'arracher à ses extases et le fit descendre avec lui. Une fois au cours ou ailleurs, Julien redevenait lui-même, le jeune homme sérieux et posé qu'il avait toujours été, et il se fit un devoir de guider les premiers pas de son cousin.

Huit jours se passèrent donc entre l'étude et le plaisir, car M. Lehérisson voulut épuiser « la coupe entière des curiosités parisiennes. » Il s'en retourna à Orléans, harassé de fatigue, et bien certain que son cher Annibal, sous la direction de Julien Ducroisier, marcherait à grands pas dans l'étude.

Julien, qui, pendant la présence du pharmacien à Paris, avait été forcé de se sacrifier à ses volontés, reprit le cours de ses observations à travers l'espace ; mais tout à coup il cessa d'apercevoir la dame mystérieuse : les volets et persiennes de sa maison restaient tout le jour hermétiquement clos.

— Elle est en voyage, pensa-t-il.

Il va sans dire qu'il n'osa pas s'informer.

Quant à Annibal, — ils partaient ensemble chaque matin pour le cours ; mais comme il y avait une année de différence entre leurs études, dès qu'Annibal avait vu Julien pénétrer dans la salle où il se rendait assidûment, il redescendait l'escalier quatre à quatre et courait au café.

Il était toujours sûr d'y rencontrer Charles, et tous deux se livraient à des parties de billard ou de cartes, dans lesquelles, il faut le dire, Annibal ne brillait généralement pas ; mais un profond machiavélisme aurait peut-être pu expliquer ses revers. Il achetait ainsi le droit de reluquer de près la jolie Colombe.

En vain Julien avait tenté, le soir venu, d'empêcher son cousin d'aller au bal, Annibal n'avait pas tardé à se plonger dans les excentricités les plus folles. Quels enivrements il goûtait dans ce tourbillon, surtout quand il les comparait aux honnêtes et modestes distractions d'Orléans, où son oncle,

pendant ses vacances, l'avait abreuvé de parties de loto ou de vingt et un à un centime le jeton.

Un matin, il entra au restaurant d'en face, sans attendre Julien, qui d'ordinaire déjeunait avec lui. Il s'arrêta à causer, selon son habitude, avec la petite écaillère qu'il avait aperçue par sa fenêtre le jour de son arrivée.

— Ma chère enfant, je suppose que vos huîtres sont aussi fraîches que vous. C'est vieux ce que je dis là, mais ça rend ma pensée.

— Je les choisis toujours exprès pour vous, répondit l'écaillère.

— C'est très-bien cela, Marielle.

— C'est que je vous veux du bien, moi ! reprit la petite avec une certaine effronterie.

— Ah ! ah ! fit Annibal tout étonné, — et moi, donc ! Tu es très-gentille, ma parole d'honneur !

— Monsieur Annibal, finissez ! s'écria Marielle à qui le jeune homme voulut prendre la taille.

— Tu me veux du bien !

— Ce n'est pas une raison dans la rue.....

— Ah ! Marielle, si mon cœur n'était pas pris !.....

— Eh bien ? demanda la petite avec curiosité.

— Mais tu ne me comprendrais pas.....

Et Annibal entra au restaurant, assez ému. Au fond, il eût été fâché qu'elle comprît. Il ne se sentait aucune disposition à déniaiser les filles, ces idées-là ne viennent pas aux jeunes gens. Et puis il trouvait cette écaillère fort mal vêtue ; — tandis que la Colombe, quelle brillante conquête !

Il était occupé très-sérieusement à mastiquer un bifteck lorsqu'il vit entrer Charles.

— Eh ! fit-il en l'appelant, — par ici.

— Tout à l'heure, je suis à toi, mange ! répondit l'étudiant en médecine, qui monta rapidement l'escalier tournant qui conduisait aux salons du haut.

— Où va-t-il comme cela ? se demanda Annibal.

Il appela le garçon, un grand pâlot aux cheveux jaunes et au regard louche.

— Baptiste, sais-tu où va Charles ?

— Monsieur n'en dira rien ?

— Je suis muet comme la tombe ou comme une carpe, à ton choix.

— Eh bien ! M. Charles est amoureux.

— Amoureux Et de qui ?

— De la patronne !

— Baptiste, dis-tu vrai ? s'écria Annibal qui ne put retenir sa joie.

Comme il mâchait son bifteck qui lui parut être devenu tendre comme la rosée, la porte du restaurant s'ouvrit et Colombe parut. Annibal reçut comme un grand coup dans l'estomac, il manqua d'étrangler.

La jeune fille semblait chercher quelqu'un entre tous les consommateurs qui se trouvaient là ; mais en apercevant Annibal, elle accourut vivement et prit place sans façon devant lui.

— L'avez-vous vu ? lui demanda-t-elle.

— Qui ça ?

— Ah ! mais, qu'avez-vous donc ? vous êtes tout pâle.

— Ah ! c'est que quand je vous vois, mademoiselle, ça me fait cet effet-là.

— Vous avez peur de moi ?

— Peur, non, mais vous m'émotionnez, oui, parole d'honneur, parole !

— Eh bien ! voulez-vous ne pas me regarder comme Ça ! fit la petite qui minaudait tout en furetant de l'œil.

— Ah ! Colombe fit Annibal, — voulez-vous accepter un bifteck ? Ce témoignage.....

— Je ne me dissimule pas, monsieur Annibal, que vous m'embarrassez très-vivement, mais.....

— C'est-il possible ! Ah ! Dieu ! mais avec une parole comme celle-là vous me feriez braver toutes sortes de périls !

— Vous faites honneur à la société choisie dans laquelle nous vous poussâmes, je l'avoue... ma foi, oui, je mangerai bien quelque chose.

Le garçon, sur un geste d'Annibal, plaça un couvert devant Colombe.

— Ah ! mademoiselle, continua le jeune homme, dans ces sociétés où vous me poussâtes, ce que je cherche avant tout, c'est votre œil aussi brillant que noir et votre nez dont je suis idolâtre.

— Savez-vous, Lecourtois, que voici une déclaration.

— Une déclaration ! répéta Annibal tout ému.

— Et que j'aurais le droit de m'en formaliser, — mais on est bonne enfant.

— Elle est bonne enfant ! s'écria Annibal avec transport tout en lui offrant la salière.

— Un instant ! je ne suis pas disponible. Pour le moment mon cœur appartient à quelqu'un.

— A quelqu'un ! répéta Annibal avec amertume. Et si l'on vous trompait ?

— Jour de Dieu ! s'écria Colombe en frappant sur la table avec le manche de son couteau. Ce qui fit danser les assiettes et les carafes.

Tout le monde se tourna de ce côté, et elle baissa aussitôt la voix sur l'invitation qu'Annibal lui en donna en la regardant avec des yeux effarés.

— Voyons, monsieur, expliquez-vous, reprit-elle.

— Ma foi, tant pis, je ne reculerai pas devant une bassesse, l'amour est mon excuse. Charles, mon ami, mon maître vénéré

— Je le crois capable de tout.

— Cet étudiant de vingt-septième année, non moins barbu que fallacieux, vous trompe.

— La preuve ?

— Il est là-haut.

— Je m'en doutais.

Et rapide comme la pensée, Colombe se leva et s'élança dans l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur, où il y avait des salons et des cabinets.

Annibal devint blanc comme sa serviette et se représenta les horreurs qui allaient se produire. Il eut peur de son ouvrage.

Il avala un verre d'eau, se leva et se dirigea vers la porte de l'établissement.

— Je paierai demain, dit-il au garçon.

En arrivant à la porte, il vit à travers les rideaux de la devanture deux yeux qui le regardaient attentivement. C'étaient ceux de la petite écaillère.

— Ah ! monsieur Annibal, fit celle-ci quand il parut devant elle, pouvez-vous aimer une mademoiselle Colombe !

Annibal ne répondit pas et courut s'embusquer à sa fenêtre. De là il voyait dans l'intérieur du restaurant, Il n'y était pas depuis une seconde qu'il entendit des éclats de voix partant du premier étage en face, suivis du bruit de deux soufflets.

— Ça se gâte ! fit Annibal que les remords bourrelaient déjà.

Des éclats de rire retentirent de tous côtés.

Il était évident que les consommateurs se mettaient de la partie.

Annibal en conclut que Colombe ne devait pas avoir reçu les coups.

— Ils sont brouillés ! se dit-il, elle est à moi.

Et il se mit à chanter à tue-tête un air de bravoure ; mais tout à coup il resta stupéfait, abasourdi. Il voyait Colombe et Charles sortir du restaurant,

bras dessus, bras dessous, et paraissant les meilleurs amis du monde.

— Oh ! les femmes ! s'écria-t-il, qui est-ce qui peut comprendre quelque chose à leurs caprices ? Elle est toquée ? — Non, c'est moi.

IV. LA FAUNESSE

Aimer, mais aimer sans oser l'avouer, par timidité, par sotte crainte, sans pouvoir se rendre absolument raison de cela ; sentir dans sa poitrine une flamme incessante, cruelle, dévorante, qui ronge le cœur, et ne pouvoir l'éteindre ; — aimer comme on n'aime qu'une fois en sa vie avec toute la passion des vingt ans ; n'avoir pas une pensée, pas un battement de cœur, pas un tressaillement de l'âme qui ne soit pour la femme qu'on aime ; sentir ses lèvres frémir et balbutier quand on veut prononcer son nom... et ne pas oser !

Renfermer son amour, contenir cette lave, emprisonner sa pensée qui veut déborder... et ne pas oser !... n'est-ce pas un supplice plus affreux mille fois que les tourments promis par l'enfer ?

Tel était le trouble de l'âme de Julien, un mois après, à l'égard de sa mystérieuse inconnue du jardin, laquelle avait reparu depuis quelques jours.

André Lechène ne tarda pas à s'en apercevoir, et alors, en héros de l'amitié, il sacrifia ses goûts et fit taire ses répulsions pour la plus grande guérison de son ami.

— Il faut venir au bal, lui dit-il un soir.

Annibal était là, qui appuya fortement.

Tous deux entraînèrent Julien dans l'un de ces établissements fameux que la jeunesse des Écoles a transformés en palais éternels de la gaieté.

— Je vous l'abandonne, avait dit André à Annibal. Moi je m'en vais. Pour bien faire, il faudrait qu'il tombât amoureux ce soir même.

Annibal cligna de l'œil et fit à son cousin les honneurs de cet établissement dont il commençait à devenir l'un des habitués les plus assidus.

Lechène était parti depuis longtemps lorsque Julien parut tout à coup comme frappé de la foudre.

— Qu'as-tu donc ?

— Regarde cette femme.

— Eh bien ?

— O mon Dieu, elle est ici !

— Qui, elle, mais elle ne manque pas un bal.

La femme que Julien contemplait ainsi avec une sorte de stupeur était brune, blanche de peau, éclatante de fraîcheur, et sa manière de s'habiller, le choix de sa toilette, l'art profond et cependant si simple en apparence avec lequel elle était parée eussent certainement suffi à la faire remarquer si elle n'eût point été d'une merveilleuse beauté.

C'était Adrienne la Faunesse.

— Ah ! mon ami, qu'elle est belle ! dit Julien.

— Oui, je ne dis pas, aimer une femme comme celle là, l'idole de tous, la belle entre les belles, — être aimé d'elle, — c'est une source intarissable de bonheur, une extase continuelle, une félicité de toutes les heures bruyantes de la vie, une volupté que rien n'égale, — c'est de la gloire !

— De la gloire !

— Ou de la vanité satisfaite, mais... mais j'aime mieux Colombe !

Ce disant, Annibal tourna sur ses talons et laissa son cousin seul, en quelque sorte plongé dans son extase.

Comme elle lui paraissait différente, cette femme, aujourd'hui qu'il la retrouvait radieuse et le plus franc sourire sur les lèvres.

On voyait que le bal, où elle brillait de tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, était pour elle le plaisir le plus vif et le plus enivrant. Il fallait la voir échangeant de rapides et joyeuses paroles avec ses amies, avec ses innombrables rivales plutôt. Il fallait la voir se livrant avec emportement aux entraînants tourbillons de la danse. Elle semblait trouver dans ces joies tumultueuses les compensations auxquelles son grand œil rêveur semblait aspirer lorsqu'il se voilait soudain.

Si André eût soupçonné la présence de la Faunesse à ce bal, il n'y eût certes pas conduit Julien ; car celui-ci oubliait tout à fait sa mystérieuse apparition du jardin, et semblait retomber, à l'égard de cette reinette du quadrille, dans les mêmes errements.

Un abîme s'ouvrait devant lui, car cette Adrienne, c'était la fille parisienne, divinité de théâtre ou héroïne de turf, qui croirait se ridiculiser que d'aimer pour aimer.

Il se demandait s'il ne valait pas mieux fuir ce bal, rentrer dans sa solitude et demander à l'étude de l'arracher à ces visions.

L'orchestre ne tarda pas à commencer une nouvelle ritournelle, et à cet avertissement, les cavaliers, s'emparant de leurs danseuses, se mirent en place pour le quadrille.

Julien vit quelqu'un s'avancer vers la Faunesse et réclamer sa main. Il tourna la tête pour ne point voir et se dirigea vers les jeux de macarons.

Une ritournelle de valse le rappela ensuite. Il se rapprocha des danseurs, non pour voir, mais pour entendre.

Un bon valseur est rare, de même qu'une bonne valseuse, et quand une célébrité en ce genre est acquise, il y a vraiment plaisir à suivre ces tourbillons qui passent, rapides et cadencés, devant les yeux éblouis. Tout le monde se pressait aux abords du grand cercle pour suivre les évolutions merveilleuses de deux groupes de valseurs qui attireraient tous les suffrages.

Colombe valsait avec Firino et Adrienne avec Charles. Toutes deux excellaient dans cette danse poétique et leur beauté contribuait beaucoup à rendre ce spectacle extrêmement attrayant.

Au son de cette harmonie Julien s'était laissé retomber dans ses réflexions mélancoliques ; il sentait son cœur se gonfler clans sa poitrine, son sang bouillonner dans sa tête et des sanglots prêts à s'épandre ; c'était comme une fièvre de l'âme qui allait éclater en convulsion ; aussi, pressait-il ses tempes fortement entre ses mains pour ne pas succomber à cette émotion inconnue qui l'étreignait.

L'orchestre s'était tu depuis un instant et Julien était encore plongé dans le demi-sommeil qui avait succédé à son agitation, lorsqu'il en fut tiré par Firino qui lui frappa sur le bras.

— Ami, j'ai deviné la cause de cette tristesse qui t'accable.

— Toi ?

— Tu aimes la Fau....

— Silence !...

— J'en étais sûr. Je te plains sincèrement, mon cher. Julien ne répondait pas.

— Allons, dit l'étudiant journaliste, on ne me trompe pas facilement, moi ! Je me connais en sentiments. Avoue que tu l'aimes.

— Tu as dit vrai, Firino, je l'aime, je suis insensé. C'est à n'y rien comprendre. Résister à cet amour, est-ce possible ! regarde comme elle est belle !

— Alors, déclare-toi.

— C'est impossible... fit Julien avec effroi.

— Pourquoi ?

— Je n'ose pas.

— C'est là ton motif ? demanda Firino.

— Hélas !

— Eh bien ! je te conseille de t'en vanter, mon cher Julien, tu me fais l'effet d'être bien novice sur le terrain d'amour. Tu te poses là, vraiment, en Antony et tu fais l'amour comme au temps des troubadours et des pages. Arrives-tu d'Allemagne, nouveau Werther ? mais ouvre donc les yeux, mon ami, et vois les femmes d'aujourd'hui comme elles sont. Ne leur prête pas des sentiments qu'elles n'ont pas. Elles se moquent des soupirs et des respects, et ces regards langoureux et muets les font rire. — Tiens, la belle n'est pas d'une vertu exemplaire, il faut te déclarer.

— Il faut donc la confondre avec les autres femmes, mon ami !

— Les femmes sont femmes. Elles veulent toutes, sans exception, qu'on leur dérobe leur défaite, et certes, on n'est qu'un imbécile si l'on ne sait prévenir leur embarras. Que diable ! quand on veut triompher d'une femme il faut parler, et, si l'on obtient un aveu, saisir avidement la première occasion qui se présente !

— Tu n'as jamais aimé, toi, Firino !

— Si ! mais pas à ta manière. Tu es assurément venu au monde trop tard, mon cher. Tu aimes à la façon des amoureux dans les romans de Walter Scott ou dans les tragédies de Racine ! Autre temps, autres mœurs ! La vertu est devenue traitable et ne cache souvent que ce qu'elle n'ose pas montrer. Elle s'est réfugiée chez les laides et les vieilles. L'amour n'est plus, à présent, ni aveugle ni bouffi ; il veut voir clair avant tout et jouir promptement. Il s'est perfectionné en cela sensiblement.

— Jolie théorie !

— Ainsi donc, mon cher, déclare ton amour. Pardieu, que risques-tu d'ailleurs ? Si l'on te permet d'aimer, eh bien ! mais... tu aimeras. — Si, au contraire, on ne t'aime pas, tu te feras une raison, car il ne faut pas gaspiller son temps. A moins, cependant, que les affections platoniques ne soient ton système !

— Encore une fois, Firino, tu n'as jamais aimé ; ce n'est pas l'amour que tu me dépeins là ! Non, c'est une débauche de l'âme, indigne d'un cœur jeune, aimant et tout rempli d'illusions dorées.

— Dieu fasse qu'elles ne te quittent pas bientôt, mon cher, tes illusions dorées ; ce serait dommage !

— Ma destinée est de rester comme je suis ; ne cherche pas à me faire changer de route, tu échouerais.

— Mais j'entends une ritournelle, il faut que je te quitte.

— Ah ! oui, tu dances, toi !

— Certainement, et avec une femme charmante encore !

— Qui est-elle ?

— Viens, et tu verras.

— A quoi bon !

Firino s'esquiva promptement et laissa son ami dans une attitude de sombre tristesse peu en rapport avec le bruit et l'animation du bal. Cependant Julien ne tarda pas à marcher, comme agité d'un pressentiment dont il ne se rendait pas bien compte. Il jeta les yeux sur l'un des quadrilles, et à ses sourcils qui se froncèrent soudainement, à ses doigts qu'il crispa soudainement, on eût pu s'assurer de la nature des sentiments qu'il éprouvait : c'était de la jalousie.

Il venait d'apercevoir l'homme qui avait parlé des femmes si légèrement prendre la main de celle qui tout à coup lui avait fait croire à un paradis dans un autre monde, à du bonheur dans celui-ci. Firino dansait, en effet, avec Adrienne.

Il suivit longtemps ce groupe des yeux, et devina à l'impassibilité du visage de la Faunesse que l'étudiant ne lui adressait que des paroles sans valeur, bien qu'il affectât une sorte d'intimité, de liberté, dans sa manière d'articuler ses mots et de diriger ses regards.

C'est, qu'en effet, il y a des gens à qui il importe peu d'être l'amant ou l'ami d'une femme, pourvu que les étrangers ou ceux qui les regardent croient qu'ils le sont réellement, qui se contentent de l'ombre à défaut du corps ; ressemblant assez, en cela, à ces pauvres affamés qui vont, aspirant la vapeur d'une cuisine, et dont le visage s'épanouit à l'idée de ce qu'ils s'imaginent manger.

Assurément Firino n'en était point là ; mais, malgré la connaissance du cœur humain qu'il prétendait posséder à fond, il s'était senti souvent comme entraîné par le charme répandu sur toute la personne de la Faunesse. Il était joli homme, spirituel, bien posé déjà dans le monde de la jeunesse intelligente. Il savait que la belle fille avait horreur des imbéciles et des lâches, et il ne voyait pas pourquoi il n'essaierait pas de succéder à tant d'autres qui, certes, ne le valaient pas.

Un scrupule le retenait pourtant, la passion subite qu'il avait devinée chez Julien, et qui allait plus loin encore que celui-ci ne s'en doutait lui-même.

A la fin de la contredanse, et sans qu'il se fût aperçu le moins du monde du mouvement de ses jambes, Julien se trouva auprès d'Adrienne.

Ils échangèrent un de ces regards profonds qui, pour les natures vraiment nées pour l'amour, sont toute une révélation. Elle lui prit le bras qu'il ne lui offrait pas, et tous deux marchèrent ainsi sans se dire un mot.

Une ritournelle résonna bientôt et modula les premières mesures d'un délicieux motif. Tous deux s'arrêtèrent, prêtant l'oreille.

— Ah ! mais c'est une valse, dit Adrienne.

— Eh bien ? interrogea Julien en la regardant.

— Vous valsez ?

— Oui.

Ils coururent vers l'orchestre qui attaqua.

Julien et Adrienne commencèrent. D'abord, ce furent quelques pas tranquilles et mesurés, ils s'étudiaient ; puis l'élan fut donné et ils tournoyèrent rapidement.

Julien était admirable valseur ; de sorte qu'il eût épargné à la rigueur à Adrienne de connaître le mouvement ; mais elle aussi valsait à ravir, si bien qu'au bout de quelques minutes tous les autres s'étaient arrêtés pour les regarder. Lui, de son bras vigoureux, la soutenait et lui imprimait en même temps cette fluctuation charmante qui caractérise la véritable valse. Sa taille souple, fine et cambrée, ondulait gracieusement ; son cou et sa tête ployaient alternativement à droite et à gauche, selon que la musique le commandait.

Après qu'il se fut fait à l'idée de cette sorte de possession, Julien, en proie à une fiévreuse agitation, se laissa aller au tourbillon qui l'enveloppait : il crut un instant voir toutes les lumières s'agrandir et projeter des lueurs étranges et fauves, puis, tous ces yeux qui les suivaient, ces paroles qu'il entendait bruire, entrecoupées, tout cela lui fit l'effet d'une vision fantastique. Les lumières devinrent rouges et fulgurantes, des démons ricanèrent à ses oreilles, sautant autour de lui et paraissant vouloir l'arracher à cette frénésie ; mais cette idée lui fit reporter les yeux sur Adrienne et le calme revint. Il vit son regard humide attaché sur le sien, son sein se gonfler, il sentit sa main brûler et tressaillir dans la sienne. Alors le sang, un instant éteint, se ralluma, il baissa la tête, comme vers une fascination irrésistible ; par un mouvement imperceptible il rapprocha Adrienne de lui et ainsi embrassés, les lèvres tremblantes, éperdues, il oubliait le monde...

Soudain un éclat de rire retentit plus fort à ses oreilles, Julien reconnut le carabin Charles, et l'orchestre s'arrêta tout à coup.

Alors il se passa en lui quelque chose d'horrible et d'indéfinissable : la séduisante créature qu'il avait entre les bras et qui semblait se laisser aller encore, souriante et enivrée, à l'extase mélodieuse, était devenue, dans sa pensée surexcitée, un cadavre froid et nu, étendu sans pitié sur la table humide de la clinique.

Il poussa une exclamation sourde, lâcha la belle fille effrayée et s'enfuit.

— Qu'est-ce qu'il a donc ? demanda la Faunesse, le premier moment de surprise passé.

— Vous ne le devinez pas ? dit Firino.

— Non.

— Voyons, ma chère Adrienne, est-ce que vous méditeriez quelque nouvelle incarnation ? Cette valse aurait elle déposé dans votre cervelle, ou ailleurs, le germe d'un avatar quelconque ?

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Ah ! le mystère, le mystère... il aide furieusement à faire dévier du droit chemin les filles d'Eve la blonde.

— Vos paroles sont bien profondes, Firino, pour un jeune homme comme vous êtes.

— Oh ! je lis couramment dans vos chapitres, ma belle romancière. Ce n'est pas trop maladroit, et j'écirai quelque jour cette jolie histoire-là.

La Faunesse le regarda avec une sorte de terreur ; mais elle haussa les épaules.

— J'observe, moi, ô diva, partout, toujours, à toute heure. Ici, au café, de ma fenêtre, — de ma fenêtre surtout.

Adrienne lui saisit vivement le bras, l'entraîna et se pencha amoureusement sur son épaule.

— Mon petit Firino, je vous en supplie, gardez-moi le secret.

— Alors, avouez que, vous aussi, vous l'aimez. Elle ne répondit pas.

— Il est beau, bien taillé ; son œil est profond comme la mer. Son âme est de celles qui donnent tout à l'amour.

— Oui, fit la Faunesse d'une voix profonde,

— Mais Georges ?

— Eh bien ?

— Il vous adore.

— C'est un cœur loyal et généreux ; il est beau, lui aussi, mais...

— O cœur humain ! s'écria Firino dans un éclat de rire.

V. LES AMOUREUX

Julien s'était attaché à chasser de son esprit la soirée passée au bal. Il en éprouvait une espèce de honte. Mais les livres dans lesquels il cherchait un refuge contre les suggestions de mille sortes qui l'étreignaient, étaient impuissants pour lui faire oublier.

Il ressentait, en outre, comme de la haine pour André Lechène, pour ce philosophe stoïque, cet homme fort, qui l'avait jeté dans cette fournaise sans se douter qu'il s'y brûlerait.

— Et ce qu'il a fait, pensait-il avec rage, c'est pour m'arracher à la femme qui est là, dans ce jardin, — est-ce qu'il l'aimerait ? Eh ! pas plus que moi, il n'a dû voir son visage. — Qui est-elle ? Dans sa rue on m'a dit qu'elle s'appelait madame Duperrier et qu'elle était mariée... Je suis fou.

L'étude ne peut guère marcher de front avec les pensées amoureuses, surtout quand elles sont aussi intenses. Julien, jusque-là à peu près vierge de cœur, était de ces natures qui se donnent tout entières le jour où elles succombent. Il souffrait cruellement. Il envia la belle humeur de son cousin Annibal, et il se demanda s'il ne ferait pas mieux d'imiter sa joyeuse vie. C'est sous l'empire de ces tiraillements intérieurs qu'il se rendit un soir à l'un de ces cafés du quartier latin qui, moins la danse, rassemblent à peu près tous les types qu'il avait aperçus au bal, en hommes et en femmes.

Sa présence au café fut un événement, car les étudiants studieux s'en abstiennent assez généralement ; mais les surprises ne furent pas de longue durée. Au bout deux jours, Julien ne reparut plus.

Quinze jours après, Firino le rencontrait sous les marronniers du Luxembourg, le prenait par le bras et le forçait à se promener avec lui, Ils causèrent longtemps.

— Ah ! tu vas bien, ami, très-bien ! conclut Firino. Je t'en fais mon compliment.

— Que veux-tu dire ?

— Mais prends-y garde, tu as manqué une inscription, cela peut mener loin, l'amour.

— L'amour ?

— Dis-moi que tu n'es pas amoureux ?

— Je ne dis pas cela.

— Comme un fou ?

— Non.

Et Firino s'abandonna au rire le plus immodéré.

— Vraiment, mon cher, dit Julien, je ne comprends ni ton hilarité, ni tes mouvements d'épaules, ni ces subits haut-le-corps qui t'échappent !

— C'est bien l'inconnue du jardin que tu aimes, n'est-ce-pas ?

— Oui, je ne le dis qu'à toi, Firino.

— Parce que j'en ai acquis la preuve.

— Il est vrai que je ne pourrais guère te le cacher. Convenons aussi que tu es un serpent !

— Un serpent, non, mais je suis perspicace. C'est donc l'inconnue que tu aimes ? autrement dit madame Duperrier.

— Eh ! oui, trois fois oui !

Ici Firino éclata de rire.

— Explique-toi, Firino, je l'exige !

— Je vais le faire, sois patient ! Voyons, tu demeures rue des Grès ; derrière ton hôtel se trouve un grand jardin, ce jardin dépend d'une petite maison habitée par la belle madame Duperrier. De ta fenêtre tu la contemples pendant de longues journées, foulant les allées sablées de son pied mignon, — car son pied passe pour un des plus remarquables de Paris.

Julien parut étonné de ces derniers mots ; aussi Firino se hâta de continuer.

— Au carrefour de l'Odéon, au Luxembourg comme aux coulisses de l'Opéra, ce pied est célèbre.

Julien ne revenait pas de sa surprise.

— Ainsi, reprit Firino, à force de la suivre dans ses promenades matinales, à force de braquer tes yeux sur sa personne, un type accompli et réussi de toutes les beautés de la femme, il est arrivé ce qui devait magnétiquement arriver. Vos yeux à tous deux se sont compris de loin et ont fini par se parler, malgré la distance. Un beau jour, par un soleil magnifique, la belle trouve à ses pieds des tablettes d'ivoire lancées d'une main sûre, comme les javelots d'Hippolyte, et loin de les repousser, loin de les dédaigner, en femme bien apprise, elle se baisse et les emporte, rougissant faiblement, sous l'ombrage d'un bosquet de jasmins et de clématites. Le bosquet n'est pas assez touffu cependant pour t'empêcher d'apercevoir la

belle et fière beauté portant l'ivoire à ses lèvres et le cachant rapidement dans son sein à la venue subite d'un indiscret.

— Son mari.

— Oui... son mari, dit Firino avec un imperceptible sourire et un clignotement de l'œil fort impertinent.

Julien s'était demandé d'abord d'où son ami se trouvait si bien informé ; mais il éprouvait une certaine satisfaction à revenir sur ces faits passés, se réservant de recourir aux informations après qu'il aurait terminé.

— La belle dame, continue Firino, avait donc porté tes tablettes à ses lèvres vermeilles, ce qui était le signe auquel vous deviez reconnaître que tes vœux étaient agréés. La nuit venue, tu as escaladé avec mystère, mais non sans danger, le mur qui te sépare de son jardin, et la tremblante femme, vêtue d'un léger peignoir de batiste et de dentelles, le sein palpitant, te voyait bien vite à ses genoux, dans le berceau de clématites susdit. Est-ce bien cela ?

— C'est vrai, dit Julien.

Donc, ô mon ami, pour t'assurer quelques moments d'un bonheur excessivement platonique, tu as couru un extrême danger ; car, outre qu'on pouvait te prendre pour un malfaiteur, tu risquais très-fort de te rompre le cou ! Tout cela est parfait, cependant, et d'après les règles généralement reçues dans les romans. On ne s'expose pas, quand on a des principes, pour aller voler le portefeuille de son voisin ; mais s'il s'agit d'attirer dans nos pièges sa femme, sa sœur ou sa fille, le danger de se briser quelque membre ne peut nous faire hésiter. Je ne prétends donc nullement te blâmer en ceci. Mais, pardieu, qui croirait, qui pourrait s'imaginer que Julien Ducroisier, un garçon distingué, un futur magistrat, un dialecticien solide, l'ami de Firino, se conduit selon des données vulgaires ? Qui croirait qu'il pratique la même intrigue, depuis au moins quinze grands jours, et toujours aussi platoniquement !

Julien ne put s'empêcher de rougir un peu de ce reproche.

— Julien, reprit Firino d'un ton grave, cette rougeur t'honore ; mais je t'engage, et c'est urgent, à prendre d'autres allures. Nous sommes revenus, depuis bien longtemps, de la duperie d'escalader les murs et d'entrer par les fenêtres ; on marche résolument et de plain-pied au boudoir. Un jeune homme qui se respecte et qui a souci de son avenir, doit attendre que la beauté lui aplanisse jusqu'aux moindres difficultés. Si vous vous faisiez

connaître, mon cher, dans un certain monde, par ces ridicules du vieux temps, vous seriez un homme perdu à tout jamais. Il faut brusquer.

— Mon cher Firino, je suis forcé de t'imposer silence. Elle ne mérite ni tes soupçons ni tes railleries. Je crois à sa vertu.

— A sa vertu ! Ah ça ! d'où sors-tu, mon pauvre ami ?

— J'espère que tu ne vas pas la comparer à ces petites personnes que nous chiffonnons au bal ou ailleurs,

— Tu me fais de la peine !

— Firino !...

— D'accord, je le veux bien, elle est vertueuse ! Mais que diable pouvez-vous dire durant vos longs entretiens au clair de la lune ? Si elle adore les oiseaux, parlez-vous serins ou perroquets ? Si elle est musicienne, parlez-vous de la dernière romance ou du dernier opéra ? Parleriez-vous politique par hasard ? Il me semble voir d'ici la jeune femme, une femme adorable, belle à miracle, et qui a certainement des sens, il me semble la voir se morfondre à côté de toi ! Julien, Julien, en vérité je te le dis, tu es coupable de lèse-amour au premier chef !

— Je te répète, Firino, que je crois à sa vertu.

— Eh ! mon cher, la vertu n'est qu'un grand mot, et un grand mot ridicule, comme ta conduite. Cette droiture chevaleresque dont tu te fais fort dans ton esprit, te nuit auprès des femmes, et tu commets à leur égard une injustice dont elles pourront bien, quelque jour, tirer vengeance. Que diable, ne les recherche pas, cher ami, si tu ne dois pas tenir ce que ta passion semble promettre ! A quoi bon écouter tes poétiques soupirs, à quoi bon t'admettre en tête-à-tête, la nuit, par un beau clair de lune, — ou d'étoiles, et vêtue aussi diaphanement qu'elle te reçoit ? Prends garde, on te reprochera, quelque jour, la douce honte d'une défaite qui ne recueille aucun fruit.

— Tais-toi, Firino, je t'en prie. Il semble que tu ne connaisses qu'une seule espèce de femmes. Celle qui penserait ce que tu dis ne saurait m'attacher. Un honnête homme ne doit s'attaquer qu'à une femme qui laisse voir qu'elle le veut bien.

— Mais ta voisine le veut bien, sandis ! témoin ses peignoirs de batiste, et bien d'autres choses que je pourrais te dire !...

— Je te le jure, j'aimerais mieux manquer, toute ma vie, de ce que tu appelles bonnes fortunes que de m'exposer à blesser, à offenser une seule femme qui, sincèrement, désapprouverait mes tentatives hardies.

— Ma foi, mon cher, sollicite une chaire au Collège de France, et fais-y un cours de morale amoureuse, c'est la feule manière de ne point faire rire de toi ! Eh quoi ! présomptueux, comme dit Bilboquet, tu veux réformer la gent féminine et ses mœurs ! Tu crois peut-être entendre leurs intérêts mieux qu'elles-mêmes !... Ne parle pas, sambleu ! Car je vois encore le mot Vertu se hérissier suites lèvres ! Tiens, entre nous, un conseil : — avec le mérite réel que tu as, avec ceux que tu peux acquérir encore, tu verras, tant que tu persisteras dans ces beaux principes, tu verras, dis-je, l'ennui te suivre ou te précéder partout et rembrunir tous les visages. Julien, je te parle en ami, sois de ton époque ou, je te le répète, tu es un homme perdu... enfoncé !

Julien haussa légèrement les épaules, mais sans pouvoir s'empêcher de sourire ; puis il se leva et entraîna son ami vers la sortie du jardin.

— Tu as peut-être raison, dit-il.

— Mieux que cela, je suis vrai. Plus vrai que toi, parbleu, carton aventure est étrange, plus qu'étrange, absurde ! Quoi, au quartier latin, un imbroglio comme celui-là ! Il n'y a qu'au théâtre ou dans les romans qu'on voit un cavalier amoureux d'une femme sans connaître son visage ; mais il faut pour cela qu'il ait des bottes molles, un feutre, une plume et une guitare.

— C'est vrai.

— Ah ! si tu avais vu ce visage, je te comprendrais encore, à la grande rigueur.

— Tu la connais donc, toi ?

— Oui.

— Tu es admis chez elle peut-être ?

— Justement.

Julien le regarda avec envie.

— Et nous avons parlé de toi hier, dit tranquillement le malicieux Firino.

— Ah !... fit Julien qui devint pâle. — Elle t'a pris pour confident ?

— Pourquoi pas pour mieux que cela ?

— Firino !

— Là, ne te fâche pas.

— Firino, dis-moi quelle est cette femme ?

— Une adorable créature, qui rend fous d'amour tous nos étudiants, même les plus cuirassés contre la séduction.

— Elle sort donc de chez elle ?

— Mystérieusement, oui.

— Elle trompe son mari !

— Un peu, — avec toi.

— Mais son mari, quel homme est-ce ?

Firino se reprit à rire du meilleur de son cœur.

— Il est amusant ! ne cessait-il de répéter.

— Voyons, son mari ?...

— Est-ce qu'elle a un mari !

L'étudiant lança ce mot en fuyant, comme le Parthe. Julien était resté stupide sur le coup.

— J'aurais dû m'en douter, — se dit-il quand il revint à la perception des choses terrestres.

Il prit sa course dans la direction de son hôtel, et monta à sa chambre ; mais au fur et à mesure que les marches se succédaient sous son pied, le calme se fit dans son âme.

Entré dans la chambre, il eut la force de ne pas s'approcher de la fenêtre. Il ferma les yeux quelque temps, sentit comme une nuit épaisse l'envelopper ; puis il fit plusieurs tours et s'en alla s'asseoir devant ses livres. Sa pensée en était à mille lieues.

— Imbécile !... pensait-il, — m'a-t-elle assez trompé !... Quoi, c'est ainsi !... Je repousse loin de moi ces amours faciles qui usent le cœur, afin de me retremper au contact d'une âme pure et chaste. Le hasard conduit sous mes yeux une femme... belle comme les anges de Dieu... Je l'aime avec une passion respectueuse et sainte... Je crains de voir évanouir ce doux fantôme au souffle d'une passion vulgaire et... — Comme elle doit rire de moi !... Mais pourquoi ne m'a-t-elle pas averti démon erreur ?... Ah ! est-ce qu'une honnête femme est aussi parfaite ! C'est une créature du démon envoyée parmi nous pour nous perdre... Dérision ! c'est par trop fort, et je me souffletterais volontiers ! ce n'est qu'une fille entretenue !... Comme il riait ce Firino maudit !

Julien essaya de rire aux éclats, lui aussi ; mais son rire, répété par l'écho, lui fit peur et il se tut.

— Quel était son but ?... se demanda-t-il encore, — pourquoi me cacher si soigneusement sa position ?... Mais au fait, elle ne me l'a point cachée... c'est moi qui n'ai point été curieux, autrement... ces femmes-là se gênent si peu !

Nous devons dire cependant que cette découverte avait atteint quelque peu l'amour-propre du jeune homme ; car il y a assurément pins de gloire,

— si gloire il y a, — à être aimé d'une femme ayant position avouable, respectable et respectée, mariée en un mot, — que de l'une de ces capricieuses filles de la mode dont l'apparition sur la scène du monde est presque éphémère.

Julien était d'un caractère grave, sans morgue et sans pose cependant, ce qui donnait à ses paroles une portée particulière. Ses rares maîtresses avaient subi le contre-coup de cette gravité, c'est-à-dire qu'elles avaient nécessairement, et comme à leur insu, réformé ce que leurs idées ou leur nature affichaient habituellement de laisser aller, de légèreté, et, faut-il le dire, de cynisme.

L'inconnue du jardin n'avait pas été plus favorisée : dès les premières minutes de ces entretiens nocturnes qu'elle lui avait accordés, elle avait senti l'impossibilité de se montrer dans toute la vérité de son naturel. Insensiblement, elle avait dépouillé la fille et joué la femme comme il faut ; insensiblement elle était arrivée à ne plus se reconnaître et à se demander si réellement elle avait passé plusieurs années de sa vie dans les désordres d'une existence consacrée tout entière au plaisir.

Elle avait cependant de la conscience et de la fierté, conscience et fierté qui lui reprochaient sans cesse ce mensonge dont elle se drapait aux yeux de Julien, et lui faisaient prendre, cent fois par jour, la résolution de le dissuader.

Il en coûte d'abdiquer une position quelconque. Elle en était venue à aimer Julien d'un amour tel qu'elle prévoyait une suite de malheurs pour le moment où elle descendrait ou serait renversée de son piédestal.

Elle l'aimait passionnément, follement, comme jamais elle n'avait aimé, avec ce suprême élan qui anéantit et absorbe tout sentiment étranger à cette passion envahissante. Elle le voyait si beau, si fier, si noble, si grand, lui jurer qu'il l'aimait et l'entourer d'une vénération si respectueuse, qu'elle eût donné la moitié de sa vie pour racheter l'autre, qu'elle fût morte plutôt que de se sentir méprisée par lui.

Elle s'attendait tous les jours à voir tomber son masque, et pourtant cette espérance, qui n'abandonne jamais le coupable, lui disait également qu'il ne tomberait pas.

Julien ne pouvait tenir en place, il se précipita tout à coup vers la fenêtre ; mais il n'y avait personne dans le jardin.

Il sortit, il lui fallait de l'air, et il marcha devant lui, sans savoir où, fatiguant son corps avec la volonté d'énerver sa pensée. Quand la nuit le

surprit, il était dans la campagne, sur une grande route, et il n'entendait que le bruit de locomotives lointaines.

Il se retourna, cherchant Paris, et il reconnut sa situation à cette immense clarté que les nombreuses lumières de la ville envoient jusqu'aux nuages.

— Cette nuit, se dit-il, elle va m'attendre Pourquoi la fuirais-je sans lui dire ce que j'ai sur le cœur ?

Il reprit sa course vers la grande ville et arriva harassé comme dix heures sonnaient. Le restaurant allait fermer. Il tomba sur une chaise et demanda à manger.

— Allons, il y a encore de l'espoir, se dit-il, la bête a faim.

Comme minuit sonnait, il descendait doucement l'escalier de son hôtel, passait sans être vu auprès de la loge du concierge endormi, allait appuyer au mur mitoyen de la petite cour une échelle dont il connaissait le gîte, en gravissait les échelons, puis, s'aidant d'une treille clouée de l'autre côté, il se trouva dans le jardin.

Au mois de juin, les nuits sont belles, les arbres, les fleurs, toutes les plantes en épanouissement recèlent des senteurs embaumées et pénétrantes qui montaient au cerveau de Julien, et le faisaient chanceler dans les résolutions violentes qui l'avaient encore une fois poussé vers l'inconnue.

Il pénétra sous une tonnelle, et elle ne tarda pas à le rejoindre.

Elle devina, sans doute, ce qui se passait dans l'âme du jeune homme, en remarquant qu'il ne s'empressait pas comme d'ordinaire à sa rencontre. Elle lui entoura le cou de ses deux bras nus et approcha son visage ; mais lui la repoussa.

— Vous m'avez trompé, dit-il, d'une voix sourde et farouche.

Un petit éclat de rire, frais et argentin, une sorte de gamme perlée retentit sous la feuillée.

— C'est que je t'aimais, répondit-elle du ton le plus naturel.

— Il fallait me dire.....

— Quoi ? que j'étais une fille comme toutes les autres. Je te voyais si heureux de croire le contraire que je n'en ai pas eu le courage. Et puis tout ce mystère me plaisait à un point que je ne puis te dire Ah ! que j'ai été heureuse, va, quand je me suis aperçue que tu ne me reconnaissais pas.

— Comment ?

— Aussi depuis ce temps, ai-je redoublé de précautions pour te dérober mon visage.

— Je vous connais donc ? — Que dirais-tu si j'étais laide ?

Julien ne répondit pas et se débarrassa des deux bras qui, tendus amoureusement vers lui, allaient encore l'étreindre.

— Madame fit-il.

— Oh ! Julien, vous êtes cruel.

Une sorte de sanglot souleva la poitrine du jeune homme, il sortit brusquement de la charmille ; mais soit trouble de ses sens, soit obscurité de la nuit, qui en ce moment était complète, il ne reconnut point son chemin et se trouva, non auprès du mur de son hôtel, mais au pied de la petite maison.

La femme inconnue l'avait suivi. Elle le saisit par une main et poussa la porte. Une vive clarté s'échappa de l'intérieur et elle se retourna vers lui.

— Ah !... s'écria-t-il, en la reconnaissant, c'est vous !

— Oui, répondit-elle, les lèvres entr'ouvertes et le sein palpitant.

— Adrienne !

— Eh bien ! puisque tu me reconnais, ami, tu es sûr que je ne suis pas à faire peur.

— Adrienne la Faunesse ! répéta Julien en la considérant avec effroi et reculant à petits pas, en la contenant, du geste.

— Julien ! mon ami, qu'avez-vous donc ? fit la jeune fille épouvantée de l'expression du visage de son amant.

— Horrible ! horrible ! faisait-il en reculant toujours. Elle voulut marcher vers lui, mais il la repoussa.

— Restez là, restez là !... fit-il.

— Mais déjà, au bal, tu m'as fuie de la même façon, tu as donc pour moi de la haine ?

Il ne répondit pas et disparut dans l'obscurité.

Adrienne resta immobile de surprise. Que pouvait signifier cette étrange conduite, à quels sentiments rattacher ces deux circonstances identiques ?

— Il y a quelque chose qui m'échappe, se dit-elle, il m'aime et il me fuit....

Elle rentra dans la maison, le front pensif, et resta un moment immobile dans son petit boudoir élégamment meublé, son menton appuyé sur la paume de sa main, et l'œil vaguement fixé sans les voir sur tous les objets qui l'entouraient.

Puis, elle monta au premier étage de la maison, et poussa la porte de l'une des chambres qui donnaient sur la rue. C'était une vaste pièce, assez en désordre et au milieu de laquelle, sur une table éclairée par une lampe revêtue d'un abat-jour, était courbé un homme travaillant.

Au bruit que fit la belle fille en ouvrant la porte, il releva la tête, et montra un visage pâle et blême, aux yeux rougis et entourés d'un cercle noir. C'était Georges.

— Vous ! Adrienne ! fit-il comme s'il était au comble de l'étonnement.

— Oui, Georges, j'ai à vous parler.

Il se leva avec empressement, et débarrassa vivement un fauteuil d'une quantité de papiers et de dessins qui l'encombraient.

— Ma belle Adrienne, tu es venue dans mon taudis ! dit le jeune homme avec une joie d'enfant et en la faisant asseoir.

— Comment, vous êtes encore à travailler à cette heure ! dit-elle en regardant dans un coin de la chambre où se trouvait un petit lit de fer.

— Ma bonne chérie, j'ai un bois à livrer demain matin, et tu sais que tu as commandé hier une nouvelle robe à la couturière.

— Ah !... fit Adrienne qui baissa les yeux.

— Qu'est-ce que tu as donc ?

— Montre-moi ce dessin.

Le jeune homme, heureux de la voir s'intéresser à son travail, s'empressa et lui apporta une de ces planchettes de buis, épaisses et carrées, de quinze à vingt centimètres de surface, et sur lesquelles se crayonnent ces dessins qui, une fois gravés, servent au tirage des livres à illustration.

— C'est gentil ! dit Adrienne d'un air distrait.

— J'étais en veine ce soir, mon ange, et tu vois que le sujet m'inspirait. Ce sont deux amoureux sous la feuillée, ils viennent de s'apercevoir qu'ils s'adorent, et un concert joyeux s'échappe de leurs lèvres.

Les yeux de la Faunesse prirent une expression de dureté qui n'échappa point au jeune homme.

— Tu souffres ? demanda-t-il avec une sorte d'angoisse dans la voix.

— Oui, répondit-elle en posant sa main sur son cœur.

— Ecoute, ma belle, dit Georges en se mettant à genoux devant elle, et lui prenant la taille entre ses bras, — je vais te dire l'idée qui m'est venue aujourd'hui, quand on m'a apporté ce dessin à faire.

— A quoi bon !...

— Si, écoute tout de même. Je me suis dit : — Cette pauvre adorée souffre toujours, — les médecins lui ont défendu de sortir de la maison, et son petit jardin ne lui suffit plus. Voilà qu'on a bâti tout autour de grandes vilaines maisons qui en font un puits. Que dirais-tu si nous allions habiter la campagne ?

— Hein ?... fit Adrienne avec une exclamation sourde que, si le jeune homme y eût porté toute son attention, il eût pu prendre pour un rugissement.

— Vois-tu, je renonce à faire mon droit ; je n'ai pas paru au cours trois fois depuis que je te connais. — Je finirai par me faire une grande réputation et l'on me confiera des travaux lucratifs.

— Mais ceux-ci, dit Adrienne, ne le sont-ils pas ?

— Oh ! si, si.

— Tu m'as dit qu'on te payait un dessin comme celui là... combien donc ?

— Cinquante francs, chérie, répondit Georges non sans une certaine hésitation.

— Eh bien ?

— Ecoute, ce n'est pas un reproche que je te fais, ma belle et bonne petite, mais tu ne te figures pas à quel chiffre montait le dernier compte de la couturière.

— Combien donc ?

— Oh ! mais ne te tracasse pas, vois-tu, des dessins comme celui-là j'en fais carrément un par jour ; si je voulais, j'en ferais deux. Vois-tu, je te monterai une jolie petite maison à la campagne. Elle coûtera moins cher que celle-ci de loyer, d'abord, — et puis tu te porteras mieux. Oh ! si tu savais comme je travaille avec ardeur, quand je songe que c'est pour toi... pour te donner toutes les petites satisfactions qui sont ta vie. — Pauvre chatte !

— Le fait est, dit Adrienne, que je dois te coûter cher.

— Non, oh non ! — et puis tu m'es utile. — Est-ce que j'aurais jamais pu arriver, dans mes dessins, à donner cette suprême élégance à mes figures de femmes si je ne t'avais pas toujours devant les yeux pour me servir de modèle ? Ces belles robes, ces riches toilettes qui ne te servent qu'à parer ta solitude, puisque tu ne sors pas d'ici, elles ont meublé ma cervelle, et pour longtemps, de toutes les séductions de la femme. Tu es la grâce parfaite, tu as en toi ces délicatesses des grandes clames que j'aurais cherchées en vain dans notre bon quartier latin ; aussi, je te le répète, les femmes que je dessine sont légères, sveltes, élégantes, mignonnes ; elles ont de beaux bras, de jolies menottes, des épaules, une poitrine comme mes confrères n'en ont jamais dessiné. Tu vois bien que tu ne me coûtes rien et que c'est moi encore qui suis ton obligé.

Et le jeune homme, toujours aux genoux de sa maîtresse, essayait de plonger ses grands yeux noirs dans ceux d'Adrienne, qui ne semblait pas avoir entendu tout ce qu'il venait de lui dire. Il resta un moment silencieux.

— Adrienne, reprit-il, est-ce que tu souffres ?

— Oui, répondit-elle, rappelée tout à coup aux choses de ce monde et en plongeant, à son tour, ses yeux dans ceux de Georges.

Elle reconnut tout ce qu'il y avait de suave abnégation dans cet amour qui se traînait pour ainsi dire à ses pieds ; mais il est de ces natures si facilement absorbées par l'unique passion qui les domine, que le monde croulerait devant elles plutôt que de les faire dévier de leur chemin. Adrienne posa sa main sur la tête de Georges et le regarda pendant quelques secondes. Elle comprenait, sans l'apprécier, l'incommensurable amour qui régnait dans l'âme naïve et pure de l'artiste, et ne vit en lui qu'un de ces nombreux étudiants dont elle avait, depuis deux ans, excité les désirs ou satisfait la vanité. Ce qu'elle ressentait pour Julien, elle n'admettait pas qu'un autre eût le droit de le ressentir pour elle sans sa permission.

— Celui-là m'aime aussi, se disait-elle, tant pis pour lui ! Elle le repoussa doucement et se leva.

— Tu t'en vas, Adrienne ?

— Oui.

— Tu rentres dans ta chambre ?

— Oui.

— Adrienne, mon Adrienne !... fit-il d'une voix dolente et comme s'il eût appelé le bon Dieu.

Elle le regarda d'un air étonné.

— Mon Adrienne, disait-il, quand tu es entrée ici ce soir, le ciel s'est entr'ouvert pour moi, j'ai cru que tu venais vers ton amant ; que tu venais le récompenser, en une nuit, de sa vertu de sept mois.

Elle rougit et son œil eut un éclair rapide.

— Mon Adrienne, reprit-il, tu ne les as pas comptés, toi ! Il y a sept mois que tu es dans cette maison, sous mon toit, depuis qu'avec ce bon André Lechène nous t'y avons installée, et cela m'a paru bien long, va !

La Faunesse frissonna ; son cœur, devenu de marbre, sembla prêt de se fondre au rayonnement de cet amour ; mais elle songea tout à coup que l'autre, — celui qui l'avait repoussée lorsqu'elle s'offrait à lui, belle de toutes ses ardeurs combattues, — était peut-être encore en bas, dans le jardin.

— Non, dit-elle, les yeux calmes et froids, tu dois avoir besoin de sommeil, mon ami ; dors, je vais en faire autant. Il voulut s'élancer, mais elle le contint d'un geste à sa place, et elle sortit.

Elle descendit rapidement l'escalier et trouva encore ouverte la porte du jardin, elle s'élança dans les allées, haletante, la poitrine oppressée ; en vain elle fit deux fois le tour du petit enclos, elle ne vit personne. Quand elle eut gravi le perron, elle se heurta contre un homme qui venait à sa rencontre et la reçut dans ses bras ; elle crut que c'était Julien et l'étreignit avec force ; mais à la lueur de la petite lampe qui éclairait le boudoir elle reconnut aussitôt son erreur.

— Georges, dit-elle, oh ! vous m'avez fait peur.

— Que tu as froid, mon ange !

— Oui, je crois que je suis bien mal.

— Mais aussi, quelle imprudence, courir la nuit, si peu vêtue.

Georges appela la bonne. Adrienne consentit à se laisser conduire à sa chambre par le jeune homme, qui aida à la déshabiller avec l'attention et le respect qu'il eût eus pour sa sœur. Elle se laissa coucher dans son lit, sans faire aucun mouvement, comme si elle eût perdu le sentiment d'elle-même, et ne se ranima qu'au contact des lèvres de Georges sur ses mains, froides et blanches comme le marbre des tombeaux.

— Ah ! tu me fais mal, dit-elle, va-t'en.

— Ma chère Adrienne, je vais envoyer chercher le docteur M...

— Non.

— André Lechène ?

— Oh ! non... Ce n'est rien... je te dis que ce n'est rien, — va-t'en, — laisse-moi dormir, je n'ai besoin que de sommeil, va-t'en.

Il se retira sur la pointe des pieds.

— Vous m'appellerez, dit-il à la bonne, s'il survient quelque chose.

— Oh ! monsieur, ce ne sera rien, je la vois comme cela presque tous les jours.

Il rentra dans sa chambre, où il se mit à la besogne avec une ardeur fébrile.

— Bocquillon doit venir demain matin chercher ce dessin, se dit-il, — et j'en ai promis un autre pour midi. — Allons, je ne pourrais pas dormir d'ailleurs... Ah ! si je ne savais pas dessiner, que deviendrait-elle cette pauvre Adrienne ?... Allons, animal, tu auras toujours le temps d'être un avocat bavard, et, puisque tu as un métier dans les doigts, pioche !

VI. CAPITULATIONS.

Le lendemain matin Annibal eut une velléité étrange : satisfait d'avance à l'idée qu'il allait causer une joie réelle à son cousin, il s'élança dans sa chambre.

Il trouva Julien couché tout habillé sur son lit, et demeura stupéfait.

— Es-tu malade ? s'écria-t-il.

Le jeune homme ne répondit pas.

— Tu ne t'es pas couché cette nuit, — tu as travaillé ?

Non ? Qu'est-ce que tu as donc ? fit Annibal en le secouant.

— Laisse-moi, mon ami, laisse-moi, je t'en prie.

— Quelle figure d'une aune, on dirait que tu as perdu père et mère. Ah ! ça, qu'est-ce que me disait Firino : — Tu serais vraiment amoureux ?

Julien le regarda avec terreur, — il tremblait de voir son secret ébruité aux quatre vents du quartier des Écoles.

— Elle ne répond pas à ta flamme ! peut-être ; tant pis, tu ne pourras faire avec moi ta partie dans le chœur d'actions de grâces que je suis aujourd'hui disposé à entonner. Ah ! mon ami, si tu savais, — elle est décidément brouillée avec Charles ! Je nage dans la joie, je vogue à pleines voiles dans les félicités les plus... les plus... tout ce que tu voudras, l'adjectif le plus superlatif du dictionnaire !... Elle m'aime ! elle m'aime !... Elle va avec moi aujourd'hui au bois de Boulogne ; on y enlève un ballon ! Pleutre de ballon ! il touche à peine aux premiers nuages, tandis que moi je touche au septième ciel.

Julien se souleva et s'appuya sur son coude. Le spectacle de cette joie grotesque le renversait d'étonnement.

— C'est pour cela que je viens te chercher, j'ai envie d'aller au cours ce matin. L'impatience me tient ! je ne sais que faire d'ici à trois heures de l'après-midi. — J'ai essayé de dormir, impossible, j'ai des fourmis dans les jambes. — Je me suis dit : Si j'allais au cours, ça vaudra bien deux heures de sommeil. — Viens-tu ?

— Non.

— Ah ! tu te négliges, cousin, j'ai bien envie de te faire de la morale.

— Fais-en.

— Non, tu ne voudrais plus me prêter quarante francs.

— Hein ?

— Donne-moi quarante francs.

— Ma foi, j'en serais bien en peine.

— Tu ne les as pas ! Bigre ! mais c'est qu'il me faut de l'or... L'amour ne suffit pas à l'existence d'un jeune homme que la fougue des passions anime. Le cœur est voisin de l'estomac : — c'est malsain. Ici, on a l'œil, mais au bois de Boulogne... Si elle a faim je suis perdu, ventre affamé n'a pas d'oreilles, comme dit la sagesse des nations. — Voyons, — tu as bien vingt francs ?

— Non ! fit Julien crue ce verbiage assourdissait.

— Mon petit Julien, toi qui es un étudiant rangé et studieux, que donnerais-tu au facteur ou au simple commissionnaire qui t'apporterait une lettre de ton adorée ?

— Tu m'ennuies, laisse-moi tranquille !

— Tiens, Julien, — fit Annibal en tirant de sa poche un petit carré de papier, — regarde ceci.

— Mets-le sur la cheminée.

— Hein ? c'est comme cela que tu reçois un billet doux,

— Est-ce que j'attends des billets doux ! s'écria Julien en se retournant du côté du mur.

— Bon, j'admets que ce n'en est pas un, mais c'est peut-être un capitaliste mystérieux et dévoué qui t'envoie quarante francs et... Non, ce n'est pas un capitaliste, c'est une petite, assez gentille, ma foi, fille de cuisine ou femme de chambre, je l'ignore, — mais son air était fin et discret. — C'est un billet doux. — Voyons, Julien, sacrebleu, prête-moi quarante francs.

— Va-t'en au diable !

— Non, j'irai à Bocquillon. Tu ne connais pas cet aimable homme ? Pas trop juif, à ce qu'il paraît, pour ceux qui ont des parents calés.

— Que cet être est fatigant ! murmura Julien en se retournant sur son lit avec impatience.

— C'est comme cela, eh bien ! j'irai au cours tout seul. Et tu ne jouiras pas de l'étonnement de tous les camarades à cette chose insolite.

Et sur ces paroles, Annibal descendit l'escalier de l'hôtel en chantant à tue-tête. Sur le carré du premier il faillit se heurter contre Marielle, la petite écaillère, qui montait en portant une assiette pleine d'huîtres.

— Tiens ! c'est Marielle, fit-il en lui barrant le passage.
— Ah ! monsieur Annibal, quelle conduite vous menez !
— Tiens ! qu'est-ce que cela vous fait, mademoiselle l'écaillère ?
— Assurément, ce n'est pas ainsi que vous avancerez dans vos études.
— Elle est bonne ! et qu'est-ce que vous faites, vous, la belle fille ?
— Moi ?
— Oui, où montez-vous ces bivalves si appétissants ?
— Au troisième, chez monsieur je ne sais qui, la porte à gauche.
— C'est joli ! aller comme cela chez un monsieur.
— Il paraît qu'il y a quelque dame avec lui.
— C'est encore pire ! — Ah ! Marielle, ce n'est pas là qu'une fille peut trouver de bons exemples.
— Qu'est-ce que ça vous fait ?
— Absolument rien. — Au fait, les plus célèbres danseuses de nos bals n'ont pas commencé mieux que toi...
— Ah ! fi, monsieur, fi ! que dites-vous là...
— C'est vrai, tu as des prétentions au prix Montyon.
— Je n'ai de prétention qu'à gagner honnêtement ma vie. On m'a fait des offres brillantes pour aller dans les beaux quartiers, où il paraît qu'on aime les gentils minois dans les comptoirs, mais je n'ai pas voulu.
— Tiens ! tiens ! Tu as peut-être eu tort.
— Et qui est-ce qui vous ferait de la morale ?
— Marielle, tu es adorable ! et si tu voulais... fit Annibal en essayant de lui prendre la taille.
— Eh bien ! monsieur, s'écria la jeune fille qui tourna sur elle-même, fort embarrassée de son assiette.
— Ah ! si je voulais abuser de mes avantages, tu serais forcée de te laisser embrasser.
— Je vous flanquerais mon assiette à la tête !
— Ça, j'en suis bien sûr. — Voyons, tu m'as touché, vrai, et je veux renoncer à toutes mes folies.
— A votre amour pour mademoiselle Colombe ?
— Aie ! Eh bien, oui, j'y renoncerai, je ferai taire la voix de la passion, je m'enfermerai dans ma chambre avec le Code, le Digeste et l'indigeste, mais il me faut une promesse de toi...
— Laquelle ?
— Tu es charmante, vraiment, et si tu avais une toilette élégante...

— Une toilette, à moi ! oh ! comme on rirait !

— Savoir ! Tu es très, très, très-jolie ! Voyons, Marielle, mon cœur est encore vacant, je te l'offre.

— Monsieur Annibal !

— Dis un mot et tu régneras désormais sur ce cœur ardent.

— Ah ! vous n'y pensez pas, monsieur, une telle proposition à moi !... Ah ! que je suis malheureuse !

Et la petite, passant rapidement entre Annibal et la rampe, grimpa lestement l'escalier qui retentit du bruit des sanglots que, embarrassée par son assiette, il lui était impossible de calmer. Annibal resta abasourdi, sur le palier. Puis, quand le sang-froid lui fut revenu, il regarda de tous côtés, en haut et en bas de l'escalier, écouta aux portes du palier, non sans une espèce d'angoisse. Il craignait d'avoir été surpris, non point qu'en effet Marielle ne fût certainement extrêmement jolie, mais ce n'était pas une fille à la mode et, comble de ridicule, au moment où il lui déclarait une espèce de flamme, elle portait les attributs de sa profession empilés sur une assiette.

Au bout de la rue, il rencontra André Lechène, qui marcha vers lui rapidement et l'arrêta par un bouton de son paletot.

— Annibal, dit-il, Julien a-t-il été au cours ce matin ?

— Il est encore couché.

— Savez-vous ce qu'il a fait cette nuit ?

— Non.

— Vous êtes sûr qu'il n'a pas quitté sa chambre ?

— Je n'en sais rien.

— C'est étrange... dit Lechène, qui sembla réfléchir.

— Ah ! ça, qu'est-ce que vous avez donc, Esculape ?

— Ah ! mon ami, votre cousin m'inspire de vives in » quiétudes, lui et une autre personne. Ce sont deux natures étranges, et, j'en suis sûr, il y a déjà un mystère entre eux.

— Est-ce que vous êtes jaloux ?

— Moi ! fit le jeune docteur en haussant les épaules, je me soucie de l'amour comme de cela !...

Et ce disant, Lechène retira de sa bouche le cigare qu'il mâchonnait entre ses dents, et avec un sifflement ressemblant à celui d'un aspic, lança, comme Vautrin, un jet de salive sur le trottoir.

— Farceur ! fit Annibal d'un air goguenard.

L'étudiant en médecine le regarda de travers.

— De la chambre de Julien on voit la fenêtre de Firino ; mais de celle de Firino on voit chez vous. Chez vous, à ce qu'il paraît, un sylphe, une ombre, un rêve, se livre, en votre absence il est vrai, au raccommodage des chemises, faux-cols et autres ustensiles du vêtement masculin. Jolie personne du reste que mademoiselle Catherinette !

Lechène rougit légèrement, mais il ne sourcilla pas. Il regarda Annibal dans le blanc des yeux.

— Catherinette est une honnête ouvrière qui gagne sa vie à faire des journées chez les gens sérieux.

Et lui tournant le dos, il se dirigea vers l'hôtel.

— Vous allez le trouver d'une humeur de dogue ! lui cria Annibal.

— Au fait, se dit Lechène qui s'arrêta tout à coup, cela ne me regarde pas.

Et il rebroussa chemin.

Pendant ce temps, Julien s'était demandé cent fois s'il lirait la lettre qu'Annibal avait laissée sur la cheminée ; car il était convaincu qu'elle venait d'Adrienne, tout lui confirmait ce pressentiment.

Il s'y décida pourtant, par respect pour lui-même, car il commençait à se trouver ridicule. Il se leva, prit la lettre du bout des doigts et, dès les premiers mots, il reconnut qu'il ne s'était pas trompé. La lettre ne contenait que ces lignes.

« Julien, disait-elle, haïssez-moi, méprisez-moi, mais au nom de ces heures de bonheur passées ensemble, « allez ce soir au bal. C'est mon dernier jour, mon dernier adieu à ce monde que j'exècre. Je ne serai belle que pour vous, après, je serai morte.

ADRIENNE. »

Julien relut une seconde fois ; puis, dans un mouvement de rage convulsive, il déchira ce billet en maudissant l'infâme qui l'avait écrit.

— Oh ! je voudrais te broyer, te déchirer ainsi, misérable femme !

Il prit son chapeau et sortit. Il allait encore par les rues, sans savoir où. Cela lui rendit le calme et lui creusa l'estomac. Quoi que le lecteur s'imagine, il est de notre impartialité de signaler ce fait grave, car il est un nombre trop considérable de romans dans lesquels héros et héroïnes ne mangent jamais ; de sorte que, au risque d'encourir le blâme de nos jolies et sentimentales lectrices, nous dirons que Julien entra dans un restaurant et

but et mangea comme de coutume, ainsi que l'employé ou le petit rentier le plus vulgaire.

Tout le monde a lu le fameux livre de Xavier de Maistre, et s'est gendarmé avec l'auteur contre les méticuleuses et absurdes tyrannies de *la bête* qui s'en vient, à tout instant, interrompre le cours des plus élevées, des plus poétiques, des plus douces pensées, se mettre en travers des plus généreuses aspirations, commander aux plus nobles désirs et, de la ruine de ces désirs, de ces aspirations, de ces pensées, faire naître l'action la plus saugrenue, la plus humainement ridicule.

Donc, Julien but et mangea ; après quoi, toujours sous l'influence de *la bête*, c'est-à-dire de l'habitude, il se retrouva à la porte de son hôtel.

En entrant dans sa chambre, encore en désordre, il aperçut sur le carreau les morceaux du billet de la Faunesse, et la pitié lui vint.

Dans ces dispositions, il regretta les malédictions dont il avait chargé cet ange déchu, et insensiblement il s'attendrit... s'attendrit au point de se lever et de se rapprocher de l'endroit où gisait le billet lacéré. Il le considéra quelques instants, se mit à genoux, ramassa précieusement les morceaux épars, les rapprocha avec soin et sentit une larme, une douce, une bonne larme perler dans son œil en lisant ces mots :

« Je ne serai belle que pour vous... »

Puis, tout à coup, honteux de sa faiblesse, il se releva.

— Je veux lutter... oui, je veux déjouer ses calculs... Ah ! elle veut me voir à ce bal dont elle est la reine. Elle me prend pour un esprit vulgaire. Elle croit qu'en la voyant triompher je me laisserai reprendre... Bouche menteuse !... D'ailleurs, ce surnom de Faunesse, elle l'a mérité... André Lechène l'a dit, en la montrant étendue sur le marbre de la clinique, elle a eu plus d'amants qu'elle n'a vécu de semaines...

Julien ferma les yeux, il sentait au dedans de lui-même comme un éblouissement. Il n'était pas encore assez mûr aux choses de la vie pour commander à sa chair. Ses vertueux raisonnements échouaient contre sa jeunesse. Cependant, il s'arc-bouta dans la résolution de ne point aller au bal.

A quoi bon la revoir ?

VII. LAME D'ADRIENNE.

Mais l'homme propose, et le diable, qui se mêle toujours un peu de nos affaires, surtout à propos des choses d'amour, le diable dispose quelquefois, Si bien que, malgré ses fuites, malgré ses luttes, malgré ses résolutions, neuf heures sonnaient à l'horloge du Luxembourg, lorsque Julien entra au bal.

Il se dirigeait vers l'orchestre, bien certain d'y voir, entraînée dans quelque danse excentrique, cette reinette du quartier latin ; mais il n'avait pas fait trois pas dans l'enceinte, qu'un bras tremblant se glissa tout à coup sur le sien.

Il se retourna et, malgré le voile qui couvrait le visage de la femme qui l'abordait, il la reconnut aussitôt. C'était la Faunesse.

— Vous ne dansez pas ! fit-il, pour cacher l'émotion qui s'emparait de lui.

— Ne vous ai-je pas dit : je serai toute à vous ?

Ils marchèrent quelque temps, muets et la tête baissée, sans se soucier des observations que faisait naître de toutes parts leur attitude, assez généralement peu en usage dans ce lieu, rendez-vous célèbre de toutes les folies de la jeunesse.

Julien se sentait plein d'indulgence et de pitié.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit la vérité ? fit-il avec douceur en lui prenant la main. C'était bien facile, vous n'aviez qu'à vous montrer.

Elle ne répondit que par un sanglot profond.

— Mon Dieu, dit Julien, je ne vous en veux pas, seulement vous auriez pu prévoir ce qui devait arriver.

— C'est vrai, c'est vrai ! répondit-elle en retenant ses larmes.

— Je suis coupable, moi, de ce qui arrive, reprit Julien. J'aurais dû être curieux comme tous les hommes, au risque de vous humilier. Tenez, il faut accuser la fatalité : je vous ai aimée avec tant de force ; je vous ai entourée d'une si complète poésie que jamais mes regards ne s'abaissaient vers la réalité. — Je me forgeais, lorsque par hasard je réfléchissais, mille raisons pour vous faire pure et vierge d'un autre amour que le nôtre. Toute autre hypothèse eût révolté, non point mon cœur, non point mes sens, mais ma

volonté. Vous devez me connaître assez, vous devez avoir lu dans mon âme pour savoir ce que j'aimais en vous ; et par la même raison que vous me connaissez bien, mes paroles ne vous froissent pas, j'en suis certain.

Adrienne l'entraîna dans la partie la plus obscure du jardin et s'abandonna à son désespoir : un mot de Julien venait de frapper sur son cœur, comme avec une massue.

Il avait dit : — « Ce que j' *aimais* en vous... » — Donc, il ne l'aimait plus.

Julien avait tant souffert lui-même, depuis vingt-quatre heures, qu'il laissa son libre cours à cette grande douleur.

— Oh ! pardon, pardon... reprit-elle en saisissant la main du jeune homme et la portant à ses lèvres, — je vous aimais tant, moi aussi, que je craignais toujours de voir mon bonheur s'évanouir. Si je m'étais montrée, c'en était fait. Ah ! quand nous avons valsé ensemble, ici, j'ai bien cru que vous aviez reconnu en moi l'apparition du jardin.

— J'aurais dû m'en douter. Ce que j'éprouvai, ce soir là, fut extraordinaire. Mais la pure et mystérieuse apparition était si différente de la bacchante folle. Ce que le clair de lune me montrait de votre visage était animé d'une si pudique réserve. Ah ! tenez, la nuit dernière, j'aurais dû vous tuer.

La Faunesse eut un mouvement violent, comme si une commotion électrique venait de la frapper.

— Tu aurais bien fait ! s'écria-t-elle en lui saisissant la taille et le pressant avec force contre sa poitrine.

Julien se dégagea doucement.

— Vois-tu, il y a encore quelque chose de bon en moi ! SI je suis descendue si bas dans l'opinion du monde, ce n'a pas été ma faute. Oh ! je ne me fais pas meilleure que mes pareilles, je suis plus à blâmer qu'à plaindre ; mais il y a une force qui m'a emportée malgré moi, comme si j'avais été entraînée par le courant d'une rivière débordée. Je ne sais pas de qui je suis née, — on m'a trouvée au maillot dans une rue de Paris, l'hospice m'a nourrie. Comme j'étais gentille, on m'a peut-être soignée mieux que les autres et l'on m'a donné un état. Mais le travail devint pour moi un supplice odieux, il me causait mille dégoûts amers, et, — je le dis à ma honte, — je ne fis rien pour le surmonter. Le magasin où je travaillais avait une riche clientèle : des femmes du monde, des artistes renommées s'y

fournissaient, et leur mille fantaisies, leurs splendides toilettes me fascinaient, me tournaient la tête, me brûlaient le sang.

« Le dimanche, seule, je m'enfermais dans ma chambre pour pleurer. Je pleurais amèrement, la fièvre me prenait et, dans mon délire, je voyais tourbillonner des parures, des toilettes, des équipages ; j'entendais bruire joyeusement des fêtes, des bals, des fêtes étincelantes.

« Vous comprendrez facilement que je dus prêter l'oreille aux propositions qui me furent faites. Je m'étais aperçue que j'étais remarquée. Je reçus de tous côtés les offres les plus brillantes. Je dois le dire cependant et je parle franchement, oh ! bien franchement, il me répugnait de me vendre. Aucun de mes nombreux soupirants ne réunissait les conditions qui me devaient charmer. Je résistai longtemps, espérant toujours qu'à la fin se présenterait peut-être mon idéal, mais hélas ! non, non...

« La richesse va rarement avec les qualités de l'âme. Notre jeunesse dorée surtout est égoïste, présomptueuse, avide d'émotions vulgaires : un jeune homme riche n'est ordinairement que *riche*. C'est pourquoi je pris le parti de laisser au hasard le soin de décider. Je mis les noms de ceux qui me déplaisaient le moins dans le giron d'une amie, et le sort parla.

« Ce fut bien pis ! je m'étais trompée. »

Julien la regarda avec étonnement. Elle continua.

— Celui que le hasard désigna me combla de toutes les séductions de ce luxe auquel depuis si longtemps aspirait tout mon être. Son immense, fortune lui permit de satisfaire tous mes caprices, de réaliser tous mes rêves. Il avait compris admirablement mon naturel exceptionnel, et avait résolu de pourvoir largement à mon avenir ; c'est-à-dire que dans sa paternelle sollicitude il voulut me mettre à l'abri de la nécessité de recourir après lui au moyen qui m'avait jetée dans ses bras ; mais la mort vint s'opposer à ses généreux désirs en l'emportant subitement.

« Je vous ai dit que je m'étais trompée... Ce n'était plus le luxe que j'aimais, ce n'était plus des toilettes, un train de maison, des équipages qu'il me fallait. C'était de l'amour. J'appelais cela de l'amour. Le bout de mon oreille pointue perçait. J'étais la Faunesse. »

Julien ne répondit pas.

— Que m'importait la misère à présent ! continua Adrienne avec une sauvage énergie, j'étais dans ma voie !...

Elle le regarda, haletante, les yeux brillants.

— Il y a quelques mois, vous étiez à l'hôpital, répondit Julien, en la regardant, à son tour, fixement.

Elle baissa la tête.

— Honte sur moi !... continua-t-elle. — Ah ! Julien, aie pitié, ne m'accable pas au nom de ce que tu as de plus cher en ce monde, ne m'accable pas !... je te jure que, parmi cette foule de jeunes hommes, aucun n'a fait battre ce cœur qui t'attendait....

Julien sourit avec amertume.

— Ah ! je comprends ton sourire. Tu te dis que je joue la comédie, que je prétends au rôle de la Marion du poète. Eh bien ! c'est vrai, quand tu m'es apparu, à la fenêtre, j'ai senti dans mon âme comme un écroulement subit de tout ce qui venait d'exister. Je t'ai donné tout ce qui y vivait encore. Tu as éveillé en moi mille sensations nouvelles.... Et pourquoi ne le dirais-je pas : ce n'est pas ridicule de parler comme nos poètes : — oui, ton amour m'a refait une virginité.

Elle prononça ces mots à voix basse et en se pressant contre son amant ; mais il ne répondit pas à cette effervescence de passion.

— Plus tard, reprit-elle tristement, j'étais si heureuse de me voir aimée par toi que j'ai compté sans la providence, sans la justice de Dieu qui me punit, car... je le sens, ton amour m'est retiré... tu ne m'aimes plus, tu ne peux plus m'aimer... tu me méprises... n'est-ce pas que tu n'as plus pour moi que... du mépris ?...

— Du mépris ! répondit le jeune homme, non, non, Dieu m'en est témoin.

— Mais... de l'amour ?... Oh ! je ne devrais pas le demander... c'est désormais impossible.... Je le vois à ton regard, je le sens aux battements de mon cœur... tu ne m'aimes plus !...

— Ne pourriez-vous donc dépouiller tout à fait la Faunesse ?

— Ah ! pauvre ami, voilà, en effet, où mon amour paraît coupable, et pourtant c'est là qu'il triomphe.

— Comment ?

— Quand j'ai quitté l'hospice j'ai rencontré Georges Dupérier, le connais-tu ?

— Non.

— C'est un étudiant pourtant.

— Il y en a trois mille à Paris.

— Il m’a installée dans la petite maison que j’habite, car les médecins m’ont imposé le plus grand calme. Cela a bien marché pendant quelque temps, j’étais tranquille et je n’avais pas envie de sortir. Je me contentais de m’habiller avec recherche, parce que cela me plaît ; mais le jour où je t’ai vu, une révolution s’est faite en moi. Tous mes instincts se sont réveillés. La Faunesse reparaissait. Et alors, pour te rester fidèle, j’ai fouetté mon sang avec le plaisir. J’attendais chaque soir que Georges se fût retiré dans sa chambre, et alors je me rhabillais et je courais au bal. La danse avait raison de moi. Et quand je rentrais, quand j’allais te trouver au jardin, la fatigue m’avait faite la pure créature que tu as connue.

— Etrange, en effet, murmura Julien en hochant la tête.

— J’avais reconnu qu’il fallait être poétique pour te plaire, et je t’aime, Julien, je t’aime si follement que je me ferais balayeuse de rue ou laveuse de vaisselle si tu me l’imposais.

Le jeune homme baissa la tête et marcha plus rapidement ; mais elle lui secoua le bras.

— Parle-moi, fit-elle.

— Écoutez, Adrienne, vous bouleversez toute ma vie, je n’essaierai pas de jouer avec vous la comédie du dépit. Quand j’ai appris qui vous étiez, et... ce que vous étiez il m’a passé par la tête une colère immense, immense surtout parce qu’elle était contenue. Je vous aurais tenue en ce moment sous mon regard, comme à présent, que je vous aurais broyée. Je ne voulais pas venir ce soir, c’était bien décidé ; votre billet m’avait irrité encore davantage. Je voulus fuir, quitter Paris, ne plus vous voir... Ah ! que j’ai souffert. Riez de moi. Voyez-vous, j’eus des remords de vous avoir ainsi traitée dans mon esprit... Je regrettai les amères paroles que m’avait inspirées votre perfidie... car je vous accusai de perfidie... Je revins sans savoir où j’allais... j’allais vers vous.

Adrienne ne chercha pas à dissimuler un mouvement de joie.

— Ah ! si en entrant dans ce bal, continua-t-il, je vous avais trouvée sur le seuil !... Mais non, les lumières, la musique, tout ce monde m’ont rendu aux choses de la vie, froidement, brutalement... Si je vous avais trouvée au seuil, je me serais agenouillé devant vous, j’aurais courbé mon front et je vous aurais dit : — Que m’importe ce que tu es, que me font les préjugés, je t’aime, je t’aime !...

Adrienne se pencha, avide, heureuse, ravie, vers son amant qu’elle croyait ramené à elle, mais celui-ci, loin de répondre à sa douce avance, lui

serra fortement le bras et se sépara d'elle.

— Mais la raison est revenue, dit-il, et je m'aperçois à temps que je suis venu à Paris pour achever mes études, pour faire mon droit, et que j'ai déjà perdu beaucoup de temps.

— Julien, tu ne parles pas sérieusement ?

— Tous ces visages étonnés et curieux qui nous regardent m'ont rappelé aux choses de la vie réelle.

— Ainsi donc, fit Adrienne, le cœur gonflé et comme suspendue aux lèvres de Julien ; — ainsi tout serait fini entre nous.

— Oui.

— Julien, tu ne dis pas ce que tu penses. Écoute, tu veux m'éprouver, avoue-le-moi. Eh bien ! je vais quitter le bal. Je rentre chez moi. A l'heure habituelle, je t'attendrai. Si tu n'es pas un lâche, tu viendras.

— Adrienne fit le jeune homme essayant de la retenir.

Elle ne répondit pas et s'enfuit en courant comme une folle à travers les allées du jardin.

Il la perdit de vue et crut qu'elle avait quitté le bal. Il sortit à son tour.

Mais la Faunesse était restée. Désormais une nouvelle vie semblait animer tout son être. Si l'on avait remarqué depuis le commencement de la soirée que son visage était triste et morne, sa beauté rayonna dès cet instant dans tout son éclat, et de l'avis de tous, de *toutes* surtout, jamais elle n'avait été plus belle. Elle s'élança à la danse avec une fureur qui avait quelque chose d'insensé, son sourire, ordinairement assez blasé et qui rappelait celui des coryphées d'Opéra, eut des enivrements sans expression possible ; et tout son corps semblait tressaillir de ces élans pythoniques qui annonçaient la venue du dieu.

Tous les jeunes gens aspiraient à se voir distinguer par cette prêtresse inspirée ; mais elle se contentait des applaudissements que sa transfiguration faisait éclater de toutes parts.

— Qu'est-ce que tu as donc ? lui demanda Colombe en la croisant à travers un *chassez*.

— Il m'aime telle que je suis ! répondit-elle.

— Pourquoi n'est-il pas là ?

— Oh ! il reviendra, répondit la Faunesse avec cette expression de certitude de soi-même que sa connaissance des hommes pouvait lui avoir donnée.

Mais Julien n'était pas un cœur vulgaire. Elle l'attendit toute la nuit.

Depuis sa rentrée du bal jusqu'à l'aube, son regard fut cloué sur la fenêtre de son amant : elle la vit immuablement fermée et sombre.

Le lendemain, il était huit heures à peine, elle s'habilla pour sortir. Comme elle allait franchir la porte, Georges rentrait.

— Tu sors ! s'écria-t-il en la voyant pâle et agitée.

— Oui, j'ai besoin de prendre l'air.

— Je vais t'accompagner.

— Non, je vais au bain.

— Je croyais que tu en avais commandé un, et qu'il devait venir à neuf heures.

— Cela m'ennuie, cela fait du gâchis dans ma chambre, j'aime mieux y aller.

— Mais si tu prenais froid.

— Bah ! fit-elle d'une voix claire, bien que tout son être fût profondément bouleversé.

Elle s'enfuit rapide et légère, et quelques instants après elle arrivait devant la porte de la chambre de Julien. La clef s'y trouvait, elle la tourna résolument et entra. La chambre était vide, le lit n'avait point été défait.

Elle trouva une porte, la poussa et se trouva dans la chambre d'Annibal ; elle en ressortit aussitôt : bien que la chambre fût certainement habitée, celui qu'elle y cherchait n'était pas là.

Julien avait été coucher chez André Lechène.

Celui-ci, en le voyant entrer chez lui, à dix heures du soir, le visage bouleversé, avait bien soupçonné un orage ; mais il était de ceux qui entendent laisser liberté pleine et entière à tous les sentiments, et qui, sous prétexte de la consoler, ne font qu'irriter la passion. Et puis, toutes ces passions qui s'agitent dans le quartier latin, parfois aussi sérieuses, aussi terribles souvent que si elles avaient un tout autre théâtre, ne lui inspiraient qu'une profonde indifférence.

Julien dormit sur le lit d'André, qui, précisément, avait un grand travail à terminer. Le lendemain, il sortit au point du jour et s'enfonça dans Paris. Il voulait fuir le quartier ; et la pensée que la journée se passerait comme toutes les autres, que la nuit arriverait ensuite, le mettait mal à l'aise. Son esprit ne s'arrêtait nullement à la ressource suprême des fortes natures : il fuyait le travail.

Comme il s'arrêtait machinalement devant une boutique du boulevard, une petite voix flûtée retentit joyeusement à ses oreilles.

— Comment se porte monsieur Julien ?

Julien se retourna et vit, plantée devant lui, une charmante créature, à l'œil mutin, toute reluisante de gaieté et de vêtements neufs, chaussée et gantée dans la dernière perfection.

— Lucie ! s'écria-t-il, enchanté de la rencontre, dans laquelle il voyait une diversion.

— Eh ! oui, votre petite Lucie ! J'ai grandi, n'est-ce pas, depuis un an ?

— Grandi, ce n'est pas le mot, mais vous avez changé, beaucoup changé à votre avantage, si l'on veut !

Quoi, Lisette, est-ce vous,
Vous en riche toilette ?

— Ah ! voilà ! fit la jolie personne avec une certaine mutinerie, — on fait fortune.

— Vous avez quitté le quartier latin ?

— Oui, et Gretchen aussi.

— En ce moment, je le vois, les fonds sont en hausse ? fit Julien en lorgnant les bracelets, la châtelaine richement garnie et les camées de la belle.

— Ah ! que voulez-vous, on se range. Et on a des amis.

— Qu'est donc devenue cette pauvre Gretchen ? demanda Julien.

— Ah ! vous avez bien raison de dire : cette pauvre Gretchen !

— Elle est malheureuse ? fit Julien avec intérêt.

— A fendre les pierres. M. Firino l'a fait entrer à l'Opéra.

— A l'Opéra ? Le saut est gigantesque.

— Oui, elle danse dans les pas de quatorze. En voilà une qui a eu de la chance ! Figurez-vous qu'un gros banquier, tout cousu d'or, s'est amouraché d'elle à en devenir idiot. Il a fait pour elle des folies ; elle a voiture, maison montée, un train de duchesse, quoi !

— Vous disiez qu'elle était malheureuse ?

— Oui, elle dessèche sur pied.

— Qu'a-t-elle donc ?

— Vous osez le demander ! Ces monstres d'hommes, comme ça oublie ! Elle vous adore.

— Depuis un an ? à l'Opéra ? fit Julien incrédule.

— Depuis un an. Ah ! ça vous étonne, n'est-ce pas ? C'est si rare, en effet, une pauvre femme qui aime sincèrement ! Aussi quand on en rencontre une, on doute d'elle.....

— Lucie, je vous en prie, ne nous attendrissons pas.

— Et vous, monsieur, où en êtes-vous ? Avez-vous une maîtresse ?

— Non, dit Julien.

— Non ? Vous autres hommes, vous dites toujours cela. Cependant je vous crois. Eh bien ! il faut venir voir Gretchen vous la consolerez, cette bonne chatte. Oh ! elle vous aime Allez donc la voir, oh ! vous lui ferez bien plaisir !

— Ma foi, j'irai, dit Julien après avoir réfléchi. Où demeure-t-elle ?

— Rue Laffitte. Par exemple, je ne sais pas le numéro, j'y suis pourtant allée bien souvent. Mais passez à la régie de l'Opéra, on vous le dira, je n'ai pas le temps de vous y conduire.

— J'y vais tout de suite.

— Eh bien ! à la bonne heure, voilà qui vous réhabilite dans mon esprit. Je vous avais pris en grippe depuis que vous l'aviez quittée, maintenant je vous *aime*. Adieu.

— Au revoir, Lucie, vous venez de me tirer d'un grand embarras, allez, sans vous en douter.

— Ah ! bah ! vous me conterez cela.

En peu de temps Julien s'était informé du numéro de cette Gretchen dont l'amour encore vivace, sinon fidèle, lui garantissait une chance de succès.

On aura peine à croire qu'une *fille de théâtre* ait pu garder pendant deux ans un amour aussi profond, surtout privée de la vue de celui qui l'inspirait ; mais mademoiselle Marguerite Schlosser, ou mieux mademoiselle Gretchen, comme disent les Allemands en abrégant ce joli nom de la bien-aimée de Faust, naturellement sage, par tempérament, avait accepté la position que lui avait faite un protecteur, sans se croire obligée, comme ses pareilles, et par amour-propre, d'afficher ce que ces dames appellent un *amant de cœur*.

En revoyant Julien, son cœur battit très-fort. Le passé, c'est-à-dire ses premières impressions amoureuses, sa mansarde du quartier latin, tous ses souvenirs se trouvèrent évoqués. Sans nul doute, il est probable qu'elle regrettait cette époque.

— Quel bonheur ! s'écria-t-elle, tu me reviens !

— Non, ma bonne amie, calmez-vous. J'ai rencontré tout à l'heure Lucie, elle m'a enseigné votre demeure et je suis venu vous voir.

— Eh bien ! monsieur, puisque le hasard seul vous a guidé, je remercie le hasard.

— J'ai appris votre rapide fortune.

— A l'Opéra ?

— Et ailleurs.

— Oh ! mon Dieu, je n'ai point changé pour cela, allez, au contraire. Vous savez que, il y a un an, j'avais envie de tâter du luxe, eh bien ! à présent j'en suis déjà revenue et je me contente de rien. Vous ne savez pas ce que je rêve ! J'ai un désir furieux d'aller passer huit jours à la campagne, d'y boire du lait, et de me promener, à âne toute la journée.

— C'est facile.

— Pas trop. D'abord il y a l'Opéra. On m'accorderait bien un petit congé, mais.....

— Mais le banquier, n'est-ce pas ?

— Vous savez fit Gretchen, qui rougit comme une pivoine.

— En admettant que Lucie ne m'eût rien appris, comment pourrais-je m'expliquer cet appartement magnifique ? Il y a bien loin, ma bonne Gretchen, de la rue Laffitte à la rue des Grès, et je pourrais vous chanter comme je fis à Lucie tout à l'heure en la voyant toute pimpante :

Quoi, Lisette, est-ce vous !

— C'est bien moi, et j'en suis fort aise ! J'aime la soie, le velours, l'or, les pierreries, c'est si beau à l'œil et si doux au toucher ! Venez voir mon boudoir, c'est un bijou !

— Un instant, dit Julien en s'asseyant tout simplement dans le salon, — il me vient une idée, Gretchen.

— Dites-la.

— Laissez-moi y réfléchir un moment.

Mademoiselle Schlosser, légère comme un oiseau, s'en alla défendre sa porte. Elle rentra au bout de quelques minutes.

— Gretchen, dit alors Julien, — je vais vous demander un service.

— Oh ! quel bonheur ! je pourrais vous obliger ! parlez bien vite.

— Vous désirez, ma chère, passer huit jours hors Paris ?

— Oui.

— Si je vous accompagnais.

— Ne dites pas cela, j'en deviendrais bête de plaisir !

— Y consentiriez-vous ?

— Il le demande ! fit la jolie Allemande avec extase.

— Eh bien ! je suis à vous, Gretchen, mais à une légère condition.

— A moi, pendant huit jours ! mais c'est une éternité de bonheur !

Voyons vite votre condition ?

— C'est qu'au lieu de passer ce temps à la campagne, où l'on s'ennuie souvent, vous resterez pendant cette semaine avec moi... chez moi.

— Avec vous ! chez vous ! chez toi ! Oh ! j'aime bien mieux ça !

Et la charmante fille battit des mains, comme un enfant à qui on a promis un gâteau.

— Mais, j'y songe, dit-elle en se ravisant, vous me demandiez un service ?

— Eh ! le voilà ! En passant huit jours chez moi, vous m'obligerez beaucoup.

— Je ne comprends pas trop.

— Sachez, Gretchen, qu'il y va de mon bonheur.

Gretchen laissa un billet pour le banquier : elle lui disait que, ayant reçu la nouvelle que sa mère se trouvait dangereusement malade, elle était partie à la hâte pour Forbach. Elle le chargeait, en outre, de négocier un congé de quinze jours avec l'Opéra.

Voici comment il se fit que tous les échos du quartier latin répétèrent sur tous les tons que Julien Ducroisier, le studieux Julien, avait détourné de ses devoirs une princesse de la rampe, au point de l'amener à préférer la rue des Grès aux splendeurs de l'Opéra ; mais, deux jours après, il n'en était déjà plus question. On vit si vite à Paris.

Et puis le nouveau couple courait les cafés et les bals et n'avait rien à envier aux plus dissipés et aux plus excentriques. Il rentrait dans la catégorie générale. Autrefois, Julien était une exception. Aujourd'hui, il excitait l'admiration sincère de son cousin.

— Que dirait notre vertueux oncle, s'il tombait tout à coup à Paris ! s'écriait parfois Annibal.

VIII. UN AMANT IN PARTIBUS.

Mais si tout le quartier retentissait des prouesses de Julien, si toutes les fillettes le citaient comme exemple à leurs amants, il y avait une personne qui ne se faisait aucune illusion sur son bonheur. C'était Gretchen.

La jolie Gretchen se plaignait de n'être plus aimée comme autrefois.

La pauvre fille était heureuse, si l'on veut ; mais elle n'avait pas compté sur l'étrange conduite dont son amant lui faisait une loi. Aussi, employait-elle toute son astuce à découvrir l'intérêt que pouvait avoir Julien à la garder chez lui, absolument comme on garde un épagneul.

Lorsque leur conversation roulait sur ce sujet, Julien lui paraissait tellement impénétrable que la résignation lui était venue. Moitié figue, moitié raisin, elle avait fini par prendre son parti et attendait.

Elle interrogeait le plus souvent possible Annibal ; mais celui-ci, stylé par son cousin, restait muet comme la tombe.

Pourtant, Julien parlait souvent de Firino. Comment joindre ce jeune homme, qui serait peut-être moins réservé ? Elle le savait en même temps journaliste et étudiant ; mais, comme la plupart de ses pareilles, elle lisait si peu qu'elle eût été en peine de dire dans quel journal il écrivait.

Un soir, au bal, pendant que Julien polkait avec mademoiselle Cascarinette, et tandis qu'elle se demandait le motif de son empressement à voler ce soir-là de la brune à la blonde, on nomma à ses oreilles le Firino tant désiré.

— Où est-il ? demanda-t-elle à ses voisins.

On le lui désigna, et, marchant vivement vers le jeune homme, elle le prit par le bras.

— Ah ça ! vous avez donc plusieurs nez, vous ? s'écria-t-elle. Au quartier de l'Opéra vous vous appelez Tom Trucket au quartier latin Firino ?

— Un pseudonyme, ma belle, j'ai l'ambition d'être un jour quelqu'un, il ne faut pas se rendre d'avance impossible.

— J'ai beaucoup de choses à vous dire, un tas de questions à vous adresser.

— A propos de Julien, n'est-ce pas ?

— Certainement.

— Vous voulez que je trahisse ses secrets. Il n'y a rien qu'on ne fasse pour un ami. Parlez, questionnez.

— C'est que vraiment je me trouve dans une situation si singulière... Je ne sais pas si j'oserai...

— Ne craignez rien.

— Peut-être pourrez-vous m'expliquer certaines choses, dont ma curiosité, du moins, a le droit de se tenir extrêmement intriguée.

— J'y tâcherai.

— Allons prendre un grog, car nous en aurons probablement pour longtemps.

— Tant mieux, madame.

— A moins que vos affaires...

— Le temps ne se mesure pas auprès d'une jolie femme.

— Mon cher Truck... vous allez sans doute me trouver bien ridicule, — mais j'espère que, sans me faire entrer dans des détails qui vous ennuieraient à coup sûr et ne manqueraient pas de me mortifier beaucoup, — j'espère donc que vous me comprendrez.

— D'abord, mon enfant, je vous dirai que je sais assez bien deviner.

— Connaissez-vous à Julien... et elle s'arrêta, n'osant aller plus loin.

— Quoi donc ? demanda Firino.

— Une... une inclination.

— Une inclination ?... Ah ça ! voyez-vous, voici une question... car, à moins que vous ne soyez la sœur de Julien...

— Ne parlons pas de moi, je vous prie.

— C'est que vous me placez sur un terrain excessivement délicat, et...

— Il en aime une autre, j'en suis sûre ! les yeux pleins de larmes.

— Sûre ?

— Tout en lui me le dit... me le prouve, fit Gretchen en appuyant.

— Cependant, comment concilier un autre amour avec votre constante présence chez lui et avec lui ?

— Voilà ce qui m'étonne et me confond.

— Vous dit-il qu'il vous aime ?

— Il me le dit... mais c'est quand je le lui fais dire, il faut le lui arracher. Encore il le dit d'une étrange façon.

— *Amicus Plato !* fit le jeune homme en riant.

La belle fille rougit quelque peu, puis, reprenant son assurance et regardant Firino bien en face :

— Comment ? qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-elle.

— Mais... ce que vous voudrez.

— Eh bien ! reprit Gretchen, s'il faut vous le dire, à part quelques détails d'intérieur, il est pour moi, auprès de moi... comme le serait... un frère.

— D'accord, mais un frère...

— Oui, je vous comprends, je me suis mal expliquée. C'est assez difficile à dire, vraiment... même pour une dame de l'Opéra.

— Ce cher Julien serait donc pour vous ce que serait un mari... indifférent ?

— Mais, à peu près...

— Ah çà ! il est donc de marbre !

— Ajoutez, monsieur, qu'il y a un an... ce n'était pas ainsi.

— Ah ! vous êtes d'anciennes connaissances !... Il est rare qu'un rapprochement entre deux amants ramène leur primitif amour ; mais, de là à une indifférence marmoréenne, surtout en présence d'une aussi charmante femme !... C'est inexplicable.

— Inexplicable, en effet, fit Gretchen. Cependant s'il en aimait une autre ?

— Vous avez déjà dit cela tout à l'heure. Avez-vous quelques indices ?...

— Ecoutez, il y a huit jours, il est venu me proposer de passer une semaine chez lui. Une telle perspective était pour moi trop précieuse ! J'ai accepté sans réfléchir.

— Assurément il avait réfléchi, lui, et il avait un but.

— C'est ce que je me suis dit souvent, mais lequel ?... quel ?...

— Je ne sais... fit Firino en tombant dans une profonde réflexion, et je cherche... Un marbre... avec vous aussi !...

— Oh ! j'ai bien cherché déjà, allez !

— Pauvre enfant !... Vous avez droit vraiment à tout l'intérêt qu'un honnête homme peut accorder au malheur. Vous ne méritez pas d'être traitée ainsi, et, dût-il m'en coûter l'amitié de Julien, vous apprendrez ce que je voulais vous cacher.

— Mon Dieu, dites vite, je meurs d'impatience... il m'aurait trompée ?... ce serait infâme !

— Infâme est un peu risqué.

— Car enfin, je ne suis pas une laideron.

— Non, certes !

— Alors...

— Je crois deviner. Avez-vous lu ou vu jouer l’une des plus jolies et des plus seabreuses comédies d’Alfred de Musset, *le Chandelier* ?

— Non.

— Tant pis. Apprenez que Julien aime en effet une autre femme que vous.

Gretchen se sentit frappée au cœur, mais elle fit bonne contenance.

— Cette femme, qui d’abord a paru l’aimer, ne l’aime peut-être plus, car elle est célèbre par ses capricieuses fantaisies et le nombre incalculable de ses aventures.

— Est-elle mariée ?

— Oui, ou à peu près.

— Les hommes sont étonnants ! Je ne sais vraiment pas quels charmes ils trouvent dans une femme mariée ! dit en haussant les épaules la jolie fille d’Opéra.

— Ceux que notre mère Ève trouva dans l’arbre de science.

— Oui, du bien et du mal, ajouta-t-elle avec amertume.

— Or, il a sans doute besoin d’exciter sa jalousie, et, en conséquence, il vous a prise pour habituer le monde et cette femme, non pas à voir, mais à savoir qu’il a une maîtresse.

— Oh ! mais c’est épouvantable, savez-vous, monsieur ! C’est honteux !

— Oui, vous avez servi de chandelier, de plastron, si vous voulez.

Gretchen ne put retenir ses larmes : son orgueil, son amour, sa vanité, tout se révoltait en elle à l’idée d’avoir joué un rôle ridicule.

Elle surmonta cependant bientôt sa douleur et prit un parti.

— Je dois le quitter, dit-elle, il le faut, je le veux. N’est-ce pas, monsieur ?

— Oui, je crois que vous ferez bien, dit Firino, qui commençait à craindre une explication avec son ami. — Je vous conseille même de partir sans lui rien dire : l’indignité de sa conduite lui en fera deviner facilement la cause.

La jolie Allemande n’hésita point, elle quitta le bal et courut à l’hôtel, où elle fit ses paquets.

Suffoquant de douleur, les yeux pleins de larmes, elle ne pouvait se décider à quitter la place ; elle se donna du courage en écrivant un billet qu’elle laissa sur la cheminée.

Ce billet était ainsi conçu :

« Monsieur,

J'ai deviné les motifs qui vous font agir. Je ne veux pas me prêter plus longtemps à cette comédie que vous me faites jouer. D'ailleurs, les huit jours sont écoulés. C'est mal à vous de m'avoir ainsi trompée, je ne le méritais pas. Soyez heureux avec celle que vous me préférez ; je vous aime assez encore pour ne pas vous souhaiter de mal.

GRETCHEN. »

Firino rejoignit Julien après la polka. Celui-ci avait Colombe au bras.

— Je viens te faire ma confession, lui dit-il, et tu vas me vouer aux dieux infernaux. Je t'ai brouillé avec Gretchen.

— Cela m'est bien égal ! dit Julien d'un air sombre.

— Mais vous êtes un monstre ! un égoïste ! dit Colombe en lui quittant brusquement le bras.

— C'est vrai ! dit le jeune homme.

Et il s'élança vers la sortie du bal.

— Il est fou ! dit Firino.

— Ce n'est pas Annibal qui se conduirait ainsi ! Pauvre chat !

— Au fait, Gretchen n'est pas forte, elle est trop belle, dit l'étudiant-journaliste.

La pauvre Colombe se faisait illusion sur la fidélité de son Annibal. Celui-ci se promenait en ce moment sous les galeries de l'Odéon, où il avait un rendez-vous. Il était près de onze heures, et la représentation n'était pas terminée ; mais toutes les boutiques étaient fermées. Il commençait à s'impatienter lorsqu'il aperçut une ombre noire raser mystérieusement les murailles de la place, puis s'avancer vers lui. La lumière des becs de gaz lui permit de reconnaître une toilette élégante. C'était tout ce qu'il fallait pour satisfaire son amour-propre ; car il s'inquiéta peu d'abord du voile impénétrable qui lui dérobait les traits de cette personne.

La petite main qui se posa sur le bras qu'il offrit était toute tremblante.

— N'ayez pas peur, dit-il, tout ému lui-même.

Ce mystère l'intriguait extrêmement et il se trouvait, en ce moment, aussi favorisé du sort que son cousin, dont il avait envié les romanesques aventures avec sa voisine du jardin.

— Venez par ici, lui dit la dame en l'entraînant vers la rue de Condé, très-sombre et favorable aux aventures.

— Je craignais de ne plus vous voir venir, madame, dit-il, et, ignorant qui vous êtes, j'avoue que j'aurais été bien en peine de vous chercher. Car je vous aime...

— Oh ! déjà !...

— Mais je suppose que ce n'est guère pour entendre autre chose...

— Monsieur, vous ne savez peut-être pas ce que vous osez entreprendre en m'adressant vos hommages.

— Soumettez-moi aux épreuves les plus dures et j'en sortirai à mon avantage.

— Pour posséder mon cœur, il faut savoir me mériter, et je vous préviens que je vous soumettrai en effet à de cruelles épreuves. D'abord, vous ne me reverrez jamais.

— Hein ?... fit Annibal ahuri.

— Jusqu'à ce que je sois bien certaine que vous n'aimez que moi... Nous nous écrirons, je le veux bien, mais à une condition, c'est que personne n'en saura rien.

— Je vous le jure. Cette perspective me sourit... Oui, je ne sais ce que j'éprouve... Voilà dans ma vie un intérêt tout nouveau.

— Ecrivez-moi le matin, — puis allez au cours, — continuez votre lettre en revenant, — étudiez ensuite, étudiez bien pendant deux heures, reprenez votre lettre, et....

— Mais... objecta Annibal en prenant un ton dégagé, c'est une existence de bénédictin que vous m'imposez là !

— Votre amour n'est-il pas assez grand pour l'entreprendre ?

— Permettez... mon amour est disposé à être plus que grand, immense ; mais, pour me donner du courage et de la volonté surtout, il faudrait...

— Quoi donc ?

— Me laisser voir ces traits qu'un voile jaloux me dérobe.

— Ah ! de la défiance.

— Ecoutez donc, j'ai un ami qui a aimé comme cela, sans avoir vu l'objet, et...

— Elle était laide ?

— Belle à miracle, mais... elle ne lui plaisait plus...

— C'est bien, monsieur, dit sèchement la dame en dégageant son bras et s'écartant de lui.

— Quoi !...

— C'est à prendre ou à laisser.

— Hein ? Vous voulez partir ?...

— Sans doute.

— Et quand vous reverrai-je ?

— Je vous l'écrirai demain.

— Encore du mystère !...

— Je vous ai prévenu, répondit la dame en lui faisant signe de ne point la suivre davantage.

— Mais nous ne pouvons nous séparer ainsi.

— Si cela vous déplaît, retournez au bal où vous avez laissé mademoiselle Colombe.

— Jamais !

Mais, en prononçant ce mot, Annibal fit le mouvement de lui ressaisir le bras. Elle se mit à courir aussitôt, mais il l'eut bientôt rejointe et lui prit la main.

Ils étaient en ce moment sur la place Saint-Sulpice, et la dame tremblait de tous ses membres.

— Monsieur, dit-elle les dents serrées, je vous défends d'aller plus loin, et je veux, entendez-vous, je veux que Vous me laissiez suivre mon chemin.

Le jeune homme demeura immobile et muet, et la dame, le quittant brusquement, disparut du côté gauche de l'église.

Si le lecteur veut bien retourner sous les galeries de l'Odéon, il y verra pénétrer encore deux femmes, vêtues de noir et la tête couverte de larges capelines de satin, ce qui les faisait ressembler à deux dominos masqués. Le spectacle était terminé et les galeries fort sombres, les abords du théâtre presque entièrement déserts, tout favorisait admirablement le mystère qui, ce soir-là, semblait avoir élu domicile dans ce quartier.

Néanmoins, ces deux femmes avançaient avec précaution et se trouvèrent bientôt près de la porte d'entrée, sous le péristyle ; mais, subitement éclairées par les lanternes de la place, elles rentrèrent dans la sombre galerie.

Il était facile de deviner, à l'incertitude de leurs allures, que leur promenade avait un caractère illicite. Cependant la plus grande de ces femmes, plus hardie sans doute, ou plus aventureuse que l'autre, revint sûr ses pas et se hasarda, bientôt suivie de sa compagne, à traverser la place.

Obéissant toutes deux à ce mouvement particulier d'attraction que produit un terrain incliné, elles s'engagèrent dans la rue Crébillon, puis dans la rue de Condé, et, au lieu de tomber au carrefour de l'Odéon, tournèrent à

gauche. Au bout d'une centaine de pas, elles débouchaient sur la place Saint-Sulpice.

A l'air subitement effaré qui agita tout à coup leurs capelines, il était évident que les deux dames venaient encore une fois de se trouver hors du chemin qu'elles désiraient suivre.

— Mais où sommes-nous donc ? fit la plus petite avec une visible impatience.

— Ma foi, c'est Saint-Sulpice. Ce sont nos capelines qui nous ont fait tromper.

— Quel ennui !

— Je vois qu'au lieu de suivre l'une des galeries de l'Odéon, nous en avons suivi une autre ; de sorte que nous nous sommes perdues dans je ne sais quel labyrinthe.

— Nous sommes loin peut-être, à présent, de la rue Soufflot !

— Tout près. Oh ! je connais bien le quartier.

— Il faut pourtant tâcher d'arriver.

— Non, s'il passe une voiture, arrêtez-la. Nous nous ferons conduire directement rue Soufflot. Nous n'aurions qu'à nous égarer encore une fois, et notre nuit tout entière n'y suffirait pas.

— Non, venez donc.

— Justement, en voici une.

En effet, un cabriolet-milord s'avavançait vers les deux dames, avec l'intention évidente de prendre la rue des Canettes.

— Arrêtez, cocher ! cria la plus grande des deux dames dès qu'elle fut à portée d'être ; entendue, — arrêtez !

Mais le cabriolet roulait toujours ; le cocher semblait même endormi sur son siège. Les deux dominos s'approchèrent tout à fait du véhicule, au risque de se faire écraser, et, réunissant leurs voix, hélèrent l'automédon.

Celui-ci se réveilla et allongea aussitôt un coup de fouet à sa rosse, qui n'en marcha pas plus vite, mais ne s'arrêta point. Les deux dames allaient reprendre de plus belle, lorsqu'un homme, se plaçant à la tête du cheval, l'arrêta d'un bras vigoureux.

— Arrête donc, butor, quand on te l'ordonna ! cria l'apparition.

La voiture s'arrêta, et l'homme s'approcha avec empressement.

— Belles dames, donnez-vous la peine de monter, fit-il. La plus petite parut effrayée du personnage et voulut fuir ; mais l'homme lui barra brusquement le passage en étendant un bras.

— Halte-là, ma poulette, s'écria-t-il, ce n'est pas ainsi qu'on répond à la galanterie d'un honnête homme, surtout quand cet homme est, comme tu m'en fais l'effet toi même, un compagnon de la joie et de la gaudriole !

— Mon cher monsieur...

— Hein ? monsieur ?... Est-ce que j'aurais affaire, par hasard, à des duchesses déguisées ? Au fait, nous ne sommes pas loin de leur quartier !

— Nous ne sommes pas des duchesses.

— Tant mieux ! Alors, mes petits anges, nous nous rendons, comme papa, à quelque bal !

— C'est possible.

— Nous allons, en conséquence, faire route ensemble.

— Non ! fit vivement le petit domino.

— Ah ! si, si !

— Non !

— C'est ce que nous allons voir, palsambleu !

— De grâce, monsieur, laissez-nous !

— Encore du monsieur ! Voyons, ne faisons pas les enfants, et puisque vous êtes embarrassées de trouver un sapin quelconque, grimpez-moi dans celui-ci. Je jure d'être sage et de garder le décorum qu'on voudra. Je suis bon prince.

— Voyons, monsieur Annibal...

— Ah ! l'on me connaît, fameux !... dit le jeune homme qui, on le voit, avait obéi à la consigne de l'inconnue.

Ce fut, à son tour, la dame la plus grande qui voulut fuir ; mais Annibal étendit son autre bras, et les deux femmes se trouvèrent toutes deux saisies par le poignet.

— Maintenant, mes petites biches, vous êtes à moi et je ne vous lâche pas ! En route !

— Tenez, monsieur, dit la plus petite d'un ton sec et avec un accent qui figea la plaisanterie au gosier du jeune homme, laissez-nous partir de notre côté ou seules dans la voiture. A ce prix, nous vous tenons pour un galant homme.

— Suffit, ma princesse, répondit Annibal après une minute de réflexion. Montez.

— Nous allons vous renvoyer la voiture ; attendez-la ici.

— Oh !

— Si vous refusez, ajouta le grand domino, mademoiselle Colombe le saura !

Le jeune homme sembla cloué par cette phrase sur le pavé ; les deux femmes en profitèrent pour sauter dans le cabriolet.

— Rue Soufflot, dirent-elles en même temps au cocher.

Le milord vira de bord et le cheval partit ; mais la voiture n'avait pas fait dix tours de roue qu'Annibal poussa une exclamation violente.

— Je suis un serin ! s'écria-t-il, — et en quatre enjambées et deux bonds il fut sur le marche-pied.

— Encore vous, monsieur !

— Ma foi, oui ; mais convenez aussi que je suis bon enfant.

— C'est vrai, dit l'une des dames d'un air enjoué.

— Or, ce n'est pas une raison, à mon avis, pour être refait comme dans un bois.

— Que voulez-vous ?

— La patte !... fit Annibal avec autorité.

— Hein ?

— La patte gauche, allons, plus vite que ça !

Et comme rien ne bougeait dans les profondeurs du cabriolet, il y plongea résolument le bras et en tira la main gauche de la petite dame, qui se laissa faire en poussant un léger cri de frayeur.

Le jeune homme releva la manche du vêtement, rebroussa les dentelles et découvrit un bras d'une forme exquise et d'une blancheur éblouissante. Ce premier examen ne lui suffit pas, car il baissa la tête vers le poignet, ainsi mis à nu, comme s'il cherchait sur la peau un signe connu.

Il est probable que le grain de beauté désiré manquait sur ledit bras, car il y appliqua un baiser sonore et sauta sur la chaussée.

— Pardon, madame, dit-il.

Un double éclat de rire lui répondit sous la capote du cabriolet ; qui reprit sa route, cette fois, pour tout à fait.

— La grande me connaît, et la petite n'est ni l'inconnue de tout à l'heure ni Colombe... En tout cas, ce ne sont pas des duchesses. C'est égal, je crois que mon aventure menace de devenir autrement amusante que celle de Julien.

Et le vertueux jeune homme se dirigea vers son hôtel, en formant les plus beaux plans de réforme.

Arrivé au coin de la rue Soufflot, le cocher arrêta ; les mystérieuses dames descendirent, et la plus petite lui donna une pièce de monnaie et le renvoya.

Un vif sentiment de satisfaction, traduit par une espèce de soupir qui dégonfla leur poitrine, témoignait assez du plaisir qu'elles avaient de se savoir enfin au but de leur aventureuse course nocturne.

Elles gravirent d'un pied léger cette large rue, levant de temps à autre les yeux vers le numéro de chaque maison.

— Nous y voici, madame, fit la plus grande en s'arrêtant à quelques pas d'une porte à d'eux battants.

— Ma chère, répondit l'autre, on ne m'y prendra pas souvent, je vous le jure.

— Oh ! maintenant, nous ne nous égarerons plus.

La plus grande s'approcha de la porte et mit la main sur le bouton de la sonnette.

— Je n'ose pas, fit-elle, toute tremblante

— Eh ! pas le moindre danger !

— Si l'on nous voyait !...

— La rue est déserte, pas un chat, et le gaz n'arrive pas jusqu'ici.

— J'ai peur ! S'il savait...

— N'est-ce pas lui qui vous y pousse ?

— C'est vrai.

— Voyons, entrons-nous ?

— Sonnez ! dit la plus petite d'un air de subite résolution.

— Préparez-vous, dit l'autre en saisissant le bouton.

A peine si la sonnette retentit. La porte s'ouvrit, non pas toute seule, comme font d'ordinaire les portes parisiennes, mais par la main d'un homme d'une quarantaine d'années, vêtu plus élégamment que ne le sont généralement les concierges.

Elles entrèrent vivement, et la porte se referma sans faire le plus léger bruit.

L'introducteur prit la plus grande des deux visiteuses par la main, et l'amena devant une lanterne placée sur un tabouret. Armé de cette lanterne, il en dirigea les rayons vers la main qu'il tenait, main gantée de blanc, et parut satisfait de son examen.

— Et vous ? demanda-t-il à l'autre.

La plus petite tendit sa main droite, également gantée de blanc.

Le mystérieux concierge poussa alors une petite porte dissimulée dans la muraille du péristyle, et les deux dames pénétrèrent dans un long corridor, éclairé d'une lampe, au bout duquel se trouvait un escalier.

Le corridor et l'escalier, garnis de tapis, conduisaient à une porte unique située sur un palier étroit.

La plus grande des deux dames, qui paraissait au fait des moindres habitudes du lieu, frappa de son doigt ganté deux petits coups, puis trois autres, sur le chambranle de cette porte. Sa compagne tressaillit au bruit de ces légers coups, qui rendirent comme un son métallique.

Un guichet s'ouvrit dans le panneau supérieur ; elles y passèrent les mains.

La porte s'ouvrit, et les deux dames furent aussitôt introduites dans un salon brillamment éclairé et rempli de monde.

La plus petite eut un mouvement d'hésitation et n'osa avancer ; mais l'autre la saisit par la main et l'entraîna.

— Personne ne vous connaît, dit-elle ; figurez-vous donc que vous entrez dans un salon du monde réel.

Nous verrons plus tard ce qu'elles allaient faire dans cette maison, et ce que c'était que ce salon.

IX. UN TRIPOT

Quelques jours après, Julien se promenait dans le jardin du Luxembourg, le front baissé, car son genre de vie lui faisait honte parfois, lorsqu'il donna dans les jambes de trois flâneurs.

— Vivat ! s'écria l'un d'eux, c'est ce cher Ducroizier !

Julien tendit la main à Firino, qu'accompagnaient Annibal et Charles, heureux de trouver des visages joyeux et des amis susceptibles de rétablir l'harmonie dans son âme. Ils firent ensemble plusieurs tours ; une heure se passa ainsi à deviser de choses et d'autres, et les jeunes gens ne quittèrent le jardin que la nuit venue et renvoyés par les gardiens.

— Une motion ! s'écria Firino, si nous *soupâmes* ?

— Seuls ? murmura le grand Charles avec une sorte de regret comique.

— Ma foi, oui, entre hommes, ce ne sera pas moins intéressant ni moins gai.

— Sus ! à la rescousse ! fit Annibal en avançant ses amis de quelques pas.

Firino et Julien marchaient les derniers. Avant d'entrer au restaurant, Firino lui posa la main sur le bras.

— Julien, tu es soucieux, prends garde !

— Prendre garde, et à quoi ?

— Tu as blessé Adrienne.

Julien le regarda, le visage soudainement bouleversé.

— Vois-tu, tu l'aimes encore !

— Non !

— Et la preuve, c'est que tu n'as pas reparu aux cours depuis votre rupture.

— Ah ça ! serpent, tu sais donc tout ?

— Tout, et beaucoup de choses encore ; — c'est pourquoi, je te le répète, prends garde !

— A quoi ?

— A elle, pardieu ! — Elle est incapable de te faire une égratignure ; mais elle tient de la torpille. Elle foudroie. — Oh ! je la connais, va, mieux que personne, car j'ai su échapper à son influence. Si André Lechène

l'étudié en médecin, moi je l'étudié en psychologue. Elle est très forte dans son attitude passive. Tiens, il y avait ici, au quartier latin, l'an passé, un étudiant allemand, un de ces garçons profondément doués qui sont destinés à illuminer un siècle. Un regard d'elle l'a anéanti. Plus de science, plus de génie : un amour immense. Il a fait comme toi, de l'amour à la Werther. De sorte qu'il a appelé trahison ce qui, pour les philosophes de nos âges, n'est qu'un caprice de jolie femme. Il en meurt.

— Ah !

— En vain il a mis la Seine entre elle et lui. Il ne peut quitter Paris, et son cœur est toujours au quartier latin. Je te dis qu'il en meurt. Ami, prends garde ! Torpille ou vampire !

— Bah ! allons souper.

Les quatre jeunes gens montaient déjà l'escalier de l'un des restaurants du boulevard Saint-Michel, lorsqu'un jeune homme tournait le bouton de la porte et y entra à son tour.

— C'est Georges ! s'écria Charles.

— Monsieur Dupérier ! ajouta Annibal en regardant son cousin d'une manière significative.

Julien comprit et examina curieusement le visage du nouveau venu, vers lequel Charles s'était précipité et qui l'entraînait de leur côté.

— Depuis qu'Adrienne l'a quitté, on dit qu'il se grise tous les soirs, dit Firino à l'oreille de Julien. Encore un !

Celui-ci pâlit. Il ne connaissait pas ce jeune homme, dont, instinctivement, il comprenait avoir fait le malheur, et il se trouvait mal à l'aise de le rencontrer et du concours de circonstances qui le rapprochaient de lui.

— C'est Julien ! dit Firino, en frappant sur l'épaule de Georges et lui montrant l'étudiant, — tu sais, ce piocheur enragé dont je t'ai parlé.

Les deux jeunes gens échangèrent un sourire, — puis, tous montèrent à l'étage supérieur, où l'on se mit à table.

— Ça, très-cher, dit Firino à l'oreille de Julien, je croyais te rendre service en te débarrassant de Gretchen et te rejeter ainsi dans les bras de la Faunesse.

Julien regarda Georges d'un air effaré. Il ne comprenait plus Firino.

— Tu as fait la bégueule avec elle, et la pauvre fille n'est coupable que de trop de franchise à ton égard. — Elle a du cœur, vrai !

— Du cœur ! Ah ça ! et tes théories de tout à l'heure ?

— La preuve, c'est qu'elle a rompu avec son Dupérier, dit Firino, dont le vin changeait complètement les idées.

— Après ?

— Et qu'on ne sait ce qu'elle est devenue. Elle a disparu.

Julien pâlit ; mais un sourire triste erra presque aussitôt sur ses lèvres. Malgré sa foi en la loyauté d'Adrienne, il ne pouvait s'empêcher de l'accuser d'un peu de comédie.

— Tu auras fait quelque sottise, ami Julien !

— Moi !

— Ton étrange liaison avec Gretchen... Cela n'est pas naturel. Je conviens qu'Adrienne est charmante, et que beaucoup de femmes très-légitimes n'atteindraient pas à sa beauté ni à sa vertu, — car elle est, dans son genre, une femme vertueuse.

Julien éclata de ce rire sec et aigu d'intonation qui est celui des fous.

— La première fois que je l'ai vue, dit-il, un homme en qui j'ai la confiance la plus absolue, André Lechène, m'a dit qu'elle avait eu plus d'amants qu'elle n'a vécu de semaines.

— Je mets quiconque au défi de dire qu'elle ait jamais eu deux amants à la fois, mais...

Firino s'arrêta et regarda Julien dans ce qu'on appelle le blanc des yeux.

— Eh bien ? demanda celui-ci en le regardant de même.

— Tu ne me réponds pas.

— A quoi ?

— Qu'est-elle devenue ?

— Je ne sais pas.

— Voici une chose que je n'avalerais pas, par exemple, mon très-cher !

— Voyons, mauvaise langue, — fit Julien, que le vin mettait considérablement en gaieté, — tu veux absolument que je te demande de me présenter à elle.

— Tiens ! dit Firino d'une voix grave et en lui montrant Georges du regard, — si j'apprenais où elle est, ce serait pour le dire à ce pauvre garçon... Il en meurt !... Son retour le ferait renaître à la vie. L'autre, l'Allemand, il en meurt aussi, mais il la fuirait.

— Étrange ! fit Julien en considérant Georges. L'étudiant désigné buvait en ce moment, et son œil terne, ses doigts crispés, les coins de sa bouche rougis et abaissés disaient bien les ravages opérés dans son âme par une passion funeste.

Pendant qu'ils devisaient ainsi et que les autres buvaient et mangeaient, Charles seul semblait préoccupé.

Quand arriva ce qu'on leur servit pour dessert, l'attitude du Provençal devint des plus curieuses. Ses yeux fixes et démesurément ouverts paraissaient suivre une pensée tenace et en quelque sorte pénible ; il agitait en même temps ses doigts qui, parfois, avaient toute lamine de supputer des calculs imaginaires.

— Qu'a-t-il donc ? demanda Annibal en poussant l'assiette de Firino.

— Il a l'air de Sganarelle venant de voir la statue du Commandeur ; il y a de la terreur dans ce regard.

— Charles ! eh ! qu'as-tu donc ? cria Julien, qui désirait clore l'entretien avec Firino, et dont l'appel attira l'attention de tous.

— Rien, rien, fit celui-ci en passant la main sur son front moite.

— Est-ce que la boisson t'incommoderait par hasard ? insinua Firino.

— Ah ! mes amis !... fit Charles avec une sorte d'enthousiasme, si vous saviez ce que je poursuis !...

— Quoi donc ? une chimère ?

— Une chimère ? Peut-être bien.

— Une exploitation aurifère dans les plaines de la Sologne ou de la Champagne pouilleuse ?

— Un moyen de ravoir Colombe à toi seul ?

— Enfin, que cherches-tu ? Peut-on le savoir ?

— Mes chers enfants, aimez-vous le jeu ? fit Charles à voix basse et en regardant tout le monde.

— Non, dit Julien.

— Peu, répondit Annibal.

— Beaucoup, dit Firino.

— Passionnément ! fit Georges dont les yeux brillèrent.

Charles se frotta les mains en voyant surtout Georges prendre si bien au bond la petite balle qu'il venait de jeter.

— Je ne dis pas le jeu, reprit-il, comme on l'entend dans le petit monde, où l'on s'attable pendant des heures entières pour gagner dix francs, cent sous, cent francs ; je ne dis pas le lansquenet lui-même, le seul jeu un peu émouvant que le monde accepte, — mais le vrai jeu de hasard avec son imprévu, ses chances incroyables, ses capricieuses et invraisemblables combinaisons, le jeu de la roulette, du trente-et-quarante, — le jeu des tripots, si vous voulez !... Ah !

— La roulette a son charme ! dit Firino.

— Mais pour aller à Bade il faut beaucoup d'argent ! ajouta tristement Georges.

— Mes amis, si vous saviez quelles émotions cela donne ! reprit le Provençal.

— Tu cherchais tout à l'heure le moyen de toujours gagner, je le parie, dit Julien.

— Je cherche une martingale infaillible avec laquelle une fortune est faite avec mille francs de mise. Mais je n'ai que trente francs, hélas !

— Tu joues donc ?

— Tous les soirs.

— A la roulette ?

— Oui, et au trente-et-quarante, au pharaon...

— Dans une maison clandestine alors ? demanda Georges.

— Parbleu ! M. le préfet de police ne peut pas se décider à autoriser les honnêtes personnes qui font jouer ; il faut bien se passer de sa permission.

— Je me rappelle à présent, dit Julien, qu'un soir, au bal, tu m'as quitté tout mystérieusement. C'était pour aller jouer ?

— *Confiteor* !... fit Charles en se frappant la poitrine avec componction.

— Folie ! dit Julien, folie absurde ! Et quand on pense que, sans l'invention de l'imprimerie, les cartes auraient rendu toute l'Europe stupide !

— Oh ! nous tombons dans le pathos ! exclama Firino.

— Pathos si vous voulez ; mais convenez qu'un homme, aussitôt qu'il tient une carte coloriée entre ses doigts, abdique tout esprit et tout raisonnement pour se mettre à la poursuite des mille subtilités d'un combat puéril.

— Il faut bien tuer le temps, cher ami ! dit Firino.

— Tuer le temps ! notre plus cher trésor ici-bas ! s'écria Georges.

— Et quand on a tant de bonnes choses à faire ! dit Julien.

— Tu parles comme un amoureux sûr d'être aimé, et qui a peur de mourir d'apoplexie demain, avant l'heure du rendez-vous, ô Juliano !

— Au fait, tu as raison, reprit le jeune homme, sur qui cette réflexion fit l'effet d'un seau d'eau froide, — quand on n'a rien à faire de mieux ici-bas, autant user ses facultés après la levrette du valet de pique, ou la rose de la dame de cœur.

— Moi, reprit Charles, je ne joue pas pour tuer le temps, mais pour gagner, — ou plutôt pour obéir à une fièvre qui s'empare de moi et me fait courir vers une table de pharaon ou de roulette, comme l'homme pris de vertige court à l'abîme.

— Ah ça ! est-ce qu'il y a des tables de roulette à Paris ? demanda Georges, qui avait cessé de boire et affectait l'air le plus incrédule.

— Certainement, dit Charles, et si vous avez chacun au moins vingt-cinq francs à aventurer, je vous en fais voir une dès ce soir.

— Ma foi, dit Firino, j'y consens ; vingt-cinq francs ne sont pas la mort d'un homme. J'ai assez des tables d'hôtes du quartier, où l'on joue au lansquenet avec des clames fort jolies, il est vrai, mais qui gagnent beaucoup trop souvent.

— Comment en serait-il autrement ? Dès qu'elles ont fait un bénéfice honnête elles se retirent. C'est même, dit Charles, à peu près ainsi que les femmes agissent quand elles jouent, même dans le plus grand monde. Et les pauvres hommes sont toujours dupes de *charlemagne*.

— Des femmes jouer ! exclama Julien, si ce n'est pas hideux !

— Et des demoiselles donc ! appuya Charles. Au dernier réveillon, au café Z..., on monta un petit lansquenet dans un cabinet. Les dames seules étaient admises ; on y joua un jeu effréné, — effréné pour des femmes qui n'ont pas le sou ; — mais comme on s'aperçut que plusieurs *charlemagnes* se produisaient, on ouvrit les deux battants et les hommes firent irruption. Ce fut magnifique ! Seulement, comme ces messieurs n'osaient pas se retirer à temps par galanterie, ils furent tous infailliblement plumés.

— J'y étais, dit Annibal, et Colombe aussi.

— A la fin, elle était une des plus acharnées, ajouta Charles.

— Ma foi, il y a eu un moment où j'aurais voulu voir arriver M. le commissaire.

— Puisque tu parles de M. le commissaire, dit Firino, comment faites-vous donc, dans vos tripots, pour fuir l'œil investigateur des agents ?

— Oh ! il apparaît bien, de temps en temps, à la fin de la fête, comme le spectre de Banquo, mais on prend ses précautions.

— Ah ça ! dit Annibal, si nous t'accompagnons ce soir dans ton tripot, tu nous garantis contre cette aimable apparition !

— Nous avons, pour conjurer ce spectre en écharpe tricolore, des moyens sans nombre. D'abord, les membres de la société sont scrupuleusement épluchés avant d'être admis.

— Société en nom collectif ?

— Ah ça ! fit Charles avec un certain effroi, je vous dis cela à vous, n'allez pas me vendre ; il m'en cuirait fort.

— Le vin lui délie la langue, dit Firino à son voisin ; il nous apprend des choses que nous savons sur le bout du doigt.

— Le gérant est un ancien fonctionnaire de la Restauration qui a eu des malheurs.

— Qui s'appelle ?

— M. Hogier, ou bien le *Patriarche*. Oh ! c'est une société qui a des ramifications un peu partout. Mon tripot, celui où je veux vous conduire, n'est qu'une succursale de la maison-mère.

— Mais M. Hogier, dit Firino, qui, on le voit, s'amusait de la loquacité du jeune homme, ce n'est pas un nom cela, c'est un nom de valet de pique !

— Un pseudonyme, répondit le Provençal.

— Mais pourquoi ce nom-là plutôt qu'un autre ?

— Je l'ignore. Peut-être, après tout, n'est-il que le serviteur d'un personnage plus important, qui s'appellerait M. David ou madame Pallas.

— Toujours dans les piques, donc ?

— Oui, jusqu'à ce que cela soit dans les trèfles ou dans les cœurs.

— Et quel monde y a-t-il là d'ordinaire ? demanda Julien.

— Le meilleur, — et des femmes charmantes.

— Des femmes ?

— Oh ! pas comme dans les tables d'hôte dont nous parlions tout à l'heure. Il paraît même qu'il s'y risque des femmes honnêtes, des femmes du monde, car la plupart sont masquées.

— Masquées ?

— Comme au temps des galantes aventures de M. de Bassompierre !

— Mais tout cela est fort original, dit Julien, et il me tarde de voir de près cette aimable société.

— Chaque membre a droit d'amener deux amis par soirée.

— Ah ! mais nous sommes cinq, objecta Julien.

— Partons ! fit Colombet avec enthousiasme.

— Heureusement j'ai cent francs sur moi ! dit Georges en frappant sur la poche de son gilet.

— Un instant ! fit Charles en souriant.

Un garçon parut discrètement à la porte du cabinet.

— L'addition, un jeu de cartes et des ciseaux, — demanda Charles au garçon, lequel revint, peu d'instant après, avec les objets demandés et sortit.

— Que veut-il faire ? dirent tous les jeunes gens.

— Vous allez voir, répondit Charles, en se mettant à découper avec soin l'une des cartes. — C'est le mot d'ordre, dit-il après avoir achevé l'opération. Il suffit, — écoutez bien, — il suffit de présenter un pique, au milieu d'une main gantée de blanc, pour être introduit dans notre maison.

Charles mit le reste du jeu de cartes dans sa poche, afin, dit-il, de ne pas intriguer les garçons du restaurant, qui pouvaient s'ingérer de découvrir la cause de l'absence de l'une d'elles, donna à chacun un des piques qu'il avait découpés, et tous quittèrent le restaurant.

Un quart d'heure après ils s'arrêtaient au milieu de la, rue Soufflot.

Charles entra le premier avec Julien dans la maison mystérieuse que nous connaissons ; et au moment où il allait dépêcher vers ses amis deux affiliés, — il demeura ébahi en voyant entrer Firino avec Georges.

— Ah ça ! qu'est-ce que cela signifie ? s'écria-t-il.

— Que j'en suis, pardieu ! répondit Firino.

— Il fallait le dire et ne pas me faire poser comme cela !

Firino sourit et dit qu'Annibal, prétextant un rendez-vous, s'était esquivé.

Au milieu du salon principal était une table ovale, recouverte d'un tapis vert, entourée d'individus d'aspects différents, les uns assis, les autres debout derrière eux, au nombre d'environ cinquante.

Quelques femmes allaient et venaient, les unes rieuses et folles et tout occupées de certains joueurs dont elles semblaient stimuler l'ardeur ; les autres jouant elles mêmes et ne dissimulant pas, par conséquent, les impressions que la perte ou le gain leur causait. Parmi ces dernières quelques-unes étaient masquées, tandis que les autres, — qui semblaient avoir eu pour mission spéciale d'attirer dans le repaire les très-jeunes gens qui s'y trouvaient, — étalaient le luxe d'une beauté éblouissante, relevée encore par les plus merveilleuses parures, et ne se montraient nullement honteuses de leur visage, au point de le dissimuler sous un masque noir.

Elles se mettaient de moitié dans le jeu des jeunes gens, avec les plus séduisants sourires ; mais il va sans dire qu'elles ne participaient nullement aux pertes.

La passion du jeu est fatale et dangereuse : l'homme qui s'y adonne se voue tout entier à une existence factice, étranglée, pleine de lueurs étranges,

d'insomnies affreuses, de tressaillements incessants. La débauche lui tend les bras et il s'y jette ; il n'a pas le temps d'aimer, il faut qu'il joue, et d'ailleurs il gagne si facilement son or, quand il gagne, qu'il ne peut le dépenser comme tout le monde. En tout, il gaspille.

Mais enfin l'homme est un homme, et, si on ne l'estime pas, on le respecte.

Une femme a-t-elle dans l'âme cette passion, elle y devient bientôt un vice hideux. Je ne connais pas de plus révoltant spectacle que celui d'une femme qui joue : quand son regard est allumé, ses mains frémissantes, tout son corps imprégné de cette émotion spasmodique que donne le jeu, qu'on ne vienne pas lui parler de sa famille, de ses enfants, — qu'on ne lui dise pas qu'on l'aime, — elle restera sourde ; son cœur s'est durci comme l'or qu'elle manie, avec la différence qu'il n'est plus ni brillant ni pur.

Une femme joueuse est morte pour tout sentiment doux, pour toute affection de l'âme, son cœur n'a plus qu'une seule corde qui vibre, — celle de l'appât du gain. Aussi est-ce un être à éviter, à fuir, à mépriser.

Un effronté fripon est préférable à une joueuse, parce que celle-ci ne respecte rien pour se satisfaire et ne reculera devant rien pour y arriver : le fripon a peur du commissaire et de la prison.

Les parties engagées dans ce salon n'étaient du reste pas féroces. A peine si un louis se montrait sur le tapis, tandis que ses coupures et la monnaie blanche, de tout module, circulaient sans vergogne et avec une rapidité qui pouvait bien, néanmoins, faire monter très-haut les sommes gagnées ou perdues.

Les jeunes gens ouvraient des yeux énormes à la vue des femmes masquées qui jouaient avec le sérieux de vieux routiers, et dont les mains crochues se tendaient avec avidité, armées de leurs petits râteaux, vers les pièces blanches que le banquier leur envoyait.

Mais ce qui excita plus vivement l'attention de Julien, tout particulièrement, de Julien neuf encore à toutes ces singularités de la vie, c'étaient cinq femmes assises aux côtés du banquier et paraissant, — à travers le masque de velours qui dérobait leurs traits aux assistants, — suivre les péripéties du jeu avec une ardeur fébrile, et dont les yeux ne se détournèrent même pas du tapis vert au bruit que la porte avait fait en s'ouvrant, lorsqu'ils étaient entrés.

Personne, du reste, ne faisait attention à ces femmes : pour tous ces joueurs, on le sentait, il n'y avait plus de sexe.

L'argent circulait et passait des mains du banquier dans celles des joueurs, armés tous d'un petit râteau d'acajou, et *vice versa*.

Georges et Charles prirent place à la table.

Julien et Firino regardaient. Ils étaient placés à quelque distance du banquier et dominaient de la tête trois des cinq femmes, tellement encapuchonnées dans leurs capelines de satin qu'il y avait impossibilité de reconnaître si elles étaient jeunes ou vieilles.

— Ce sont de grandes dames, très-probablement, dit Firino d'un air narquois.

— A coup sûr ce sont des dames en veine, dit Charles qui les entendit, et plaça dix francs auprès d'une mise plus forte avancée par l'une de ces femmes.

Celle-ci, dont la taille élevée avait quelque chose d'assez engageant et très-peu faubourg Saint-Germain, le regarda avec curiosité à travers les trous de son masque.

— Je tâte la veine de mes voisines, dit le Provençal.

Au bout d'un instant il gagnait, — et tandis qu'il ramassait son demi-louis, doublé par la chance, — la joueuse à haute taille se pencha vers sa voisine, plus petite.

— Regardez à ma droite, lui glissa-t-elle rapidement clans l'oreille.

La dame masquée leva les yeux vers le groupe formé par Julien et Firino, et poussa un petit cri.

— Et maintenant en face de vous.

La dame regarda et aperçut Georges, dont une main crispée et les sourcils froncés disaient la perte déjà éprouvée.

La dame quitta aussitôt sa place et fit quelques pas pour sortir ; mais elle fut obligée de s'appuyer sur le bras que lui tendit sa compagne.

Toutes deux, en un clin d'œil, disparurent par une porte placée au fond du salon.

— Je crois, dit Firino, que voilà une femme qui s'éloigne toute troublée à cause de l'un de nous.

— Gomme toutes deux m'ont regardé ! dit le Provençal. J'ai cru un instant que l'une d'elles était Colombe, mais Colombe est plus blanche de peau.

— Tu as donc pu pénétrer à travers son capuchon ?

— Le poignet. — Malgré les dentelles, on voit toujours un peu de chair.

— Tu n'as pas un peu idée de ce qu'elles peuvent être ? demanda Julien.

— Non.

— Je le sais, moi, dit Firino, en s'asseyant à la place laissée vide par les deux dames.

Julien était demeuré pensif. Il alla s'asseoir dans un coin, curieux de suivre, sur le visage de chaque joueur, le travail des émotions que donne cette guerre acharnée faite au hasard et à la fortune. Mais le cours naturel de ses pensées reprit le dessus.

Et ses pensées, il faut le dire, elles étaient toutes à Adrienne.

Il y a longtemps qu'en amour les absents ont tort.

Amoureux, amants, vous tous qui aimez, ne vous éloignez pas, restez toujours près de l'idole, — ne la quittez pas de la distance d'un baiser, d'un serrement de main, d'un regard, ou malheur à vous !

Oui, les absents ont tort. Nous n'entrerons pas dans une longue dissertation pour le prouver ; mais que celui qui a véritablement aimé dans sa vie rappelle ses souvenirs ; qu'il se retrace le mortel ennui, l'impatience fiévreuse, les nombreux désappointements dont est abreuvé l'amant loin de sa maîtresse et qui se dit sans cesse : Oui, si elle n'était pas partie, je serais encore heureux.

On accuse, on maudit, on doute ; puis l'indifférence arrive petit à petit, sourdement, piano piano, — on se retourne de côtés et d'autres, et alors on demeure tout étonné de rencontrer partout de nouveaux objets dignes d'attention et près desquels on avait passé jusque-là froidement.

Ah ! pauvres jeunes gens, n'aimez jamais avec toute la sincérité de votre âme, avec toute la loyauté de votre cœur ; ne donnez jamais à une femme tout ce que Dieu a mis en vous de sentiments dévoués, de trésors sublimes d'amour...

Non ! la femme est égoïste, son cœur est de marbre, sa bouche ment.

Jeunes gens, rejetez le suaire qui vous menace ; faites l'amour, mais n'aimez jamais.

Qu'on se figure donc ce que devait éprouver Julien, seul, abandonné, sans nouvelles de la femme aimée. Il errait à l'aventure dans Paris ; il passait, indifférent, devant les plus belles choses comme devant les plus charmantes femmes ; en un mot, l'ennui le tenait, le terrassait. Le *spleen* était devenu pour lui une vérité ; et nul doute que, si le sort l'eût fait naître Anglais, il se fût brûlé la cervelle.

Une heure après, Firino quittait la table complètement à sec et revenait vers lui.

— J'ai gagné trois cents francs et j'ai tout reperdu. C'est toujours comme cela, dit-il, — mais c'est amusant.

— Mais M. Dupérier gagne, il me semble, dit Julien en levant la tête au-dessus des joueurs.

— Oui. C'est toujours ainsi la première fois qu'on joue. Mais s'il avait reconnu la dame masquée qui était tout à l'heure en face de lui... et toi donc, si je t'avais dit son nom !...

— Que veux-tu dire ? Encore quelque folie !

— La joueuse masquée de tout à l'heure, l'une de celles qui se sont enfuies en quelque sorte à la vue de ce bon Provençal, ou plutôt à la tienne, — c'était Adrienne.

Julien se leva sur ses jambes et gagna la porte de sortie.

Il erra toute la nuit dans Paris. Le jour le surprit au bord de la Seine, assis et regardant fuir les eaux de la rivière avec une sorte d'ivresse.

Le pauvre jeune homme se sentait arrivé au moment suprême qui devait décider de son existence ; il hésitait la fuite et une lâcheté, et il se demandait s'il ne valait pas mieux se précipiter au milieu de l'écume argentée des eaux.

Il réfléchit, heureusement, que la mort par immersion a des suites horribles. Il sévit, d'avance, la face bleuâtre, contorsionnée, le ventre gonflé, étalé sur le marbre noir de la Morgue, — en butte aux observations et aux quolibets de curieux indifférents.

Et, au milieu de ces lugubres pensées, passa tout à coup le souvenir du corps de la Faunesse étendu sur la table de la clinique.

— Mais si elle joue, se dit-il, c'est qu'elle a besoin d'argent. Si elle a quitté Dupérier, de quoi vit-elle ? O la pauvre femme... et je l'accusais... Je lui en donnerai de l'argent, moi !

X. LA VOYANTE

Un matin, Julien rencontra René Fauveau, un étudiant poète que nous aurons occasion de revoir bientôt, et lui demanda l'adresse de M. Bocquillon, l'un des grands prêteurs d'argent du quartier latin, nous l'avons dit. C'était à deux pas du pont Neuf, au commencement de la rue Dauphine. Onze heures sonnaient comme il se présentait chez lui.

A sa grande surprise, il y trouva André Lechène.

— Toi ici ! s'écria-t-il.

— C'est mon médecin ! s'écria l'usurier, qui était assis dans un grand fauteuil de cuir, en face d'un bureau assez confortable.

— Je soigne gratis M. Bocquillon, dit André, à condition qu'il meuble ma bibliothèque.

— Monsieur est votre ami ? demanda Bocquillon en désignant Julien.

— Non ! fit brusquement le jeune docteur.

— Bon, je vous devine, vous ne voulez pas que je lui prête l'argent qu'il vient chercher ; car on ne vient guère ici pour autre chose ! fit usurier avec un petit rire saccadé, et en se frottant les mains.

— Cela se peut, répondit André en se dirigeant vers la porte.

— Vous partez ?

— Sans doute.

— Et ma consultation ?

— Eh ! vous n'êtes malade que dans votre imagination !

— Mon ami, dit l'usurier avec un soupir, vous savez que je suis le plus malheureux des hommes, et vous en connaissez la cause : elle joue, mon ami, elle joue !

— Qu'est-ce que cela vous fait ? Puisqu'elle apporte de l'argent, elle n'a pas à vous en demander.

— Cette femme me fera mourir...

— Toujours les femmes, tu vois ! fit Lechène en s'adressant à Julien, et avec une certaine légèreté.

— Lechène, vous m'étonnez, vous que j'ai toujours connu si grave et si peu tolérant pour les choses qui ne sont pas d'accord avec les principes de la morale !

— Que voulez-vous, mon cher, il faut être de son époque. Et si nous voyons les dames se jeter à corps perdu dans les pharaons, roulettes, passe-dix et baccarat, prenons-en notre parti !

— Cela vous est facile à dire, à vous qui vivez en anachorète !

— Bocquillon, les femmes ont la souveraineté sur toutes choses ici-bas. Dieu n'a pas l'habitude de voir d'un mauvais œil ce qu'elles aiment et désirent.

— Il n'en est pas moins vrai que le jeu est une passion aveugle et farouche.

— D'accord ; mais vous savez le mot de Fox ?

— Le mot de Fox ? Qu'est-ce que c'est que Fox ?

— Oui, le grand Fox, une des gloires politiques de l'Angleterre.

— Eh bien ! que disait-il ce Fox ?

— Un mot très-heureux, à propos de la passion des cartes : — « Le premier bonheur de la vie est de jouer et de gagner. »

— Il est assez agréable de gagner, j'en conviens...

— Attendez, je n'ai pas fini. Fox ajoutait : — « Et le second bonheur est de jouer et de perdre. »

— Ah ! par exemple, ceci est plus qu'un paradoxe !

— Paradoxe soit, mais c'est vrai.

— Alors, cher docteur, vous seriez de ceux qui demandent le rétablissement des jeux publics à Paris et dans les grandes villes de France ?

— Pourquoi pas ? Les gouvernements n'ont jamais eu à se plaindre de ces établissements qui, à tout prendre, étaient moins immoraux, — au point de vue des affections de la famille, — que les cafés et les cercles.

— Le fait est que dans les cercles on joue diantrement.

— Tenez, Louis XVIII était grand partisan des jeux ; c'était, disait-il, un excellent moyen de jauger de temps en temps l'opinion publique ; et vous savez qu'il trouvait tous les matins, à son réveil, un rouleau de cent louis d'or, provenant de l'entreprise, dîme royale prélevée sur les passions de ses amés et féaux sujets.

— Si, du moins, elle me laissait prélever cent louis chaque jour sur ses bénéfices, fit l'usurier d'un air piteux.

— Ah ça ! elle vous ruine donc ?

— Des sommes folles ! Et je prévois que cela ne fera que croître et embellir. Je me ruinerai ainsi, je le pressens.

— Le grand malheur ! Après tout, vous n'êtes pas mariés. Quittez-la.

— La quitter ! s'écria l'usurier, — mais vous savez bien qu'elle est devenue la moitié de ma vie !

— Voilà comme des hommes qui se disent intelligents aiment de semblables créatures ! fit Lechène. — Julien, regarde bien monsieur. On l'appelle le père Bocquillon dans le quartier latin, mais il est plus jeune que la plupart de ses clients. A peine s'il a cinquante ans. Ses cheveux ont grisonné par suite d'émotions de Bourse, et son crâne n'offre aucune trace de calvitie, ce qui indique une jeunesse chaste. Eh bien ! depuis un mois à peine il s'est affolé d'une belle fille, et tout se détraque dans cette charpente osseuse, solide comme le roc.

— Ces médecins, fit Bocquillon, toute passion, pour eux, se résume dans une déviation plus ou moins prononcée de l'épine dorsale !

— Vous me faites tous pitié, vraiment. Tenez, Bocquillon, si mon ami Julien est venu, c'est en effet pour vous emprunter de l'argent. Il est riche, et vous pouvez vous aventurer jusqu'à dix mille francs. Qu'il les perde aux jeux du hasard ou à ceux de l'amour, ce sera bien fait, il le mérite.

— André !...

— Tu es absurde ! fit le jeune docteur en haussant les épaules et s'enfuyant vers la porte.

Une demi-heure après Julien quittait à son tour l'appartement de l'usurier qui, en échange d'un billet à ordre de mille francs, lui avait avancé huit cents francs. Ce n'était vraiment pas trop cher, pensait-il en descendant l'escalier, et un peu plus il eût proclamé le Bocquillon un des bienfaiteurs de l'humanité. Il est vrai qu'il le savait amoureux : ce qui explique bien des défaillances de principes.

Mais au moment où il mettait le pied sur le palier du premier étage, il demeura comme pétrifié.

Une femme était devant lui et dans une attitude extraordinaire. C'était Adrienne.

Elle était pâle et blême, et marchant comme si elle eût été mue par un ressort ; — ses yeux, grands ouverts, avaient une fixité surnaturelle, et sur son front perlaient des gouttes de sueur.

Julien, effrayé, voulut s'avancer vers elle ; mais elle le repoussa du geste, traversa le palier, lentement, comme glissant sur le parquet, ainsi qu'une apparition.

Sous l'effort de son doigt tendu une porte s'ouvrit devant elle ; elle traversa une antichambre, puis elle souleva une portière de soie et disparut.

Julien, un instant cloué sur le parquet par la surprise, se décida et marcha derrière elle. Il pénétra ainsi dans un appartement inconnu et d'où il lui sembla bientôt entendre des gémissements étouffés. Il prêta l'oreille : les gémissements semblaient arrachés par une douleur physique.

Il poussa une porte et entra dans une sorte de boudoir ; mais ce boudoir était vide ; seulement les gémissements s'y entendaient plus distincts. Il chercha à s'assurer d'où ils provenaient, car il ne voyait aucune issue, et, guidé par cette voix plaintive, il découvrit une porte masquée dans la boiserie.

Mais cette porte, il ne pouvait l'ouvrir, aucun ressort ni système de fermeture n'apparaissait. Du reste tout gémissement avait cessé ; il attendit.

Un bon quart d'heure se passa ainsi ; puis, des éclats de voix retentirent de nouveau, et Julien distingua parfaitement celle d'Adrienne ; il lui sembla qu'elle implorait du secours. Il se remit à chercher le secret de la porte et finit par le trouver, en appuyant sur l'un des nombreux clous dorés de la tenture.

Les gémissements s'étaient éteints de nouveau, ce qui permit à Julien d'examiner avec calme, à travers les rideaux d'une portière, la scène étrange qui se passa sous ses yeux.

Mais avant de l'y faire assister, nous devons raconter ce qui s'était passé avant qu'il fût parvenu à découvrir le secret de cet asile.

Quand Adrienne, obéissant vraisemblablement à une volonté supérieure à la sienne, eut traversé l'appartement et fut arrivée dans une chambre à coucher, elle s'arrêta sur le seuil, immobile comme une statue.

Un homme était au milieu de cette chambre, qui, dès qu'elle parut, étendit un bras vers elle, et d'un mouvement bref sembla arracher l'espèce de manteau de plomb qui pesait sur les épaules de la Faunesse. Celle-ci, en effet, perdit tout à coup la raideur automatique de son attitude et porta instinctivement ses mains à ses yeux, comme si elle sortait d'un rêve.

— Tiens ! c'est vous, fit-elle en s'avancant vers André Lechène avec empressement.

— Je n'ai pas le temps de causer ; Julien est là-haut chez Bocquillon.

— Lui ! Il a besoin d'argent ?

— Oui, pour donner à quelque femme, c'est sûr.

— Le croyez-vous ?... s'écria-t-elle en se retournant et comme si elle eût voulu s'élancer au dehors.

— Restez ici. Il ne peut plus vous aimer.

— Qui sait...

— Misérable femme, n'a-t-il pas pour vous mépris et haine ?

— Mépris, je le crois ; haine, c'est impossible.

— Croyez-vous que votre conduite avec Georges Dupérier lui ait été cachée ? Ah ! pauvres jeunes gens, voilà ce que rapporte l'amour avec ces femmes-là ! L'abrutissement, l'idiotisme ou le crime. Ce Georges, vous ignorez encore cela, je le parie. Tandis que vous vous complaisiez à vous parer comme une châsse, et qu'en cachette, lorsque lui et moi nous vous croyions endormie, vous couriez au bal, lui travaillait comme un nègre, le jour et la nuit ; il dessinait des bois que Bocquillon lui payait cinq francs et revendait cinquante.

— Est-il possible ?

— Cela est vrai. Pour vos toilettes, pour que vous soyez belle, et il croyait que c'était pour lui seul, il se tuait le corps et l'âme ; et pendant ce temps vous faisiez mille folies au bal, au bras de toute la jeunesse des écoles.

— Ah ! si Julien sait cela...

— Ce pauvre Georges, je le connaissais à peine lorsqu'il est venu me supplier de vous soigner ; mais quand j'ai découvert que vous le trompiez, et que c'était pour Julien que j'aime, je me suis dit : — Assez d'un !

— Je l'ai deviné, et mon amour-propre a été trop loin. S'il a courtsié d'autres femmes, c'était pour me faire voir qu'il ne pensait plus à moi. Si je ne m'étais pas cachée, il serait revenu à mes pieds.

— Et vous êtes cachée chez un Bocquillon !

— Ah !... fit Adrienne en se cachant le visage.

— La maîtresse d'un pareil homme !

— Non ! s'écria-t-elle vivement en relevant la tête, — non, cela est faux !

— Faux ! un homme d'argent comme il est ne devient pas amoureux d'une femme comme vous, sans que cette passion soit sans racines profondes.

— Pensez-en ce que vous voudrez : je suis sûre que Julien m'aime encore et je veux...

— Restez ! fit André avec un geste impératif.

— Ah ! vous me faites peur, dit Adrienne en joignant les mains et regardant l'étudiant avec terreur.

Celui-ci soutint son regard avec une fixité sous laquelle Adrienne tressaillit, comme si elle eût été tout à coup piquée au cœur par une arme

invisible. Elle se laissa tomber dans un fauteuil, et ses forces se trouvèrent paralysées, ses articulations lui semblèrent devenues d'acier, et une nuit épaisse se fit devant ses yeux. En vain elle essaya de lutter contre ces symptômes bien connus de son organisation ; sa volonté fléchit, et elle renversa sa tête sur le dossier du fauteuil.

Ce fut peu de moments après que Julien arriva, et que, caché derrière l'épais rideau qui recouvrait la porte, il put tout voir sans être aperçu.

La Faunesse avait alors l'immobilité du cadavre. De ses yeux, fixés vaguement dans l'espace avec une tension extraordinaire, jaillissaient deux ruisseaux de larmes.

Julien reconnut debout devant elle et la contemplant d'un œil sec son ami Lechène ; il le vit crispant ses poings de colère et d'impatience, et, afin sans doute de fouetter le sang qui lui montait au visage, marcher vivement dans la chambre.

A la vue des pleurs que, sans aucun doute, avait causés cet étrange jeune homme, Julien voulut s'élancer et protéger la femme qu'il avait tant aimée et pour laquelle il se sentait un dévouement encore et toujours prêt ; mais il ne put avancer, ses jambes semblaient de plomb. Il voulut crier, sa voix s'étrangla dans sa gorge à l'étouffer. L'étonnement, un effroi invincible, une insurmontable terreur, avaient fait, de lui aussi, une statue.

André s'arrêta de nouveau devant la Faunesse, lui essuya les yeux avec son mouchoir, lui souffla sur les tempes et attendit. Puis, tirant de sa poche un petit papier plié, il le lui posa sur la poitrine, qui se mit alors à bondir violemment.

— Voyez ! dit-il d'une voix impérative.

Julien avait assisté déjà à plusieurs séances de magnétisme ; mais ces séances n'étaient jamais sorties des bornes d'un amusement innocent. Les sujets, hommes ou femmes, avaient toujours été mis en état de somnambulisme le sourire sur les lèvres, tandis qu'Adrienne semblait forcée, contrainte, et subissait la volonté de l'étudiant malgré ses révoltes intérieures.

— Voyez ! répéta Lechène.

Adrienne poussa un gémissement et s'écria d'une voix effarée :

— Eloignez-la !... éloignez la !... Mon Dieu, pitié, pitié !...

Le jeune homme demeura surpris et hésitant.

— Une fois déjà elle m'a dit ces mots... murmura-t-il. Que signifie ?...

Julien était intéressé malgré lui à ce spectacle étrange. Il savait Adrienne en bonnes mains avec son ami ; de sorte qu'il ne s'inquiétait nullement de son état et ne songeait qu'à pénétrer, lui aussi, le sens des mystérieuses paroles arrachées à la lucidité de la voyante.

André replaça le papier sur la poitrine de la Faunesse.

— Lisez ! dit-il d'une voix où toute sa volonté semblait s'être concentrée, — lisez, je le veux !

— Mon Dieu, s'écria Adrienne... emmenez-moi d'ici... bien loin... bien loin !... J'ai peur !... Éloignez-la, éloignez-la !...

— Encore ! fit l'étudiant. — Voyons, Adrienne, continua-t-il d'une voix douce, voyons, mon enfant, parle ; dis-moi ce que tu vois, dis-moi ce qui t'épouvante ainsi...

Elle fondit de nouveau en larmes et recommença à gémir, tout en prononçant des mots intelligibles.

— C'est étonnant, pensa l'étudiant, — elle n'a jamais été ainsi... jusqu'à présent elle a vu et parlé en se jouant... Malheur ! ne trouverai-je donc jamais l'être dont j'ai besoin, l'être pur et sans tache qui, en raison de la pureté et de l'innocence de son âme, pourra, soumis à ma volonté, traverser les immensités de l'espace et voir... sonder les cœurs les plus impénétrables et voir... percer les murailles les plus épaisses et voir... voir au loin, lire dans les cœurs, prévoir les événements... me dévoiler la science en un mot !...

Il se promena quelques instants, et revenant vers cette pauvre femme gisante, courbée et brisée par sa volonté, il la contempla avec pitié.

— Elle est imparfaite, celle-là, reprit-il, — imparfaite parce qu'elle a des passions, imparfaite parce qu'elle n'est pas pure, imparfaite parce qu'elle aime... Et pourtant, j'en suis sûr, avec elle j'aurais accompli l'impossible... Une fois dégagée de la matière, une fois rendue à la contemplation de Dieu et de l'idéal, son âme est grande, noble, élevée, son esprit vaste et sérieux... Rage et sang ! Faut-il que l'amour, cette stupide erreur, vienne se mettre en travers de mes desseins !... Malédiction sur toi, démon qui pétris le cœur des femmes et y mets l'amour, — l'amour, cette dévorante passion qui enivre et annihile toutes les autres.

De nos jours, et malgré des résultats bien positifs, de ces résultats palpables dont chacun peut se rendre compte, les mots magnétisme et somnambulisme ont le privilège d'amener le sourire de l'incrédulité sur les lèvres de bien des gens. Malheureusement, les charlatans se sont emparés du magnétisme et en ont fait un objet d'exploitation commerciale ; et,

précisément par la raison que leur action se trouve entachée d'une idée de lucre et de mercantilisme, ils n'arrivent à rien de grand, et se confinent dans des opérations dont la mauvaise foi et la crédulité sont la base.

Et pourtant, il est évident que, sous l'empire du somnambulisme, factice ou réel, l'âme, dégagée entièrement de la tyrannie des sens et de la matière, entre en communication directe avec le monde extérieur, avec la pensée, avec l'âme de tout autre être doué de raison.

L'homme éveillé, par la seule tension de son esprit, traverse l'espace, remonte le cours des temps et se représente les faits passés avec les mille détails que l'action a consignés dans les cases de son cerveau où fermente la mémoire ; — le somnambule, dégagé de la matière, dans son âme, voit, perçoit, palpe, sans condition de temps et de distance ; il plane, flamme éthérée vérifiant son origine céleste, au-dessus des obstacles qui nous arrêtent, et, miroir fidèle, reflète ce qu'il voit, raconte ce qu'il palpe, explique ce qu'il perçoit.

Adrienne était le plus magnifique sujet somnambulique, et Lechène, esprit chercheur, praticien hardi, n'excluant aucune, des manifestations de la nature, prêt à accueillir toutes les erreurs, pourvu qu'elles conduisent à une vérité, interrogeait volontiers cette âme.

Il essaya longtemps et parvint enfin à calmer l'agitation nerveuse qui s'était manifestée chez Adrienne, et après l'avoir ramenée au calme, il essaya encore de vouloir l'obliger à lui révéler le secret de l'objet contenu dans le papier qu'il tenait à la main.

Mais la pauvre femme se raidit de nouveau en spasmes violents.

— Mon Dieu ! fit-elle, mais ne la voyez-vous pas... là... elle m'appelle... Je ne veux pas !...

— Que vois-tu donc enfin, malheureuse, parleras-tu ?

— Je vois... oh ! éloignez-la....

— Que vois-tu ?

— La mort.

— La mort ! répéta Lechène avec épouvante, — la mort pour qui ?

— Eloignez-la, emmenez-moi de cette maison !...

— Parle. La mort... pour qui ?... pour moi ?

— Non !... Oh ! je souffre !...

— Parle, je le veux ! Qui doit bientôt mourir ?

— Moi... répondit la Faunesse, — et lui !

Lechène demeura atterré. Une lucidité aussi effroyable confondait toutes les théories qu'au fond de son scepticisme naturel de médecin il s'était faites sur le magnétisme. Lui aussi, en ce moment, revoyait la malheureuse femme, étendue dans toute la nudité de la mort, sur la table de la Clinique.

Mais son visage prit une cruelle expression de dureté ; il étendit vers Adrienne une main implacablement impérieuse.

— Tu mourras, toi, dit-il, mais lui ? qui ? De qui parles-tu ?

— Wilhem, répondit la Faunesse.

— Qu'est-ce que Wilhem ?

— Un étudiant allemand.

— Encore un amant ?

— Le premier. Je le vois... Il est revenu à Paris. André était confondu. Le cœur de cette femme était un abîme dans lequel se découvraient chaque jour de nouvelles horreurs.

Il reporta ses yeux sur elle et vit son doigt étendu et son visage ardemment tourné clans la direction d'une porte.

Lechène marcha résolument de ce côté et écarta les rideaux.

— Toi ! fit-il en reconnaissant Julien immobile.

Il l'entraîna vivement et referma la porte sur eux.

Quand ils furent dans la rue, Julien retrouva la parole, mais il ne put balbutier que quelques mots.

— Calme-toi, reprit Lechène, et viens plus loin. On pourrait nous entendre.

Julien porta ses yeux de tous côtés et vit, de l'autre côté de la rue Dauphine, un homme debout sur le trottoir, et dont les yeux semblaient ardemment rivés sur les fenêtres de la maison qu'ils venaient de quitter. Il reconnut Georges Dupérier.

— Tu vois, fit Lechène en haussant les épaules, — voilà ce qu'elle fait des âmes les mieux trempées, — des abrutis !

Et il entraîna son ami vers le pont Neuf.

— Mais pourquoi va-t-elle jouer ?

— Parce qu'elle est coquette, et que Bocquillon met sans doute d'infâmes conditions à ses largesses.

— Tu crois qu'elle est là maîtresse de cet homme ?

— Je ne crois rien, — je crois tout, — je m'y perds ! C'est la créature la plus indéchiffrable que j'aie jamais rencontrée. Je te le disais bien, lorsqu'elle était devant nous, immobile et glacée sur le marbre. C'est un

problème vivant. Et c'est pour cela que j'ai demandé au somnambulisme le secret de son organisation. Oh ! elle me le dira, je le saurai.

XI. LA GARDE-MALADE

Le soir même, Annibal rentra chez lui d'assez bonne heure, et vit de la lumière au-dessous de la porte de son cousin. Il voulut entrer dans sa chambre, mais le verrou était mis du côté de Julien. Il frappa, et aussitôt il crut entendre le bruit sec de la batterie d'un pistolet qu'on arme.

Annibal n'hésita pas ; il donna un vigoureux coup d'épaule dans la faible porte, qui céda, et il se précipita vers son cousin, qui n'eut pas le temps d'accomplir le funeste dessein qu'il avait en effet formé.

Julien recula. La honte, le dépit, le désespoir, l'accablèrent, et il se jeta dans un fauteuil, fondant en larmes.

Bientôt, ne répondant aux raisonnements d'Annibal que par des imprécations, il était en proie à la fièvre la plus violente.

Annibal n'osait le quitter, et s'en allait à la porte, criant à travers l'escalier :

— Un médecin !

— Me voici ! dit une voix grave au bas de l'escalier.

— Ah ! c'est Lechène ! fit Annibal tout joyeux. Julien frissonna de tous ses membres : il avait honte de sa faiblesse devant cet ami perspicace. Pendant deux jours il eut le délire.

Il ne voyait que cartes et parties de cartes de toute nature, combinaisons savantes, bizarreries du hasard, depuis la naïve bataille des enfants jusqu'au grave et insipide whist des blasés et des vieilles. Le trente-et-quarante, le baccarat, le lansquenot, la rouge et la noire, le petit quinze, — tous les points, toutes les chances se présentaient en foule devant ses yeux hagards, et parfois il semblait tenir le jeu de quelque partenaire invisible et infernal, contre lequel il avançait son âme ou la tête de ses amis, — plus souvent celle d'Annibal, son garde malade le plus assidu.

Parfois aussi la scène changeait. — Julien se croyait au fond d'un bois épais, devant une croix de pierre, ou à la rencontre des routes d'une forêt, — traçant des lignes cabalistiques sur le gazon ou sur le sable, plumant des poules noires, et appelant le démon avec sa plus forte voix de basse-taille.

C'était plus que de la fièvre, c'était une espèce de tétanos, et l'on sait combien sont dangereuses les attaques de ce mal effroyable qui, une fois

qu'il a envahi un cerveau humain, le dessèche rapidement, précédant une mort horrible.

Heureusement pour Julien, André, malgré sa jeunesse, était déjà un de ces puissants jouteurs, infatigables ennemis de la mort, qui se sont fait de l'art de guérir une sorte de sacerdoce, et qui, dégagés de toutes les épouvantables nécessités du métier, — consistant parfois à perpétuer la maladie, — poursuivent, jusqu'en ses plus intimes retranchements, la cause morbide.

Mais si le médecin était dévoué et savant, le malade déjouait presque toutes ses prescriptions par l'espèce de répulsion qu'il éprouvait pour ce sauveur désintéressé : il croyait voir en lui le diable en personne, l'apostrophait sans cesse avec des bribes d'opéra ou des tirades de drames fantastiques, et lui imposait les plus difficiles tâches, à la façon de nous ne savons plus quel personnage de Boccace.

Annibal le soigna avec un dévouement fraternel. A peine s'il se dérangea pour aller aux rendez-vous que continuait à lui donner la mystérieuse dame des galeries de l'Odéon. Cela ne faisait pas tout à fait le compte de mademoiselle Colombe, qui, sans lui garder une fidélité exagérée, aimait cependant à compter sur ce cavalier chaque fois que la fantaisie de quelque bonne partie lui passait par la tête.

Marielle, la petite écaillère, était venue, elle aussi, offrir ses services et avait veillé plus d'une fois Julien.

— Voilà une bonne et excellente fille, dit souvent Lechène en la voyant s'installer le soir auprès du lit, un tricot ou quelque ouvrage à la main.

— Elle est très-jolie, répondit une fois Annibal en clignant de l'œil.

— Mais honnête, mon bon, répliqua rudement l'étudiant en médecine ; sa réputation est faite, et il faudrait un autre garçon que vous pour la faire chavirer.

— Je le crois, fit Annibal avec plus de sérieux qu'il n'y en avait au fond de son caractère.

Un soir que Marielle et Annibal venaient de s'installer pour passer la nuit auprès de Julien, dont la fièvre avait redoublé dans la journée, un grand bruit retentit dans la chambre voisine.

Marielle pâlit et Annibal devint rouge comme une pivoine.

Il avait reconnu le timbre de Colombe. Il se précipita dans la chambre et arrêta à temps le déluge de paroles et de reproches que la jolie fille allait se permettre.

— Chut ! Julien dort.

— C'est avec Julien que tu étais par là ?

— Oui.

— Tu mens.

— Colombe, vous ne pouvez ignorer ce que sait tout le quartier latin, Julien est à l'extrémité..

— Oui, mais tu n'étais pas seul à son chevet.

— Avec Lechène, c'est vrai.

— Et qui encore ? Ah ! n'essaie pas de me tromper. Je sais tout.

— Ça m'est bien égal, après tout. Crois-tu que je me laisse prendre à ce grand mot de comédie. Quand on dit : Je sais tout, c'est qu'on ne sait rien.

— Oui da, beau séducteur de dames voilées !

— Colombe !

— Je parlerai.

— De grâce, vous pourriez réveiller ce pauvre garçon, qui a heureusement trouvé un peu de repos.

— Cela m'est égal, continua Colombe en baissant la voix. Je suis venue ce soir pour te dire ma façon de penser. Tant pis si ça te fâche.

— Ma petite Colombe...

— Ah ! tu as donc bien peur qu'elle ne sache que je suis ici avec toi, gros monstre !

— Qui ?

— Marielle.

— Marielle, en effet, est par là, mais quant à son opinion...

— Tu ne t'en moques nullement, et la preuve, c'est que tu es le plus heureux des hommes quand elle daigne t'accorder un rendez-vous.

— Hein ?... fit Annibal abasourdi.

— Que votre conduite, monsieur, est connue de tout le monde, et que tout le quartier latin sait à cette heure que votre mystérieuse inconnue des galeries de l'Odéon...

— Eh bien ?

— N'est autre que mademoiselle Marielle, l'écaillère du restaurant d'en face.

La porte de Julien s'ouvrit brusquement, et la jeune fille parut, pâle et frémissante.

— Madame, fit-elle, ce que vous venez de dire là est un mensonge et une mauvaise action.

Colombe éclata de rire.

— Vous êtes forte, ma belle, s'écria-t-elle ensuite, et nous nous attendons à vous voir, un de ces jours, la reine du quartier latin.

— Colombe ! fit Annibal avec indignation.

— Oh ! je vous laisse, monsieur, avec votre précieuse conquête. Une écaillère ! C'est charmant ! Et dans quelques instants tous les cafés de la montagne Sainte-Geneviève retentiront de l'aventure.

La folle fille se retira majestueusement, et en descendant l'escalier sa voix fraîche et son rire argentin remplirent toute la maison.

Aussitôt son départ, Annibal tomba assis sur son lit. Cette découverte était pour son amour-propre un coup d'assommoir. Sa tête vacillait comme s'il eût été asphyxié. Le ridicule de sa situation prostrait ses forces. Marielle était fraîche, pure, jolie et sage. Il ne s'en occupait pas, c'était une écaillère ! Il y avait de quoi en crever de dépit et de honte.

La pauvre fille restait devant lui, interdite et muette. Il jeta sur elle un regard farouche.

— Grâce, monsieur Annibal, grâce !... fit-elle en joignant ses deux petites mains rouges.

— Ah ! malheureuse, tu m'as perdu !...

— Perdu !

— Oui, je serai désormais, grâce à ton infernal stratagème, la risée de tout le quartier !...

— Mon Dieu !...

— C'est-à-dire que c'est à s'aller jeter dans la Seine la tête la première. Mais quel mauvais génie t'a poussée à me jouer ce tour indigne ? Le désir de me faire de la morale, toujours ?

— Eh bien ! oui, monsieur, toujours !

— Quoi ! tu l'avoues !...

— Oui, chassez-moi, chassez-moi, mais j'emporterai la satisfaction du devoir rempli. Je n'ai pas réussi. Dieu m'a punie de ma folle témérité, mais je n'en ai pas regret... Du moins, monsieur Annibal, ne me maudissez pas, et promettez-moi qu'en faveur de la bonne intention vous garderez au fond du cœur un souvenir pour la pauvre fille qui vous a voué sa vie.

— Toi !

— Ah ! qu'ai-je dit !...

— Mais ces lettres que tu m'as écrites et signées du nom de Marie, qui te les a dictées ?

— Mon cœur, répondit simplement la candide jeune fille.

— Et c'est toi-même ?...

— Oh ! je suis courageuse, et l'étude ne me fait pas plus peur que le travail.

En ce moment, Julien jeta un cri dans sa chambre, et tous deux se retrouvèrent en même temps auprès de son lit, attentifs et inquiets. C'était sans doute un mauvais rêve qui agitait l'esprit du malade, car il dormait.

Annibal et Marielle s'assirent tristement auprès du lit et restèrent très-longtemps sans parler. Ils n'osaient même pas se regarder. Enfin, le jeune homme s'enhardit et lui adressa la parole à voix basse.

— Marielle, dit-il, vous disiez que vous aviez étudié ?

— Je n'ai pas toujours été servante comme vous me voyez. Mon père tenait un commerce de soieries en gros dans la rue Saint-Denis, au premier étage d'une belle maison, et les affaires allaient très-bien, lorsque des crises sont survenues à Lyon. Des faillites nombreuses ont suivi et des billets n'ont pas été payés. Il fut obligé, lui aussi, de se mettre en faillite. Je ne connais pas bien tout, cela, parce que j'étais toute petite et que ma mère, depuis, n'en parlait jamais sans pleurer. Mon pauvre père ne put survivre au déshonneur et il mourut. Ma mère fut obligée de me retirer de ma pension, puisqu'elle ne pouvait plus la payer. Je ne savais presque rien. Elle me garda avec elle le plus possible. Sa famille était pauvre et ne pouvait l'aider. Nous vivions de quelques leçons de piano qu'elle donnait, et je l'aidais à faire son petit ménage. Mais ses chagrins minèrent sa santé, et moi, enfant, je ne m'apercevais de son mal que quand elle s'alitait. Un jour le médecin du bureau de bienfaisance vint la voir et fit monter la concierge de la maison. On ne me dit pas pourquoi, parce que j'étais trop jeune pour le comprendre ; mais le lendemain matin, au point du jour, je m'éveillai en entendant ma mère qui m'appelait. La concierge n'était plus là. Ma mère m'embrassa avec force, ses larmes coulaient sur mes joues, et bien que nous fussions en été, je la sentais froide comme le marbre. Je lui réchauffai les mains de mon mieux, et la chaleur que je lui communiquais lui faisait du bien ; mais au bout de quelques instants elle était devenue plus froide encore et tout à fait immobile. Elle était morte. — J'avais dix ans, monsieur. Je ne sais guère ce qui se passa, parce que je n'y compris rien, mais ce que je sais, c'est qu'une dame du voisinage me recueillit chez elle et que je devins sa servante.

— Ah ! ma pauvre enfant, fit Annibal, tant de souffrances à cet âge.

— Je ne souffrais que de ne plus voir autour de moi des personnes aimées. — Bientôt cette dame devint dure pour moi ; elle m'accablait de travail ; elle disait sans cesse que j'étais trop fière et que mes parents m'avaient mal élevée. Je les avais connus à peine, et j'ignorais presque qu'ils eussent été riches. — Quand j'eus quinze ans, toutes les personnes qui venaient dans la maison semblaient se faire un malin plaisir de contrarier ma maîtresse en lui disant que j'étais gentille. Elle en conçut une jalousie affreuse. Je ne comprenais pas du tout pourquoi, car elle était bien belle ; mais un jour la concierge de la maison m'apprit ce que c'était que cette dame. Je ne voulus plus rester chez elle, et je ne lui réclamai même pas ce qu'elle me devait depuis cinq ans que je la servais. J'entrai dans une autre maison, où je fus assez bien traitée ; mais il y avait un valet de chambre qui me força encore de partir. Je ne vous dirai pas tout ce qu'il m'a fallu de force, de volonté et de courage pour résister aux tentations, aux exemples surtout que j'avais tous les jours sous les yeux ; mais un beau jour je pris le parti de rire de tout et de ne plus m'occuper des autres.

— Vous êtes restée servante, ma pauvre enfant, lorsque tant d'autres, à votre place...

— Oui, servante, plutôt que perdue. J'aurais bien pu aller mendier chez un de mes cousins que l'on disait riche, mais j'en avais toujours entendu parler comme d'un mauvais homme. Qui sait le sort qu'il m'eût imposé. Le travail me donnait la liberté.

— Mais moi, comment avez-vous eu la pensée de... vous occuper de moi ?

— Je ne sais pas.

— Mais encore.

— C'est bien simple. Tenez, un jour, — vous allez rire, — je descendais votre escalier lorsque je vous entendis, dans votre chambre, crier à M. Julien de vous prêter quarante sous.

Annibal sourit.

— M. Julien vous les prêta, à ce qu'il paraît, car vous êtes descendu presque aussitôt pour entrer dîner en face. Il n'y avait pas longtemps que vous étiez à Paris, et vous n'aviez pas encore beaucoup de crédit. Toujours est-il qu'en mettant le pied dans la rue une pauvre femme qui marchait péniblement en portant une petite jatte de lait se trouvait sur votre passage, vous l'avez heurtée, elle a trébuché, et la jatte et le lait furent culbutés. La bonne femme se mit à regarder d'un air si lamentable son pauvre dîner

répandu dans la boue, qu'en vous excusant de votre maladresse vous lui ayez offert la pièce que venait de vous donner votre cousin. Elle l'accepta les larmes aux yeux.

— Je me le rappelle, dit Annibal.

— Et quand elle fut partie, vous vous dirigiez vers le restaurant. Alors vous avez tâté votre gilet, où il n'y avait plus rien ; — vous êtes parti d'un éclat de rire, et vous êtes allé vous promener au lieu de dîner..

— C'est vrai, pardieu !

— C'est d'un bon cœur, me suis-je dit ; et depuis ce temps-là je vous ai toujours salué d'un sourire chaque fois que vous êtes entré au restaurant.

— Et alors vous avez étudié ?

— Oui, j'allais tous les soirs à l'école des bonnes sœurs ; j'ai étudié et...

Annibal se leva et fit plusieurs tours par la chambre.

— Monsieur Annibal... fit la jeune fille avec timidité.

— Ah ! tais-toi, ne me parle plus ; je sens que ma tête déménage. — Une écaillère ! J'en ferai une maladie, c'est sûr.

— Oh ! vous avez raison, je n'y pensais plus ; — mais je m'éloignerai, vous ne me verrez plus.

— Non, restez, Marielle. Ah ! quand nous nous promenions ensemble au Luxembourg, vous me paraissiez une femme séduisante.

— C'est que je suis née riche, et que, ma famille étant distinguée, — je me souvenais d'instinct.

— Ah ! il faut vous éloigner, oui, vous avez raison. — Allez-vous-en, — sacrifiez-vous. Il le faut ; — n'achevez pas de me perdre. — Oh ! le ridicule, ma pauvre Marielle, je n'y pourrais survivre, voyez-vous.

Et le pauvre garçon fondit en larmes. Il ne s'attendait pas à cette aventure..

Marielle l'obligea à aller se coucher et elle veilla seule Julien.

Le lendemain, elle ne revint plus.

Du reste, la science offre tant de ressources, surtout aux médecins qui ne s'aplatissent pas devant les règles et les prescriptions, souvent monstrueuses, de l'art, que Julien revint à la santé.

— Pauvre ami, dit-il un jour à Lechène, il paraît que je t'ai bien houspillé dans mon délire !

— Bah !

— Oh ! cette femme !...

— Tu y penses encore ?

— Si je pouvais me venger !

— Voilà un sentiment mauvais !

— Elle disait m'aimer, tandis qu'elle était à qui la voulait.

— Se venger, à quoi bon ?

— Elle a fait le mal, ne doit-elle pas l'expier ?

— L'amour est le plus cruel des sentiments, lorsqu'il est déçu dans ses calculs ou trompé dans ses conditions de durée : la vengeance alors se présente devant lui, armée de toutes ses griffes, soufflant sa rage, ardente à tout dévorer. Or, ton amour a subi de graves atteintes, et tu désires sacrifier sur des ruines quelque victime innocente.

— Innocente !... fit Julien avec amertume.

— La femme est toujours innocente de ses lâchetés et de ses crimes : Dieu lui a donné une âme inférieure. Cela est si vrai, que nous avons coutume d'exalter la plus mince des concessions qu'elle nous fait, et que nous la traitons *d'ange* quand elle consent tout bonnement à être *homme*. Mais je vois que mon esthétique n'est pas de ton goût pour le moment, et que tu lui préférerais la plus petite des infamies.

— Comment me venger ?... murmura Julien.

— Laisse-en le soin à Dieu, ami. Et sois tranquille, va, cela sera beaucoup mieux fait que si tu t'en mêles.

— Dieu !... fit Julien avec un sourire d'incrédulité.

— Dieu ou le hasard, comme tu voudras. Sois tranquille, te dis-je, une femme qui a des remords court elle même à l'abîme, inutile de l'y pousser.

— Des remords ?...

— Et d'ailleurs, de quoi te vengerais-tu ? De ce qu'une femme ne t'aime plus ? Eh ! sois donc, au contraire, joyeux et léger : ta chaîne est brisée. Et puis, considère un peu quelle est ta chance. Ordinairement, quand une femme cesse d'aimer un homme, c'est qu'un autre homme est parvenu à le supplanter dans ce qu'on est convenu d'appeler son cœur. Or, ton cas est particulièrement différent : ce n'est pas pour un rival qu'on te quitte, mais pour une chimère. La passion que tu avais inspirée se voit remplacer par un vilain vice ; — que diable, tu es bien difficile ! — mais c'est absolument comme si, marié depuis vingt ans, ta femme prenait la résolution de faire deux lits. C'est quelque chose que d'être le dernier amant d'une femme.

Sur ce mot, — le dernier amant d'une femme, — Julien frissonna ; mais il surmonta toute faiblesse, et sourit.

— Ah ! tu es un rude amoureux, ami, il faut en convenir, reprit Lechène en riant de bon cœur. Sais-tu qu'on ne voit pas, dans la vie prosaïque que la Bourse et la politique nous font, beaucoup d'amoureux de ta force !

— Des fous, des esprits faibles.

— Des forts au contraire ! L'homme réellement passionné peut arriver à tout. *Tu Marcellus eris*. Sois avocat, deviens député, et l'avenir est à toi.

— Ah ! tu m'y fais songer. Mon pauvre cours de droit, je l'ai bien négligé.

— Annibal a travaillé pour deux. Il a déjà passé un examen.

— Lui !

— En te soignant il piochait comme un nègre. André parti, Julien se leva, et quand Annibal rentra, il le trouva assis auprès de sa fenêtre, pensif et les yeux fixés sur le jardin. Il comprit ce qui se passait dans ce cœur.

— Y a-t-il longtemps que tu ne l'as vue ?... lui demanda timidement Julien.

— Hier, elle était au bal, dit Annibal, à qui André avait recommandé de répondre cela à la première question de son cousin.

Julien ferma les yeux ; puis il les rouvrit, fit faire un demi-tour à son fauteuil et s'empara d'un livre de droit.

Huit jours après il était sur pied et fit sa première sortie.

Comme il allait entrer, en compagnie d'Annibal et de Lechène, au restaurant d'en face, il s'arrêta en voyant la place occupée d'ordinaire par Marielle tenue par une grosse femme aux rouges couleurs.

— Tiens, fit-il, la petite Marielle n'est plus ici.

— Elle a disparu depuis quelques jours, répondit Lechène en jetant un regard sévère du côté d'Annibal, qui rougit.

— Qu'est donc, devenue Marielle ? demanda Julien à celle qui remplaçait la jolie enfant.

— Oh ! c'est une mijaurée ; elle avait de l'ambition. Je crois qu'elle est demoiselle de magasin dans la rue Saint-Denis, répondit la grosse femme, — et cela pour avoir des toilettes et ne plus se salir les doigts à la grosse besogne.

— Si elle travaille toujours, dit Lechène, il y a encore quelque chose de bon en elle.

D'après les instructions de Lechène, Annibal s'attacha à faire promener Julien de préférence dans Paris, afin de fatiguer son corps le plus possible ; mais Julien n'avait pas besoin de ces calmants : l'étude, dans laquelle il

s'enfonça avec une ardeur fiévreuse, lui donna pendant quelque temps toute tranquillité d'esprit.

Il partit peu après en vacances.

XII. BERR, NOM D UN CHIEN

Les étudiants avaient quitté Paris pour la plupart ; il n'y restait que les abandonnés et les viveurs émancipés.

La ville était en fête, — une fête nationale, — et le soleil avait splendidement éclairé la journée. Une foule compacte se dirigeait vers les Champs-Élysées, tandis qu'une armée d'allumeurs commençait à mettre le feu aux premiers lampions ou verres de couleur qui ont le privilège de se dresser invariablement depuis bon nombre d'années le long de la grande avenue.

Lorsque les féeriques palais furent entièrement embrasés, plusieurs égoïstes manifestaient hautement le désir qu'une telle illumination eût été imaginée pour eux seuls, en se plaignant de l'immense affluence des curieux qui, nécessairement, obstrue la perspective, Candis qu'un grand jeune homme, sec et pâle, marchait le nez en l'air, et si parfaitement indifférent à tout ce qui se passait autour de lui, qu'on eût pu facilement parier qu'il ne sentait pas les coudoiements et les bousculades et se croyait bien isolé.

Ce jeune homme était René Fauveau, le poète ; le pauvre diable n'avait pas mangé depuis la veille au matin.

René Fauveau était né à Troyes, d'une famille de bonnetiers dont le dernier membre était mort à peu près ruiné par l'invasion de certaines machines qu'il avait toujours refusé d'introduire dans ses ateliers. Ce féroce ennemi du progrès avait eu la douleur de mettre au monde un fils atteint, presque en naissant, de cette maladie incurable qui a nom rêverie ou poésie.

La poésie est, on en conviendra sans peine, l'antipode de la bonneterie ; de sorte que les derniers moments du digne homme furent empoisonnés par l'idée que René allait laisser pourrir dans leurs loges souterraines les antiques métiers à tisser, transmis par la ligne directe des Fauveau.

L'éloignement de l'héritier de cette souche champenoise pour la fabrication et le commerce de la haute bonneterie doit néanmoins s'expliquer : un fait assez naturel y suffira. Madame Fauveau avait été élevée au couvent de la Visitation de Troyes, alors dirigé par une dame de noblesse bretonne, admiratrice passionnée de l'auteur des *Martyrs*. On

comprendra donc à quel point les prédilections baptistaires du bonhomme furent froissées lorsque sa femme déclara vouloir appeler le premier-né des Fauveau, — qui depuis trois siècles était invariablement baptisé Jacques, — du doux nom de René.

Donc, nourri d'une substantielle poésie par sa mère, qui ne se doutait nullement, la pauvre femme, du travail de destruction que semblable éducation opérait dans l'esprit de son fils, — au point de vue commercial, — René n'opposa qu'une sorte d'étonnement et de stupeur aux désirs de son père, lorsqu'à la mort de son épouse, — à Troyes on dit : mon épouse, — M. Fauveau voulut prendre en main la direction de son fils.

Resté orphelin à vingt ans, René réalisa son modeste héritage, qui monte à une trentaine de mille francs, et s'en vint à Paris, attiré par cet aimant intellectuel contre la force duquel les âmes poétiques tenteraient en vain de lutter, avide de se conquérir une place au soleil de la renommée en marchant sur les traces des vigoureux champions que la littérature comptait à sa tête. Mais auparavant, il résolut de faire son droit, ce à quoi s'était toujours refusé le bonhomme Fauveau, et il s'établit tout d'abord au quartier latin. Mais, qui dit poète, dit paresseux ; la paresse est la mère de toutes les incartades : René était étudiant, niais il n'étudiait pas.

Au bout de deux années, les trente mille francs étaient dévorés ; et si l'on songe aux nécessités de la vie parisienne, aux entraînements naturels auxquels devait céder une nature peu calculatrice, ardente à épuiser la coupe de toutes les jouissances, ou prompt à obliger des confrères ou des amis dans la détresse ; si l'on considère surtout le changement si diamétralement survenu dans les relations et les habitudes d'un provincial issu de bonnetiers, on s'étonnera qu'une aussi faible somme ait pu résister deux années.

Le rouleau épuisé, il fallait vivre. C'est alors que René songea sérieusement à utiliser les relations qu'il s'était faites ; mais il eut à essuyer l'une des plus poignantes déceptions qu'il soit donné à un homme d'éprouver.

Du reste, si René vit s'éloigner certains courtisans de sa fortune, une fois cette fortune épuisée, il est juste de dire qu'il s'y attendait parfaitement : l'ingratitude est un don de nature commun à tous les hommes, de quelque condition qu'ils soient ; mais ce qu'il n'eût pas rencontré très probablement dans un autre monde, c'est le dévouement. Quelques amis, qui lui obstruaient innocemment les voies littéraires, furent heureux de partager

avec lui la bourse un peu plate des mauvais jours. Firino, plus particulièrement, fut admirable.

La déception porta donc tout entière sur l'avenir que René avait espéré se faire en littérature, et le peu d'aide qu'il rencontra lui mit au cœur un dégoût profond, une sorte de défaillance, dont il essaya en vain de triompher. Des articles dans quelques petits journaux, des biographies, des traductions, tous les infimes travaux sans nom du littérateur aux abois, lui créèrent, pendant six mois, un budget chèrement disputé.

On comprendra pourtant que son impatience s'accommodait assez mal d'un semblable débouché ; mais les triomphes du théâtre qu'il ambitionnait, avec l'assurance que donnent toujours de petits succès déjà obtenus, ont des lenteurs avec lesquelles il faut compter, bien qu'elles aient tout ce qu'il faut pour jeter un esprit timide et naïf dans une suite de découragements.

René était d'un naturel très-insouciant quant aux questions financières, et par cela même incapable d'efforts vigoureux pour se tirer d'une situation désespérée, encore moins de transactions plus ou moins ingénieuses avec sa conscience ; on concevra donc facilement que la misère ne tarda pas à l'étreindre.

— Parbleu ! se disait-il en suivant le flot de la population qui grouillait dans l'avenue des Champs-Élysées, Paris est une ville de ressources, et il faut convenir qu'il est bien doux à celui qui sait le comprendre. Foin de ces gens moroses et taquins qui prennent à chaque instant une foule de petits prétextes pour l'accabler d'imprécations et l'appeler ville de boue ! Je ne le paierai pas de semblable ingratitude, ce séduisant monstre qui m'a fait deux années si rayonnantes dans ma vie, deux années comme tout poète en peut désirer... toute proportion gardée, du reste, avec notre civilisation, qui se contente de petits coupés à quarante sous l'heure, et de restaurants, dont le meilleur ou le plus cher n'est qu'une abominable gargote ! Oui, Paris est beau, il me plaît ; je l'aime, et aujourd'hui surtout qu'il a exhibé toutes ses coquetteries pour attirer hors de chez eux tous ses bons habitants, je veux lui dire un adieu bien complet.

Cette espèce de soliloque, pensé à la fumée infecte des lampions et les mains dans les poches, fut interrompu par la fraîcheur subite que causa au poète l'éparpillement d'une vapeur d'eau produite par les jets du Rond-Point. René se détournait à gauche et prit l'avenue Montaigne ; mais cette fois il ne fut plus porté par le courant du public, il eut à lutter, au contraire, contre la masse des habitants de Passy qui accouraient prendre leur part des

réjouissances officielles. Il est probable qu'il obéissait à une idée bien arrêtée en opposant ainsi son frêle individu à cette force ambulante, car il s'obstina dans la résistance et parvint au quai, sauf d'égratignures et de contusions.

Devant la Pompe à feu, il se trouva seul sur la chaussée, à l'exception d'un brave homme, qui le considéra avec étonnement et passa son chemin.

— *Ave*, bourgeois, lui dit René, *moriturus te salutat* !

Et, joignant le geste à la parole, le jeune homme s'aperçut qu'il avait perdu son chapeau.

C'était un détail de trop peu d'importance pour arrêter René dans sa course ; il longea donc le quai de Billy, traversa le pont d'Iéna, et descendit sur la berge, à quelque distance du point où la Seine se bifurque et forme une île en face de Grenelle.

— La mort par immersion, se dit René, a des avantages, surtout au mois d'août, alors que l'air est en feu et qu'on voudrait se baigner dans les réfrigérants que MM. les professeurs de chimie entretiennent à grands frais pour nous prouver que l'alcool gèle à un certain nombre de degrés ; mais elle a de graves inconvénients... Oh ! je n'y songeais pas, c'est affreux !... la Morgue et son attirail, et les curieux diable ! Julien me l'a dit un jour, cette idée l'a empêché de se noyer.

Il est probable que les horreurs étalées d'ordinaire dans ce petit monument que l'édilité parisienne a élevé à la mort violente ou anonyme, faisaient impression sur l'esprit de ce jeune homme, car il s'assit sur la grève, et suivit du regard le fil de l'eau courante, plongé dans des réflexions amères.

Il en fut tiré par un bruit sourd venant du milieu de la rivière, et dont il ne put se rendre compte. Ce n'était pas un cri humain, et pourtant c'était un cri de détresse ; mais le courant rapprochant bientôt l'objet d'où provenait ce bruit, René entendit comme une espèce d'abolement.

— C'est un chien qui se noie, s'écria-t-il ; pauvre bête, il faut le sauver !... Ici, ici !...

Le jeune homme employa tous les noms qui sont d'ordinaire l'apanage de la race canine, mais l'animal était toujours emporté par le courant contre lequel il voulait lutter. En un clin d'œil René s'était déshabillé et entra dans la rivière.

— Ma foi, pensait-il en nageant vers le chien qu'il accompagnait de la voix, en ferais-je autant pour un homme ?...

Après quelques brasses vigoureuses, il atteignit l'animal et le prit par la peau du cou ; mais en tirant hors de l'eau la tête d'un énorme terre-neuve, il amena en même temps un corps humain qui y était attaché. Malgré la réflexion peu bienveillante avec laquelle il s'était mis à l'eau, René n'hésita pas une seconde, et lâchant le chien, saisit l'homme par les cheveux et nagea rapidement vers le bord, en élevant sa tête au-dessus de l'eau.

Une fois arrivé sur la grève, René se mit à appeler du secours, mais, au même moment le bruit du feu d'artifice tiré à la barrière de l'Etoile couvrit tellement sa voix, qu'il lui fallut renoncer à se faire entendre au moins pour une demi-heure. Le terre-neuve, de son côté, léchait alternativement le visage du noyé et éclatait en gémissements ; mais personne ne venait et, en se retournant, René n'apercevait derrière lui que l'immense profondeur du Champ-de-Mars, alors désert. Il jugea cependant que celui qu'il venait de tirer de l'eau et qu'il espérait sauver, car son cœur battait légèrement, ne pouvait rester ainsi sans secours ; c'est pourquoi il le prit sous les bras pour le soulever, mais il ne se sentit pas la force d'aller bien loin avec ce fardeau dont l'inertie cadavérique augmentait doublement le poids réel.

— Voilà le résultat de mes petites vanités de ce matin, se dit René. Je n'ai pas voulu vendre mon chapeau pour dîner, et la force me manque et mon chapeau est perdu.

Heureusement il eut l'idée de poser les jambes de l'être humain arraché au fleuve sur le dos de l'énorme chien, et de soutenir le reste du corps. Ainsi chargés tous deux, ils marchèrent d'un pas précipité vers un corps-de-garde que les fusées de l'Etoile avaient illuminé un instant auparavant.

Il y a toujours écrit en gros caractères sur tous les corps de-garde ces mots : *Secours aux noyés et asphyxiés*. René avait compté sur cette particularité ; et quelques minutes après il déposait son fardeau sur le lit de camp du poste. Les soldats et le caporal étaient fort embarrassés d'une besogne pour laquelle la pratique leur manquait totalement ; mais un marinier, qui avait vu entrer le lugubre cortège, arriva fort à propos à leur aide et se servit avec succès de la boîte de sauvetage déposée là par l'édilité prévoyante pour ces cas désespérés et malheureusement trop fréquents dans une grande ville comme Paris.

Le noyé rouvrit les yeux au grand contentement du poète et des assistants ; mais le chien, vers lequel s'était tout d'abord dirigé le rayon visuel de l'infortuné, se mit à exprimer sa joie par des aboiements successifs et d'un

ton aigu, par des gambades énormes et des frétilllements de queue à casser un peuplier de dix ans.

C'était un magnifique terre-neuve dont les reins dépassaient en hauteur la table du poste, et qui debout sur ses pattes de derrière devait être plus grand qu'un homme ; sa robe, d'un blanc éblouissant, n'était marquée d'aucune tache, et les seuls points noirs qui se remarquassent sur tout son corps étaient deux grands yeux expressifs et le bout de son nez luisant et rugueux comme une belle truffe du Périgord.

Une fois sauvé, l'inconnu se prêta autant que sa faiblesse le lui permit aux efforts faits par les assistants pour le débarrasser de ses vêtements mouillés. Les soldats les étendirent au dehors sur les bancs de bois du poste, se confiant à la chaleur de l'atmosphère pour les sécher promptement. Les questions que s'était intérieurement posées René touchant les causes qui avaient pu porter le jeune homme au suicide, se trouvèrent assez gravement simplifiées à l'aspect d'une bourse bien garnie tombant des poches du pantalon et posée discrètement sur la table par le caporal.

— Ce n'est pas mon frère en misère, du moins, observa-t-il. Ce ne peut être l'ambition, ce doit être un chagrin d'amour... Cependant, se noyer par amour, aujourd'hui ! me semble bien invraisemblable !... Eh, pardieu, j'y suis !... s'écria René *in petto*, c'est un Allemand !

En effet, les blonds cheveux et la, forme particulière du crâne du noyé, sa face large et en quelque sorte léonine, réalisaient bien ce que nous appelons vulgairement *une tête carrée*. Or, entre tous les peuples, il est certain que la seule nation germanique a conservé encore quelques sentiments de vraie poésie. Un suicide par amour constitue, à lui seul, le *nec plus ultra* du romanesque, ce cousin germain de la poésie.

René, dont le pantalon et la chemise séchaient en compagnie des effets de l'Allemand, s'était enveloppé d'une capote de soldat et couché sur le lit de camp. Le sommeil n'avait pas tardé à s'emparer de ses forces épuisées par le jeûne, et il s'était endormi en pensant qu'il allait très probablement rêver, comme tous les affamés, le festin le plus magnifiquement servi de choses succulentes et savoureuses.

Un peu plus de deux heures s'étaient écoulées déjà, lorsqu'il se sentit secoué doucement par le bras.

— Monsieur, lui dit une voix, est-ce que vous ne vous habillez pas ?

René regarda avec étonnement celui qui l'interrogeait, et reconnut, dans la pénombre du corps-de-garde, le jeune homme qu'il avait sauvé et qui

souriait.

— Vos habits sont secs et, si vous voulez, nous allons partir ensemble, ajouta la même voix.

Le poète ne répondit rien, mais, tenu en quelque sorte sous le charme du regard de l'étranger, il se trouva vêtu en peu de temps.

— Ces braves gens m'ont tout appris, dit l'Allemand en désignant les soldats ; venez, mon frère.

Il était plus de onze heures du soir et le quai d'Orsay était à peu près désert de ce côté, mais on voyait au loin, et surtout de l'autre côté de l'eau, la foule compacte des curieux d'illuminations. Les deux jeunes gens marchèrent d'abord silencieux, mais René jugea bientôt à propos de faire trêve à cette espèce de promenade monotone.

— Ah ça ! mon cher monsieur, dit-il, pourquoi diable étiez-vous dans l'eau de la Seine à pareille heure, remorqué par un grand chien ?... Tiens ! mais où donc est-il ce brave terre-neuve ?

L'Allemand s'arrêta, et le chien, qui suivait, se trouva bientôt les dépassant de la tête. René quitta le bras de l'inconnu et se mit à caresser le noble animal, qui regarda son maître avec amour.

— Il est donc à vous ?... c'est une belle bête !

— Mon seul ami, fit l'étranger avec amertume.

— Oh ! voici une parole qui me prouve que ce n'était point pour votre plaisir que vous voguiez entre deux eaux, n'est-ce pas ?

— Mais comment vous trouviez-vous là, vous ?

— Ma foi, répliqua René qui ne s'aperçut pas que sa question restait sans réponse, j'allais en faire autant, je l'avoue.

— Vous vouliez mourir ?

— Je crois que oui.

— Et pourquoi ?

— Ah ! voilà... vous ne me croirez pas si je vous le dis, et vous aurez raison, parce que c'est absurde.

— Je suis cependant à la hauteur de votre infortune, puisque sans vous je soupais ce soir dans l'autre monde.

— Sans moi et votre chien. Comment s'appelle-t-il ?

— Berr.

— C'est un nom bizarre. Mais ce grand diable-là doit manger considérablement, et tout le monde ne pourrait pas faire les frais de nourriture d'un pareil compagnon.

Les deux jeunes gens étaient alors arrivés devant la Chambre des Députés, et, à la lueur des lampions qui résistaient encore, l'Allemand s'aperçut que l'habit de son sauveur était d'une vétusté respectable, et, en abaissant ses regards vers le sol, il comprit que l'eau de la Seine avait dû rendre un grand service au pantalon en établissant l'uniformité dans les nuances plus ou moins luisantes d'une étoffe jadis noire.

— Pardieu, je me sens un peu faim ! fit l'étranger, et vous ?

René répondit par une sorte d'interjection négative, mais son œil avait brillé d'un trop vif éclat et l'avait trahi ; un cabriolet passait à vide, et il fut bientôt convaincu de la nécessité d'y monter. Un quart d'heure après, ils s'attablaient tous deux dans un cabinet des Frères-Provençaux.

Lorsque le poète eut avalé la dernière cuillerée d'un savoureux potage, auquel son nouvel ami n'avait qu'à peine touché, celui-ci posa ses deux coudes sur la table, y appuya son menton et, fixant sur son convive un œil pénétrant et d'une douceur ineffable, lui dit avec ce léger accent tudesque qui l'avait fait appeler milord par le cocher du cabriolet :

— Vous vouliez mourir parce que vous aviez faim depuis trop longtemps, n'est-ce pas ?

René tendit ses deux mains à l'Allemand.

— C'est vrai ! dit-il avec une larme dans les yeux, c'est vrai, mon cher... comment vous nomme-t-on ?

— Wilhelm Brintz.

René, tout en mangeant avec une sorte d'avidité, et sans rougir le moins du monde de sa misère, sûr d'être compris par ce cœur qu'il avait bien vite jugé à la hauteur du sien, René raconta toute sa vie, ses espérances de gloire et d'avenir, sinon brisées, du moins enrayées dans l'ornière où le génie s'embourbe souvent, faute d'un milieu impossible à atteindre à qui n'a pas la force de lutter ; les déceptions cruelles qui vinrent battre en brèche ses folles illusions de jeunesse, lorsqu'il lui fallut faire le bilan de ses ressources ; et les miracles quotidiens grâce auxquels il put, malgré la misère la plus complète, trouver à mettre un morceau de pain sous la dent. Il amena plus d'une fois un sourire mélancolique sur les lèvres roses de l'Allemand en lui contant les orages de la maison paternelle, les luttes terribles entreprises contre l'esprit mercantile et le positivisme de son bonhomme de père, et il eut des larmes dans les yeux et dans la voix en disant les sublimes défenses qu'opérait pour lui sa mère vénérée.

Lorsque le poète eut vidé tout son sac, lorsque sa vie et son âme se trouvèrent littéralement percées à jour pour l'auditeur providentiel assis en face de lui, ce fut à son tour d'ouvrir les yeux en accent circonflexe et de terminer toutes ses phrases en quelque sorte par des points d'interrogation, mais l'Allemand fut impénétrable : aucune parole qui eût trait aux raisons qui l'avaient pu pousser à un acte aussi extrême que l'est un suicide ne passa par ses lèvres ; et à toutes les questions directes ou indirectes de René, il répondit par un sourire triste ou par des soupirs inachevés dont l'accent devait probablement être familier à Berr, car le brave chien se dressait sur ses pattes, l'air inquiet, chaque fois qu'ils trahissaient l'émotion de son maître.

Il était plus de minuit lorsque les jeunes gens quittèrent le restaurant. Wilhelm voulut absolument, quoiqu'il demeurât dans un hôtel de la cité Bergère, conduire René jusque chez lui, c'est-à-dire rue de l'École-de-Médecine. Il lui fit promettre de venir le voir le lendemain, et regagna rapidement la rive droite de la Seine en sifflotant un air d'opéra, et précédé de Berr qui marchait par bonds, tout joyeux de l'air de gaieté de son maître, et risquant à chaque instant de renverser quelque passant attardé.

René se réveilla tard et entendit sa portière qui balayait l'escalier ; il éprouvait je ne sais quel besoin d'aller flâner dans les rues pour secouer l'espèce de torpeur que son plantureux souper de la veille avait laissée dans tous ses sens ; mais il se résigna à attendre que l'opération du nettoyage hebdomadaire fût terminée, afin de ne point se trouver en contact très-direct avec une personne à laquelle il devait depuis au moins six mois des *sommes folles*, pour ménage, déjeuners, etc., toutes choses dont les garçons sont essentiellement et nécessairement tributaires à Paris.

Quant à son loyer, il est inutile d'en parler ; c'était chose dont il n'osait sonder les abîmes. Il s'était donc assis devant sa table de travail, essayant d'achever un article commencé pour le ce journal, né tout récemment alors, qui restera comme une des curiosités littéraires les plus étonnantes de notre époque, féconde cependant en choses extraordinaires, et qui fit à son auteur, — pour laisser le mot rédacteur à la politique, — une seconde réputation.

René avait donc pris la plume et se courbait déjà sur son papier, lorsque sa clef tourna dans la serrure, et il vit entrer sa portière, armée d'un plateau sur lequel fumaient les choses indispensables à un assez confortable déjeuner.

— Je vous ai entendu remuer dans votre chambre, monsieur, et je suis montée aussitôt, dit-elle en posant le plateau devant lui.

Le poète crut rêver. Par quel miracle cette femme, qui depuis quelque temps se montrait assez revêche et prenait à ses yeux une attitude presque diplomatique, était elle tout à coup devenue souriante et empressée, au point de lui monter un déjeuner fantastiquement substantiel, elle qui avait cru devoir cesser tout service auprès d'un débiteur jugé insolvable ? Cette simple question posée, il était de son honneur de ne pas prêter le flanc à une méprise, et, par orgueil peut-être, René préférait avoir recours au remède souverain avorté la veille plutôt que de manger induement un déjeuner auquel il n'avait pas un droit incontestable.

La portière comprit probablement les pensées du jeune homme en le voyant demeurer les yeux hagards et la bouche ouverte devant ses appétissants préparatifs, car elle lui dit avec une sorte de protection maternelle :

— C'est un monsieur étranger qui est venu ce matin, au point du jour, payer vos petites dettes, et qui m'a dit de recommencer à vous servir comme par le passé.

— Comment ! Wilhelm ?...

René devina tout : les généreuses investigations de son nouvel ami et l'admirable prévoyance avec laquelle il voulait lui épargner toute préoccupation matérielle ; cependant son orgueil eut à souffrir de l'étrange situation que lui faisait un homme qui ne le connaissait que très imparfaitement et lui avait avoué, — à sa grande confusion, — n'avoir jamais vu son nom au bas d'aucun article littéraire. Il ne voulut pas mettre sa portière dans la confidence de cette aventure, et mangea son déjeuner avec l'aplomb d'un homme qui a la certitude de pouvoir le payer, après quoi il s'habilla et sortit.

En vingt minutes il était à la cité Bergère.

Arrivé au second étage et au moment de frapper à la porte qu'on lui avait désignée, il entendit au dedans les accents d'un instrument dont on jouait évidemment avec discrétion, dans la crainte sans doute de gêner les voisins. René n'était pas fâché de pénétrer ainsi dans les secrets de l'Allemand, persuadé que la musique révèle souvent à l'observateur attentif une des faces de l'organisation de celui qui la cultive.

Les sons qui parvenaient jusqu'à lui étaient ceux du violon, mais on sentait qu'une âme profondément ulcérée lui faisait une voix nouvelle et lui

donnait quelque chose d'âpre et de déchirant.

A travers les modulations d'un thème largement accusé, il semblait qu'éclataient, par moments, les terribles accents d'un *Dies iroë*, et que le musicien pleurait les fautes d'une âme condamnée. Le thème était sans doute celui de quelque ballade favorite rapportée de la brumeuse Germanie. Au milieu des colères et des découragements de la broderie, le poète sut entrevoir l'humble trouvère dont la voix plaintive murmurait au bas du balcon de pierre du sombre château. Il voyait ensuite une noble dame rêvant, encadrée par l'ogive, respirant la douce haleine des nuits et se complaisant à suivre cette voix de la terre qui se mariait aux senteurs projetées au loin par les frais berceaux de clématite. René se transportait au loin, dans la blonde Allemagne, au temps des chevaliers errants ; à la faible lueur du crépuscule tombant, accompagné par la prière des oiseaux, il voyait la noble fille dont les cheveux d'or flottaient sur de Manches épaules, ainsi que les branches des arbres pleureurs sur l'eau du fleuve majestueux. Puis, et comme si l'artiste, faisant un retour sur lui-même, voulait s'arracher à la poésie de ces souvenirs, quelque note stridente rompait l'harmonie de ce paysage embaumé et rejetait la rêverie dans les sombres agitations du désespoir.

Tout à coup un aboiement retentit derrière la porte, et le musicien se tut. Presque aussitôt la porte, s'ouvrit et Wilhelm parut.

— J'étais sûr, dit-il, que Berr m'annonçait un ami.

— Mon cher Brintz, dit René en s'asseyant, vous êtes un grand musicien !

— Et vous un délicieux poète, répondit l'Allemand. J'ai furieusement occupé ma matinée, allez ! continua-t-il sans lui laisser le temps de respirer ; j'ai recueilli sur votre compte les meilleurs renseignements, auprès de gens compétents, des compatriotes à moi qui s'occupent de littérature, et dont l'un m'a fait lire de vos vers traduits dans ma langue maternelle. C'est pourquoi j'ai beaucoup réfléchi à votre sujet, depuis une heure, et l'envie m'a pris de me faire éditeur des œuvres poétiques de M. René Fauveau. Gela va-t-il ?

René ouvrit de grands yeux et crut un instant que son interlocuteur se moquait de lui ; mais son air profondément loyal et son sourire empreint d'une naïve franchise le rassurèrent bientôt.

— Mon cher Wilhelm...

— Ah ! vous allez me dire que les vers se vendent peu aujourd'hui ; votre sourire signifie même qu'ils ne se vendent pas du tout, à moins qu'ils ne soient signés Hugo ou Lamartine, nous le savons fort bien ; mais peu nous importe ce qui se fait ou ne se fait pas de ce côté-ci du Rhin : nous avons notre idée.

Le poète vit clairement l'espèce d'aumône que continuait son généreux ami, et quoique la forme en fût d'une exquise et bien rare délicatesse, il ne put s'empêcher de rougir.

L'Allemand, qui avait toutes les qualités de l'âme et que la perpétuelle concentration de la pensée semblait avoir doué d'une pénétration surprenante, prévint les paroles que cette rougeur précédait.

— Que votre orgueil se tranquillise, ami à moitié, répliqua-t-il en employant avec une douce énergie cette expression du plus pur tudesque ; mon compatriote qui vous a traduit nous fera une préface, et, grâce à cette préface, deux libraires de Francfort et de Mayence prendront à eux seuls l'édition presque entière.

— S'il en est ainsi, dit René vaincu, j'accepte.

— Et voilà le prix du sang, reprit Wilhelm en prenant sur la cheminée deux billets de mille francs qu'il tendit à son client.

— Cette fois, Wilhelm, je me fâche tout de bon !

— Allons, grand enfant, prenez et lisez ceci, fit l'Allemand en lui présentant un papier timbré ; après quoi vous signerez.

C'était un traité par lequel Colombet, le célèbre éditeur, s'engageait à imprimer un volume de poésie de M. René Fauveau, et pour prix duquel il donnait la somme de deux mille francs.

— Payés d'avance, ajouta Brintz avec enthousiasme ; c'est d'autant plus beau que c'est plus rare !

René, la sueur au front, signa avec une joie fébrile ; après quoi, s'avancant vers son bienfaiteur, car, quoique les vraisemblances les plus rigides y fussent, il ne pouvait croire à la réalité complète du marché, il lui dit en saisissant sa main :

— Je n'accepterai qu'à une condition, mon cher Wilhelm, c'est que vous me ferez tout à fait votre frère en me disant tous vos chagrins.

Le front de l'Allemand se rembrunit légèrement ; mais avec un mouvement plein de grâce sa blonde chevelure en arrière, et s'écria avec une sorte d'ardeur enfantine :

— Ils sont tous oubliés aujourd’hui ! Il fait beau, allons nous promener dans les bois.

Berr, qui avait suivi des yeux tous les mouvements des deux amis, sauta sur lui-même et en tournoyant en voyant son maître prendre son chapeau d’un air joyeux. Wilhelm, cependant, avant de franchir la porte de la chambre, ne manqua pas de le museler, — obéissant en ceci aux tyranniques et bienfaisantes ordonnances de la police française, — ce que la bonne bête supporta avec une résignation plus qu’humaine.

— Dans la campagne ou dans les bois, dit Brintz en descendant l’escalier, il faut que je voie mon chien courir devant moi : cela me réjouit le cœur. Allons, Berr !

— Décidément il est drôle, nom d’un chien !

XIII. PERFIDE COMME L'ONDE.

Par une pluvieuse soirée de l'automne suivant, alors que les étudiants étaient déjà tous revenus à Paris, Georges Dupérier était dans un café de la rue Dauphine, une chope de bière devant lui, dans laquelle il avait vidé deux petits verres d'eau-de-vie.

— Tu te brûleras jusqu'à l'âme, lui dit Annibal, qui jouait au billard avec Colombe, aux grands applaudissements de toute la réunion.

Georges répondit par un haussement d'épaules d'insouciance, et jeta les yeux vers la fenêtre du café, au-delà de laquelle il apercevait la maison de M. Bocquillon.

Quelques instants après Firino entra comme un tourbillon.

— Ah ! te voilà ! fit-il avec satisfaction en s'approchant de Georges. Je te cherchais. Une affaire superbe à te proposer.

— Cela m'est bien égal.

— C'est bien ainsi qu'ils sont tous ! s'écria Firino. Maintenant que tu pourrais avoir la vogue tu n'en veux plus.

— De quoi s'agit-il ?

— Un journal qui se fonde, René Fauveau en est. Il y a beaucoup d'argent. On a besoin d'un dessinateur pas cher ; j'ai parlé de toi.

— Pas cher ? Alors je n'en suis pas.

— Hein ?

— Ah ! tu ne sais pas ce qui m'est arrivé, toi ! Figure toi que cette canaille de Bocquillon, qui me payait mes dessins cinq francs, les revendait cinquante en Angleterre. Un beau jour un Anglais est venu me proposer de travailler directement pour lui. J'ai accepté. Il me paie cent francs par dessin. J'ai trois mille francs d'économies ramassés depuis deux mois, et je ne sais qu'en faire.

— Monsieur Crésus, tu me fais naître une idée. Veux-tu fonder, à nous trois, René, le journal du quartier latin, illustré ? Nous y mettrons les rois et reines des bals, portraits et biographies.

— Biographies surtout ! oui, c'est une idée ! dit Georges avec exaltation.

En ce moment, le garçon du café remit une lettre à Georges. Celui-ci l'ouvrit nonchalamment ; puis il se leva précipitamment, prit son chapeau et

quitta la salle.

A deux pas du café il trouva une voiture stationnant et s'en approcha vivement. Mais cependant, et comme honteux de cet empressement, il recula d'un pas. C'est qu'un visage bien connu avait paru à la portière : celui d'Adrienne.

Elle avança vers lui des mains si suppliantes, son visage exprima si éloquemment les angoisses et la prière, qu'il eut pitié et se rapprocha.

— Georges ! Georges !... fit-elle, — vous m'accuserez, vous me maudirez, mais vous ne me condamnerez pas !

— Que me voulez-vous ? demanda le jeune homme d'une voix étouffée par l'émotion que la vue de cette femme faisait naître dans son cœur.

Adrienne ouvrit la portière et le fit monter à côté d'elle. Il se laissa attirer plutôt par considération que par amour, et afin de ne pas la compromettre aux yeux des passants. Elle appuya sa tête sur son épaule et fondit en larmes.

Elle pleura longtemps, et ses sanglots semblaient même augmenter de force d'instant en instant, comme pour protester contre l'attitude glaciale en apparence de son ancien amant.

Celui-ci repassait dans sa mémoire toutes ses douleurs et toutes ses tortures, et songeait, malgré lui, à cette singulière faculté de pleurer attribuée au crocodile.

— Tu es donc devenu de marbre ?... dit-elle tout à coup en l'étreignant.

A ce contact, l'amour du jeune homme se réveilla avec l'ardeur des jours heureux, et il répondit à Adrienne par un baiser sur ses cheveux. Celle-ci tressaillit de tout son corps et serra davantage ses deux bras nus autour du cou de Georges. Ce mouvement fit tomber la pelisse qui lui cachait les épaules, et elle apparut dans toute l'irrésistible nudité d'une toilette de bal.

— Ah ! que je t'aime !... fit-elle.

Mais l'ivresse de Georges fut de courte durée ; il attira la pelisse et recouvrit ces beautés auxquelles il ne voulait plus rien demander.

— Sais-tu, Georges, reprit-elle, l'idée qui me vient idée folle, vas-tu dire, mais tu me la pardonneras, j'en suis sûre.

— Parle, fit le jeune homme en souriant.

— Je voudrais revoir ton intérieur, — cet appartement coquet que j'ai habité avec toi...

— A cette heure ?...

— Qu'importe ! L'opinion des autres, tu sais bien que j'en fais bon marché. J'ai tout en horreur... si tu savais... Ah ! les hommes sont lâches !...

Et appuyant de nouveau sa jolie tête sur la poitrine de Georges, elle fondit en larmes.

Le jeune homme ne savait que penser, et attribuait tout naturellement ces grandes douleurs à quelque grossièreté de Bocquillon.

— Allons chez toi, Georges, je t'en supplie !... reprit-elle avec une énergie à laquelle celui-ci ne crut pas devoir résister.

Il donna l'adresse au cocher, et bientôt Adrienne se retrouvait dans ce petit appartement qui, aux jours de son amour pour un autre, semblait renfermer le paradis. En y entrant, elle avait cependant jeté sur chaque meuble un regard farouche, surpris par Georges, qui n'y attacha qu'une légère attention et l'attribua à la jalousie. Peut être pensait-elle qu'une autre avait vécu là.

Mais telle n'était pas la signification de ce regard.

Adrienne avait remarqué, d'abord, qu'aucun domestique n'était venu leur ouvrir la porte de l'appartement, — que Georges avait tout simplement tiré sa clef de sa poche et allumé lui-même une bougie placée sur une table dans l'antichambre. Puis, elle avait reconnu que tous ces meubles, dont elle se rappelait parfaitement les formes et les étoffes, étaient fanés, gauchis, parfois écornés, — et attestaient enfin une certaine gêne chez leur propriétaire.

Elle ne resta pas longtemps sur cette impression, et jeta bientôt ses deux bras autour du cou du jeune homme et le serra doucement ; puis, s'arrachant, comme avec effroi, de cette étreinte, elle alla s'asseoir sur une causeuse et regarda fixement Georges.

— Je resterai ici ! dit-elle avec une expression résolue dont celui-ci ne put s'empêcher de tressaillir.

— Oui, reprit-elle, j'ai horreur du monde, je te l'ai dit, — avec toi seul je puis être heureuse et je ne puis plus admettre la vie sans toi. Si tu savais ce que j'ai souffert. Oh ! tiens, quand je pense à ma conduite envers toi, je voudrais mourir. Mais, Georges, qu'as-tu donc, grands dieux ! tu me regardes avec froideur ?... Ah ! j'en suis sûre, tu ajoutes foi aux calomnies dont on m'accable ! Eh bien ! oui, je l'avoue, j'ai été folle, stupide, misérable et infame !... Le jeu a détruit en moi tous les bons instincts et m'a fait méconnaître un amour connue le tien ; je l'ai bien expié, va, par les tortures que cette passion exécrationnelle m'a infligées.

— Un soir, je t'ai vue, suivant avec la fièvre et l'angoisse du condamné les combinaisons stupides des cartes !... dit Georges avec une ironie indulgente.

— Ce soir-là, Georges, ce soir-là je t'ai vu triste et morne, et alors le remords m'a saisie ; j'ai senti mon cœur comme broyé dans une main de fer, et j'aurais voulu venir vers toi pour te dire : — Je ne jouerai plus, j'exècre tout ce qui n'est pas toi, je ne veux plus vivre que par toi et pour toi.

— Dis-tu vrai ?... dit le jeune homme, qui s'approcha en frémissant du sofa.

— Je t'aime !... répondit Adrienne, qui se pencha vers lui et, lui saisissant les deux mains, le fit tomber à ses genoux.

Il pleura, — et ce fut avec le plus charmant abandon que la belle jeune femme essuya ces larmes dont elle ne pouvait suspecter la sincérité.

— C'est dit, reprit-elle, tu me veux bien, je reste avec toi ?

— Oui !... oui !... lit Georges enivré, et dont les lèvres allèrent des mains aux bras et des bras à la riche poitrine de cette sirène irrésistible.

— Demain...

Elle s'arrêta, comme confuse et toute rougissante, puis elle reprit :

— Demain, j'enverrai chez cet affreux Bocquillon chercher mes effets ; il paiera, je l'espère, mes petites dettes. Au fond, par avarice, il aimera mieux être débarrassé de moi et acquitter tous ces vilains comptes.

— Combien te faut-il pour acheter ta liberté immédiate ? demanda Georges, poussé par une inspiration subite.

— A demain, dit-elle avec une sorte d'impatience.

— Mais encore ?...

— Trois à quatre mille francs que je voudrais lui jeter au visage, car tu ne sais pas ce que c'est que cet homme ! Il disait m'aimer, et son amour était une insulte de tous les jours, fit Adrienne d'une voix étranglée et avec un froncement de sourcils terrible. A chaque instant, il me reprochait l'argent que je lui coûtai.

Georges se leva et se dirigea vers sa chambre à coucher, où il fut suivi par Adrienne, qui semblait effrayée.

Il ouvrit l'un des tiroirs de sa table, et y prit une enveloppe.

— Adrienne, dit-il, depuis quelque temps j'ai gagné beaucoup d'argent, et je le conservais avec un secret instinct qu'il pourrait t'être nécessaire. Tiens, prends ceci ; je veux que tu sois libre.

— Que tu es grand !... fit la jeune femme en se jetant à son cou avec un transport de joie que Georges prit pour de l'admiration.

Georges la saisit dans ses bras, ivre d'amour, les yeux brillants de cette joie suprême que donne une passion partagée, lorsqu'une pensée soudaine l'arrêta :

— Va, dit-il en rouvrant ses bras, — va te racheter tout de suite, va !...

— Georges !... s'écria Adrienne qui, elle-même un instant égarée, s'était laissée aller à la douce ivresse des sens si facilement communicative entre deux êtres jeunes et beaux.

— Va te racheter, répéta-t-il d'une voix impérative, va, — et reviens.

Adrienne le regarda dans les yeux, puis elle recula, lentement, lentement, comme prête à se jeter dans ses bras au premier signe, et au moment de franchir le seuil de la porte elle lui envoya, des deux mains, le plus ardent des baisers.

Elle disparut.

Cinq minutes après, Georges sortait de l'espèce de torpeur qui s'était emparée de tous ses sens, et ses yeux, jusque-là machinalement fixés sur la porte, se portèrent sur le plancher et aperçurent, tranchant sur les couleurs sombres du tapis, un petit papier tout froissé vers lequel il se baissa aussitôt.

Ce papier était vraisemblablement tombé de la poitrine d'Adrienne ; car, tiède encore, il avait conservé le parfum de sa peau satinée.

Il se précipita dessus et déplia ce papier en tremblant, car il lui brûlait les doigts, comme s'il recelait quelque secret mortel. L'écriture lui était inconnue, mais c'était celle d'une femme, évidemment.

« J'en suis bien fâchée, disait ce billet, mais je ne pourrai rembourser votre billet. Il me faut de l'argent demain matin. Si on vous en refuse, allez trouver Georges. Quelques sourires, et il vous en donnera. Il en a. »

Georges demeura comme foudroyé, puis il partit d'un éclat de rire.

— Imbécile ! fit-il, c'est bien fait !

Et il sortit aussitôt en courant. Il rentra au café de la rue Dauphine, où il retrouva Firino.

— Je t'ai vu monter en fiacre, lui dit celui-ci, et j'avais aperçu, d'ici, à la portière, la plus belle tête du quartier latin. Tu l'aimes toujours ?...

— Ah ! la bonne plaisanterie !... Elle voulait de l'argent, je lui en ai donné.

— Tes trois mille francs ! dit Firino plein d'espoir.

— Pour payer des dettes, disait-elle. Ah ! la bonne charge ! C'est pour aller jouer, j'en suis sûr, jouer, jouer toujours ! Est-ce qu'on se corrige du jeu ! Triple imbécile !

— Je comprends cela, moi, je suis allé ce soir au tripot de la rue Soufflot, et j'y ai laissé dix louis, que mon père m'avait envoyés ce matin pour mon mois.

— O Paris, le voilà, mon cher, ce Paris après lequel nous aspirions tant ! Voilà ce qu'il fait de nos femmes !

Et il prit par la taille une belle fille qui venait d'entrer avec fracas.

— Viens, toi, viens, ma belle, dit-il, tu me verseras du punch, du rhum, de l'absinthe, de la liqueur de feu !... Il faut que j'oublie, ou que je crève !

— O Paris, dit Firino avec douleur, voilà ce que tu fais de nos hommes !

XIV. LE DÉSESPÉRÉ

Pendant un mois Wilhelm et René s'étaient occupés sans relâche de l'édition du volume de poésie. Les journaux, à son apparition, en firent d'autant plus d'éloges que la politique, depuis plusieurs années, a tué à peu près toute littérature ; mais ce qui surprit René et l'éditeur surtout, c'est que le livre fut enlevé en quelques jours, demandé à grands cris par les libraires d'outre Rhin.

Ce succès inespéré engagea l'éditeur à commander au poète un nouveau volume pour la saison suivante ; mais, cette fois, alléguant une gêne extrême survenue dans les transactions de librairie, il ne le paya que 500 francs.

La misère avait été un cruel apprentissage pour René : il accepta. Avec ce qui lui restait encore du premier ouvrage, il se vit une année assurée matériellement, c'est-à-dire une année d'un travail exempt de ces soucis qui rongent la plus vaste intelligence.

Un soir qu'il marchait par les rues, les yeux errants au i hasard, à la recherche peut-être de quelques strophes rebelles, il passa devant Saint-Eustache. La rue était encombrée d'hommes et de voitures, et il se demandait, non sans quelque surprise, par quel concours de circonstances il se trouvait dans ce quartier marchand, lorsqu'il entendit l'orgue de l'église qui résonnait dans les profondeurs du temple.

René, désireux de fuir cette atmosphère puante des halles, qui chassait toute idée poétique de son cerveau, se trouvait en ce moment auprès de la petite porte méridionale. Il gravit les marches du perron, et essaya de pousser la porte, mais elle était fermée en dedans.

— Ne peut-on entrer ? demanda-t-il en donnant un sou à l'espèce de bas-relief humain qui se tenait dans une encoignure, feignant de marmotter des *oremus*.

— Non, monsieur, mais en allant par le cul-de-sac, vous le pourrez peut-être.

René revint sur ses pas, pénétra dans l'impasse qui débouche rue Montmartre, et moyennant quelques sous se fit ouvrir la porte de l'église.

L'orgue jouait toujours, et il s'assit religieusement dans un coin pour l'écouter, certain de se trouver bientôt pénétré de la profonde extase que met dans l'âme du vrai poète cette voix majestueuse ; puissante musique qui remplit de ses prestiges les voûtes immenses et sonores des hautes basiliques ; instrument sacré dont les formidables accords ébranlent les lourds piliers et dont les douces modulations jettent les sens dans le monde mystérieux des séraphins ; traduction large et solennelle de la foi chrétienne qui force l'athée lui-même à s'incliner devant une majesté invisible et qui est, comme l'a dit le poète,

... Le seul concert, le seul gémissement
Qui mêle aux cieux la terre !
La seule voix qui puisse, avec le flot dormant
Et les forêts bénies,
Murmurer ici-bas quelque commencement
Des choses infinies !

Aucun autel de l'église n'était allumé, aucun prêtre n'officiait ; on ne voyait même plus errer dans la nef ces hommes noirs, pareils à des ombres, aux allures affairées, qui semblent toujours en quête : il était évident que l'artiste jouait pour lui seul : c'était peut-être l'organiste étudiant les motifs de sa messe du dimanche suivant.

Toujours est-il que René se laissa aller aux torrents d'harmonie que versait dans son âme l'instrument sacré et que, sous cette chaude inspiration, il eût réalisé les plus beaux poèmes si la multiplicité des périodes ne fût venue en neutraliser l'expression. Il s'abandonna donc à la somnolence où le jetait cette musique divine, sans souci de ce qu'il perdait d'hémistiches et de strophes, — quand, petit à petit, il lui sembla que le clavier gigantesques adoucissait au point d'en être réduit à peu près au seul son de la flûte.

Bientôt cette douce haleine du musicien, mariée aux mille bruits de l'obscurité et du silence, prit un corps et le poète se retrouva clans les plaines de la Germanie, comme le jour où il avait épié Wilhelm.

Il n'en fallait plus douter : c'était le même thème qui lui avait montré une noble fille des burgraves du Rhin, penchée au balcon trèfle du manoir ; mais lorsque le thème se tut pour faire place, encore comme autrefois, aux

accents terribles du *Dies iroe*, l'artiste employa à la fois toutes les forces du formidable instrument. Les trompettes soufflaient avec furie comme celles du dernier jugement, et *le jour de colère* éclatait avec toute la sauvage énergie de la nature bouleversée.

— C'est lui ! s'écria René en se dirigeant vers l'étroit escalier qui conduit au buffet, et s'ouvre à quelques pas du grand portail.

Il avait déjà gravi trois marches lorsqu'il heurta dans l'ombre une espèce de gnome qui dégringola sur les dalles et disparut derrière un pilier. Presque au même instant l'orgue qui mugissait sur sa tête se tut tout à coup, comme si quelque chose se brisait dans le vaste instrument, et René posait le pied sur la dernière marche lorsqu'un juron allemand gronda près de lui. Une petite lampe accrochée auprès du buffet lui permit de reconnaître Brintz, vers lequel il se glissa.

— Tiens ! c'est René, s'écria Wilhelm, je croyais que c'était ce maudit Bastien, mon souffleur. Le drôle est parti et me laisse en plan, il prétend que je le fatigue. Partons. — Ici, Berr !

René vit, non sans étonnement, le gros terre-neuve sortir de l'ombre où il s'était assoupi, et s'engager après eux dans l'étroit escalier.

— Vous ne sauriez croire, mon ami, dit l'Allemand, combien il m'en coûte d'argent pour obtenir que Berr traverse l'église chaque fois qu'il me prend fantaisie de venir toucher l'orgue de Saint-Eustache.

Par un hasard assez fréquent dans la vie d'artiste, les deux jeunes gens n'avaient dîné ni l'un ni l'autre ; de sorte qu'ils s'en furent souper aux Frères Provençaux, comme la première fois qu'ils s'étaient rencontrés.

Ce soir-là, Wilhelm ne chercha pas à cacher sa mélancolie ; il fut amer dans ses paroles, triste, découragé ; il semblait que le lutteur tombait sur le sable de l'arène, épuisé ou à bout de volonté ; — et ce soir-là encore, malgré les instances de son ami, il se refusa à desserrer les lèvres et à laisser échapper un mot de son secret.

— Vilaine tête carrée ! s'écriait René, je gage qu'il s'agit de peines de cœur !

L'Allemand se contenta de sourire douloureusement.

Le lendemain, le poète se leva tard, ce qui, du reste, lui arrivait assez souvent. En s'habillant, il ne put s'empêcher de songer à son ami, à la bizarrerie de son caractère, à sa taciturnité intermittente, à la réserve surtout qu'il mettait à cacher la cause du noir chagrin qui semblait dominer son âme.

Puis, au fur et à mesure que ces pensées grandissaient dans son esprit, René se trouva tout à coup le cœur serré par un de ces horribles pressentiments dont on ne se rend pas compte, mais auxquels on cède impérieusement ; c'est pourquoi il descendit à la hâte son escalier, — au risque de renverser sa portière, — et courut tout d'un trait à la cité Bergère.

— M. Brintz est sorti de grand matin, lui répondit-on à l'hôtel.

En ce moment on entendit retentir dans l'escalier un gémissement lugubre, un de ces cris prolongés que le vulgaire a nommé, non sans raison, celui d'un chien qui a perdu son maître.

Cette plainte douloureuse du pauvre Berr était trop en harmonie avec les secrètes craintes de René pour qu'il n'y prêtât point une grande attention et ne leur donnât une importance énorme.

— L'instinct a donc aussi ses pressentiments, pensa-t-il.

Il fut impossible de trouver la clef de la chambre de l'Allemand, et le garçon de l'hôtel qui dit que M. Brintz avait joué du violon pendant toute la nuit, — mais si doucement que ses voisins ne s'en étaient pas plaints, — le garçon prétendit qu'il était sorti en emportant cette clef.

René, sans s'expliquer dans quel but, voulait cependant délivrer le chien qui, sentant sans doute sa présence, redoublait d'énergie dans les hurlements qu'il poussait ; il fit part de ses craintes relativement à son ami et eut le bonheur de les faire partager à la maîtresse de l'hôtel ; — si bien que celle-ci se décida à faire usage de la seconde clef qu'elle possédait, non sans rendre René responsable des reproches que son locataire pouvait exprimer à son retour.

Dès que la porte fut ouverte, Berr sauta sur l'ami de son maître avec tous les signes de la reconnaissance et descendit aussitôt l'escalier comme s'il flairait les traces de ce maître absent. René suivit le chien à grand peine et fut ainsi conduit par lui, toujours courant, jusqu'au boulevard des Italiens.

Là, l'animal s'arrêta devant les voitures de place qui y stationnaient, allant de l'une à l'autre, revenant sur ses pas et regardant René avec inquiétude : il était évident que la trace était perdue en cet endroit. Le poète questionna l'employé de la régie, fit le portrait de l'Allemand et apprit, non sans de grands efforts, qu'en effet, vers huit heures du matin même, un jeune homme de cette tournure avait pris une citadine et c'était fait conduire à Auteuil.

— Au bois de Boulogne ! — dit René en sautant, suivi de Berr, dans un fiacre, — et bon train, il y a gras !

Le cocher fouetta ses chevaux et partit comme le vent.

René mit pied à terre à la porte d'Auteuil et vit, non sans une grande joie, Berr qui flaira aussitôt la terre et courut une piste bien connue. Bientôt l'animal marcha avec rapidité, et le poète fut forcé de prendre une allure de trot pour le suivre ; enfin, après mille détours, après mille tentatives pour pénétrer dans les fourrés les plus épais, le chien jappa d'une manière toute particulière et s'élança vers un grand orme entouré de buissons.

René le suivit, agité d'un tremblement extraordinaire, et contempla au bout d'un instant un horrible spectacle.

Un homme était suspendu à l'une des branches de l'orme faisant angle avec le tronc et élevée de six pieds au-dessus du sol. C'était Wilhelm.

Berr sauta après lui en poussant un cri déchirant ; René prit le corps et le soutint de son bras gauche, tandis que de la main droite il dénouait la cravate de soie au moyen de laquelle l'Allemand s'était strangulé.

Avec quels regrets il pensa en ce moment à la précaution puérile qui place toujours un couteau ou un canif dans la poche des bourgeois et des bureaucrates.

Heureusement il vint à bout de desserrer le nœud fatal.

Au bout d'une heure, Wilhelm, tout à fait revenu à la vie, serrait tristement la main du poète.

— Vous ne voulez donc pas me laisser mourir ? dit-il avec amertume.

— Non, sacrebleu ! répondit René. D'ailleurs, ajouta-t-il en riant, vous auriez dû penser à celle pour qui vous voulez mourir : si elle vous avait vu dans cet état vous en seriez fort humilié. Ce n'est pas beau, un pendu !

L'Allemand ne répondait nullement aux caresses furieuses que lui faisait son chien depuis qu'il avait rouvert les yeux, il semblait lui reprocher sa persistante affection.

— Allons, se dit René en montant avec son ami dans la voiture qui attendait à la porte du bois, aux grands maux les grands remèdes ! *Similia similibus*. C'est une femme qui cause tout le mal ; il est temps qu'une autre femme vienne guérir cet innocent maniaque. — Niais suis-je de n'y avoir point songé plus tôt !

René resta toute la journée avec l'Allemand et déploya toute son imagination pour l'égayer ; il alla même jusqu'à soutenir avec lui une discussion sur l'esthétique des passions asservies aux besoins, ou dominées par la volonté ; et lorsqu'il rentra chez lui le soir, harassé au moral autant

qu'au physique, il était à peu près rassuré sur l'état mental de ce difficile compagnon que le hasard lui avait donné.

— C'est égal, disait-il en se couchant, Berr et moi n'arriverons pas toujours à temps.

Le lendemain, il galopa à l'hôtel de la cité Bergère, monta l'escalier, écouta, et remercia Dieu par un sourire en entendant au-dessus de sa tête le son mélancolique du violon de son ami.

Le soir, il alla au bal des étudiants.

— La première venue, se dit-il, pourvu qu'elle soit très-jolie et pas trop mauvais ton.

Il se heurta contre la Faunesse, qui marchait les yeux fixes, comme si elle cherchait quelqu'un.

— Bonsoir, Adrienne, dit René, songeant aussitôt qu'il ne pouvait rencontrer mieux.

— Tiens, René Fauveau ; il y a longtemps qu'on ne vous a vu par ici.

— Mais vous, je vous trouve étrange. On dirait que vous avez pleuré.

Elle lui prit le bras et s'appuya dessus avec force.

— Oui, oui, je souffre, répondit-elle.

— Qu'avez-vous donc ?

— Ah ! je suis bien malheureuse !...

— Vous ! fit René en haussant légèrement les épaules. — Toi ! ajouta-t-il à voix basse.

— Croyez-vous cela impossible ? demanda-t-elle en le regardant avec un certain effroi.

— C'est votre affaire.

— Oh ! le monde !... Des gens mesquins, lâches, menteurs, égoïstes !...

— Pas tant que cela, ma belle ! Je vois qu'il vous a manqué de rencontrer un homme qui sût toucher votre cœur et se faire aimer.

— Eh ! tous les hommes sont amoureux de moi.

— Ne confondons pas. Je vous demande si vous n'aspirez pas à être aimée, aimée avec ferveur, comme vous pourriez être aimée, vous, si belle, — et ressentir le contre-coup de cette passion en dedans de vous-même ?

— Savez-vous, René, depuis combien de temps je compte mon existence, — à quel jour remonte réellement ma vie ?

— Dites.

— Je vis, reprit-elle, les yeux égarés, je vis depuis le jour où, pour la première fois, j'ai sérieusement touché une carte ; je vis depuis que j'ai pu

jouer. Le jeu comble le vide de mon âme ; je joue avec délire, avec frénésie !...

— Cependant, Adrienne, autrefois... votre âme avait une certaine innocence, et l'amour...

— Je vous ai dit que je jouais avec délire.

— Eh bien ?...

— J'aime le jeu ! répondit la Faunesse avec une énergie sauvage.

Elle s'élança vers une femme qui venait d'entrer au bal, et toutes deux quittèrent précipitamment le jardin.

— Pauvre Wilhelm, se dit René en quittant à son tour le bal, cette femme-là t'eût peut-être sauvé.

Le lendemain, quand René arriva à l'hôtel de la cité Bergère, il trouva tout le monde en grand émoi et les visages consternés. On entendait retentir dans l'escalier les mêmes hurlements du chien qui, la veille, avaient nécessité l'intervention de la seconde clef de l'appartement.

— Cette fois, monsieur, lui dit le garçon, il y a quelque chose d'extraordinaire, car M. Brintz n'est pas encore sorti.

— Et il n'a pas appelé ?

— Si, monsieur, il y a une heure. Il m'a remis un coffre et une lettre qu'il m'a dit de porter de suite chez vous.

— Je n'y étais pas.

— Aussi ai-je laissé le tout, selon les ordres de M. Brintz, chez votre concierge.

— Montons ! fit René en enjambant rapidement l'escalier.

Berr, en reconnaissant la voix de l'ami de son maître, redoubla d'énergie dans ses cris, et c'est à peine si René put les dominer en appelant Wilhelm.

Un verrou intérieur était poussé.

— Enfonçons la porte ! s'écria René en pesant de toutes ses forces contre le faible panneau, aidé du garçon et par plusieurs personnes qui survinrent. La porte céda sous leurs efforts, et les planches, en éclatant, laissèrent une baie assez grande pour qu'un homme s'y pût glisser. La porte fut ensuite ouverte du dedans.

René se précipita dans la chambre et trouva son ami étendu sur le parquet, au milieu d'une mare de sang, et tenant encore le rasoir avec lequel il s'était coupé la gorge.

Dix minutes après, — à Paris les catastrophes ne restent pas longtemps ignorées, — M. le commissaire se rendait sur les lieux pour accomplir les

formalités d'usage.

On trouva une somme d'argent dont l'emploi était réglé par le défunt, et qui servit à acquitter ses dettes de l'hôtel et les frais d'inhumation de son corps.

Le lendemain, vers midi, René, qui avait passé la nuit à veiller le malheureux jeune homme, le conduisait, accompagné de Berr et de quelques-uns de ses compatriotes, au cimetière Montmartre. Rendre la douloureuse attitude du chien et ses jappements plaintifs quand il vit descendre la bière dans ce trou profond et particulièrement froid qui distingue les fosses creusées dans ce terrain si souvent remué des cimetières parisiens, — dire la persistante douleur avec laquelle il ne voulait pas quitter cette place lorsque le fossoyeur y eut planté une croix de bois noire, serait impossible ; il fallut l'entraîner de force par la laisse, et la force de René, en cet instant, était bien anéantie.

Quand il rentra chez lui, on lui remit le coffre et la lettre.

La lettre contenait une clef, et ce fut en pleurant que René lut ce qui suit :

« Mon cher frère,

Le nom sous lequel vous m'avez connu n'est pas le mien. Entraîné par une passion folle, j'ai quitté la maison paternelle, emportant le souvenir des larmes de ma bonne mère, que mon départ a tuée, et la malédiction de mon père ; mais maintenant que la femme pour qui j'ai tout sacrifié m'a trahi, il ne me reste plus que mondés espoir et mon lâche amour, qui n'est pas encore éteint. Après bien des tentatives rendues vaines par vous, et cédant aux plus horribles souffrances morales, je prends le parti de quitter sûrement cette vie, afin de trouver dans la mort l'oubli, le bienheureux oubli ! Cependant, René, au moment de m'élancer dans l'éternité, je suis préoccupé du sort réservé à mon pauvre vieux Berr, mon chien fidèle, qui a voulu me suivre dans ma fuite, et qui, au moment où j'écris ces lignes, semble m'interroger du regard et deviner que je pense à lui. Pauvre Berr ! René, vous le garderez avec vous, n'est-ce pas ? Mais si vous pouvez aller à Strasbourg, il saura vous mener vers la maison de mon père, et vous apprendrez au vieillard que son fils maudit n'existe plus. Adieu, frère, acceptez les objets que renferme ce coffret ; c'est l'héritage de celui qui meurt pour avoir trop aimé.

Votre WILHELM. »

Le coffret contenait onze mille francs en or et le violon du jeune Brintz. C'était un Stradivarius d'un grand prix.

René alla aussitôt prendre un passeport pour le duché de Bade, et arrivait le lendemain à Strasbourg. Il tenait Berr en laisse, et, quittant la ville, mettait le pied sur le pont de Kelh, lorsque le chien, sentant l'air du pays natal qui lui venait de l'autre rive, fit un tel bond qu'il cassa le lien par lequel le tenait le poète. En deux secondes il disparut à ses yeux, et pendant que les douaniers badois lui faisaient subir un interrogatoire, René perdit un temps considérable.

Quand il fut libre de circuler, il eut beau appeler, s'informer, courir, chercher : pas de traces du chien. La nuit le surprit dans ses recherches ; mais il les recommença les jours suivants, sans plus de succès.

Il reprit le chemin de fer et revint à Paris.

A son arrivée, il ouvrit le coffre du violon et contempla l'instrument avec tristesse. Il lui semblait que l'âme de son ami était dans les flancs jadis si sonores de ce confident de ses pensées.

Soudain, une émotion extraordinaire s'empara de tout son être. Il se crut le jouet d'une hallucination.

A travers l'une des ouvertures en forme d's qui donnent issue au son apparaissait le visage d'une femme.

Ce n'était qu'une miniature photographique collée au fond de l'instrument ; mais tels étaient la surprise et l'effroi de René qu'il crut voir ce visage prendre les proportions de la nature.

Ce visage lui révélait tout à coup et le secret de Wilhelm et l'horrible blessure à laquelle il n'avait pas survécu.

Ce portrait, c'était celui de la Faunesse.

— Lui aussi ! se dit le poète avec stupeur.

XV. ÉCHÉANCES

Le même soir où, laissant René, la Faunesse avait quitté le bal, vers minuit, les deux extrémités de la rue Soufflot se trouvèrent subitement, et sans que les habitants du quartier s'en doutassent le moins du monde, interceptées par une escouade de personnages à visage plus que sévère, — personnages que le vrai Parisien sait toujours parfaitement distinguer entre tous les types formant la population si bizarrement mélangée de la grande ville.

Cette escouade protégeait tout simplement la présence dans la rue Soufflot de M, le commissaire spécialement attaché à la police des maisons de jeu clandestines.

Le fonctionnaire, accompagné de deux agents, vêtus tous trois avec une certaine recherche et gantés de blanc, tira discrètement le bouton de la sonnette d'une maison que le lecteur connaît déjà, et la porte que nous avons vue s'ouvrir mystérieusement devant quelques-uns des héros de cette histoire, s'ouvrit encore une fois et se referma. Le concierge, armé de sa lanterne, s'apprêtait à examiner la main tendue vers lui, et au fond de laquelle rayonnait un irréprochable as de pique, lorsque les deux acolytes du commissaire se précipitèrent sur lui, en gens habitués à semblable manœuvre, le bâillonnèrent avec une précision admirable et le ficelèrent comme un vulgaire paquet.

Pendant ce temps, le commissaire avait rouvert la porte et introduisait sous le vestibule une dizaine d'agents, également vêtus de noir et gantés de blanc.

Il est de toute probabilité qu'un traître avait révélé les précautions et indiqué les engins dont s'entouraient les prêtres de cette nouvelle Isis, car le secret de la porte du corridor s'ouvrit sous la pression du doigt policier.

Les agents ne s'engagèrent que deux par deux dans l'escalier ; et ce n'est que lorsque le dernier eut dépassé la porte à guichet du premier étage, que le commissaire se fit introduire à son tour.

L'entrée d'un représentant de l'autorité dans une réunion suspecte a toujours quelque chose de particulièrement remarquable, car à la manière

dont le magistrat s'avança vers la première table de jeu tous les regards se fixèrent sur lui.

Il ouvrit son paletot sous lequel était étalée une écharpe tricolore.

Ce fut le *Mané Thecel Pharès* du festin de Balthasar.

Chacun se leva en tumulte et voulut fuir, mais toutes les issues étaient gardées.

Le commissaire prononça les mots sacramentels, et tous les joueurs baissèrent la tête. Quelques femmes s'évanouirent, — ou firent semblant.

Les cartes, les râteaux, les enjeux furent saisis, après quoi on procéda immédiatement à la reconnaissance des initiés.

Il va sans dire que tous les masques étaient tombés.

La plupart des joueurs exhibèrent sans rougir des papiers établissant leur identité, et purent se retirer, — honteux et confus de l'idée d'avoir à comparaître, quelques jours plus tard, devant le membre du parquet commis à l'instruction.

Ceux qui ne purent fournir de caution suffisante furent mis à part et réservés.

Les dames produisirent également des papiers, en personnes habituées à la formalité, ou plutôt prémunies contre une descente de police.

Quatre ou cinq, des plus jolies et des plus légèrement vêtues, se contentèrent de montrer au commissaire une carte mystérieuse dont la suscription n'avait probablement rien de très-édifiant, car elle leur valut quelques paroles brutales.

Arrivé dans la pièce du fond, le commissaire s'approcha d'une femme vêtue avec distinction, laquelle était blottie dans un fauteuil.

— Vos papiers ? lui dit-il.

— Je n'en ai pas, monsieur, répondit-elle.

— Otez votre masque.

La dame voulut résister, mais un agent dénoua, sans façons, les cordons qui se rejoignaient derrière la nuque de la mystérieuse habituée.

— Je la connais, dit un agent, je l'ai vue au bal des étudiants.

— Elle n'a pas de papiers, elle ira à la Préfecture, répartit le commissaire, trop occupé de ses fonctions pour paraître frappé de la surprenante beauté de l'inconnue.

— C'est la Faunesse ! s'écria une voix de femme venant du fond de la salle.

— Vous la connaissez ? fit le magistrat en se tournant de ce côté.

— Pardieu !

— C'est comme cela qu'on l'appelle en effet, dit l'agent qui, le premier, avait reconnu Adrienne.

— En tout cas la caution est médiocre, répliqua le commissaire. Elle ira à la Préfecture.

Le lendemain, dans l'après-midi, sur un avis qui lui parvint, Georges Dupérier fut trop heureux d'aller la réclamer.

— Ah ! je suis corrigée à jamais ! dit-elle.

Georges sourit. Il ne croyait pas à ce serment des joueurs, qui ressemble beaucoup à ceux des ivrognes.

— Écoute, dit-il, j'ai passé la nuit à boire et j'ai réfléchi depuis en cuvant ces horribles choses : une semblable existence me fatigue. Je veux enfin renaître à la raison. Je suis venu à Paris pour faire mon droit. Je le ferai. Nous avons encore un mois à passer dans cette maison, le bail expire le 15 janvier. Après ce temps nous irons habiter une mansarde et nous y vivrons de la pension que me font mes parents. Deux cent cinquante francs, cela te va-t-il ?

— Oui, répondit Adrienne avec confusion.

— Tu sens bien que je ne t'abandonnerai pas ; mais situ le veux, tu es libre.

— Moi aussi, je suis fatiguée de cette existence, et j'ai envie, plus que tu ne penses, va, de devenir une honnête femme.

Georges ne répondit pas et la laissa accroupie auprès du feu. Il ne croyait pas tout à fait à la conversion de la pécheresse ; mais il était plein d'espoir.

Quand il fut parti, elle jeta un coup d'œil sur la fenêtre, et son regard traversa l'espace qui la séparait de l'hôtel où habitait Julien.

Tout à coup elle se sentit frappée au cœur ; elle venait d'apercevoir le profil sévère de l'étudiant derrière les vitres closes de sa fenêtre.

Elle fondit en larmes et appuya sa main sur son cœur, qui bondissait. Elle reconnaissait avec stupeur que son amour pour ce jeune homme n'avait jamais été plus violent. Sa vue lui faisait oublier le jeu.

— Si je le revoyais, se dit-elle, je retomberais dans l'abîme.

Et se cachant le visage, elle se tourna de manière à ne plus pouvoir regarder par la fenêtre.

Pendant ce temps, M. Bocquillon hurlait de rage, et il avait demandé le docteur M Celui-ci, habitué à ce client maniaque et avare, s'était contenté de lui envoyer Lechène.

— Hâtons-nous ! lui dit André en entrant, je vais, en vous quittant, passer mon examen de doctorat. En ce moment j'ai la chance de vous guérir. Dans quelques heures j'aurai le droit de vous tuer.

L'usurier le regarda de travers.

— Oh ! ces étudiants, sceptiques et moqueurs !

— Voyons, qu'est-ce que vous avez ?

— La fièvre ; je brûle.

— Bon, encore une scène avec Adrienne, dit Lechène en lui tâtant le pouls.

— Elle est partie ! Comprenez-vous cela ?

— Elle a bien raison. Elle était folle d'accepter la vie avec un magot de votre espèce.

— Où est-elle ?

— Voyons, tenez-vous tranquille. La fièvre viendrait compliquer votre anévrisme, je ne vous en donnerais pas pour dix jours.

— Vous croyez ? fit l'usurier en regardant le jeune homme avec terreur.

— Parbleu !

— Oh ! quel terrible médecin vous serez, si vous ne ménagez pas mieux les nerfs de vos malades.

— Un homme de votre âge, amoureux comme vous l'êtes, c'est la mort.

— Ah ! qu'elle m'a fait souffrir, cette femme !

— Bon, haïssez-la, ce sera mieux.

— La haïr... et dire que je ne lui ai jamais touché le bout du doigt !

André Lechène le regarda avec le plus formidable étonnement.

— Jamais ! s'écria-t-il, jamais ? — Vous aussi ?

— Hein ? que voulez-vous dire ?

— Rien, fit Lechène répondant à sa pensée, et qui prit son chapeau pour s'en aller.

— Vous ne me prescrivez rien ?

— Rien qu'une chose.

— Laquelle ?

— Oubliez cette femme, toutes les femmes, ne vous occupez que d'affaires d'argent. Il n'y a que cela qui vous laisse calme et froid. Je réponds de vous à cette condition.

— Bien, répondit l'usurier d'une voix sombre. Quand il fut seul, il prit dans l'un de ses tiroirs deux billets, à chacun desquels était épinglée une

feuille de papier timbré recouverte de cette fine écriture de la chicane, les broussailles de la justice.

Bocquillon s'habilla chaudement, se munit de ces titres et s'en alla frapper à la porte de Julien Ducroizier.

— Elle m'avait défendu de le poursuivre !... se dit-il en se léchant les lèvres à la manière du tigre, — nous allons voir !

Il entendit rire et chanter ; cela lui parut de bon augure pour sa créance. Il entra et trouva les deux cousins ensemble.

— Flambés ! dit le regard d'Annibal.

Les deux jeunes gens restaient immobiles, comme si la tête de Méduse les avait soudain changés en statues.

Pendant ce rapide moment de stupeur, l'usurier avait fureté de l'œil de tous les côtés de la chambre, et il eût donné peut-être les deux titres qu'il avait à la main pour savoir si la porte qui s'ouvrait chez Annibal n'avait pas servi, soudain, à dissimuler la Faunesse.

L'âpre usurier, physionomiste de première force, triompha d'avance. Il devint patelin et humble. L'araignée immonde allait jouer avec les moucheron.

— Messieurs, dit-il, je suis bien le vôtre... Croyez que c'est avec le plus vif regret que je me vois forcé de vous demander...

— Quoi ? ô monsieur Bocquillon, fit Annibal, qui retrouva le premier ses facultés gouailleuses. Il n'y a rien que nous ne fassions pour un homme comme vous.

Et en s'empressant pour lui avancer une chaise, il glissa à l'oreille de son cousin ces mots significatifs :

— Scène de Molière !

— Je venais donc... fit l'usurier.

— Ce cher monsieur Bocquillon ! Tu ne peux te figurer, Julien, comme la santé de M. Bocquillon m'intéresse. Lechène, grand médocastre, nous a dit que vous étiez souffrant.

— Je voudrais...

— Comment se porte donc madame votre épouse ?

— Mon ép... fit l'usurier, dont les sourcils se froncèrent d'une façon effroyable.

— Ah ! pardon, j'oubliais que vous êtes veuf ! Heureux mortel, veuf à la fleur de l'âge !

— Vous êtes bien bon, mais je ne suis plus, hélas ! à la fleur...

— Vous y êtes, corbleu ! N'est-ce pas, Julien ? M. Bocquillon a l'œil viffot, très-viffot !

— Je vous prierais...

— Et nous savons que les dames ont pour vous la plus sincère estime.

— Messieurs... fit Bocquillon, qui crut voir dans ces paroles une épigramme à ses récentes déceptions, je venais vous demander...

— Quoi encore ? Il n'y a rien, vous le savez...

— Vous ne me laissez pas parler !

— Trop parler nuit. Il y a longtemps...

— C'est aujourd'hui, messieurs, dit Bocquillon, qui parla très-vite, l'échéance de vos billets renouvelés, et je viens en toucher le montant.

— Vlan ! ça y est ! fit Annibal en s'en allant tambouriner sur les vitres de la croisée.

— Eh bien ! messieurs, êtes-vous en mesure ?

— Comment donc ! Que ne parliez-vous plus tôt !... fit Julien en cherchant dans le tiroir, tandis qu'Annibal se fouillait avec acharnement.

— Cela ne te regarde pas, laisse, dit celui-ci à son cousin.

— Hein ? fit Julien.

— C'est à moi de payer.

— Mais non, c'est à moi, au contraire.

— Monsieur Bocquillon, s'écria Annibal, ne l'écoutez pas. C'est moi qui vais...

— Oh ! ça m'est égal, à moi ! dit l'usurier, qui souriait en dessous et se leva en remettant prudemment ses paperasses dans sa poche.

— Monsieur Bocquillon, si vous recevez son argent, dit Annibal, vous aurez affaire à moi.

— Payez, alors !

— Je m'y oppose, dit Julien, qui avait toutes les peines du monde à garder son sang-froid.

— Je n'en démordrai pas, répliqua Annibal.

— Pourvu qu'on me paie ! dit brutalement l'usurier.

— Julien, je te défends de payer !

— Annibal, je te défends de payer !

— Mais alors qui ? qui ? qui ? s'écria Bocquillon, dont l'envie de rire était passée.

— C'est incroyable ! reprit Annibal, croiriez-vous que voici vingt discussions que j'ai avec lui à ce sujet ? Car nos dépenses et nos dettes sont

communes. Il paie, je paie, nous payons, chacun notre tour. N'est-ce pas fraternel ?

— Et édifiant. Mais cela me fatigue, messieurs ! fit M. Bocquillon, renonçant à ses manières patelines. Dites tout de suite que vous ne pouvez payer.

Un petit éclat de rire retentit dans la chambre voisine, et Bocquillon se précipita de ce côté.

— Holà, cher monsieur, vous êtes bien indiscret ! s'écria Annibal en l'arrêtant.

— Qui est-ce qui est par là ? demanda l'usurier d'un air effaré.

— C'est Colombe ! dit Annibal, qui attendait en effet sa maîtresse.

— Vous meniez !

Julien rougit. L'idée d'une rivalité avec un homme de cette espèce révoltait son orgueil ; il s'élança vers la porte et l'ouvrit toute grande. Trois cris retentirent dans la chambre : étonnement, fureur et dépit.

Adrienne la Faunesse leur montrait soudain à tous trois son radieux visage.

Bocquillon laissa les deux jeunes gens, et, se précipitant de ce côté, saisit la belle fille par le bras.

— La voici donc ! fit-il avec la joie d'un enfant.

Adrienne se laissa emmener en riant comme une folle, à la grande surprise de Julien ; mais quelques instants après Annibal posait un doigt sur ses lèvres et écoutait des bruits discordants qui venaient du côté de l'escalier.

— Ils se disputent, dit-il. Elle ne veut pas le suivre.

— Eh ! que m'importe ! fit Julien les dents serrées, les mains tremblantes, et qui, pour cacher son trouble, s'en alla, à son tour, agiter ses doigts sur les vitres de la fenêtre.

Annibal, lui, était indigné.

— Te préférer cet être ! s'écria-t-il, — ô les femmes ! Et cette Colombe, elle en ferait autant ! — Tiens, Julien, si tu m'en crois, nous nous en irons d'ici, je ne veux pas la revoir, — veux-tu ?

— Non.

— Je vais aller rôder dans la rue Saint-Denis. Il y a si longtemps que je n'ai vu Marielle. Bonne fille, celle-là ! Il lui a fallu de la force et de la vertu pour résister au milieu de toutes ces corruptions de Paris.

Julien restait immobile devant sa fenêtre. Depuis longtemps son cousin était parti lorsqu'il chancela soudain.

Il venait de voir une femme descendre le petit perron du jardin, et faire rapidement le tour des allées.

En passant sous sa fenêtre elle lui envoya un baiser.

XVI. LE SANG RÉPANDU

Cette étrange créature bouleversait toutes les idées de Julien. C'était à ses yeux un composé de toutes les turpitudes et de toutes les séductions, et il ne s'en rendait pas bien compte ; elle occupait dans son esprit la place énorme d'un rêve ardemment contemplé et qui n'a pas eu de dénouement.

Il courut toute la journée après Lechène et l'accompagna, dès qu'il l'eut trouvé, au café où celui-ci, la sobriété même, voulut absolument le régaler, en l'honneur de sa réception au doctorat.

Ils se séparèrent tard, très-tard, — ainsi le voulait la secrète terreur de Julien, qui n'osait rentrer dans sa chambre. — Et pourtant, quand il eut monté son escalier, ce fut en tremblant d'espérance qu'il introduisit la clef dans la serrure. Il s'imaginait qu'Adrienne était entrée chez lui en passant par la chambre d'Annibal.

Un manteau de plomb s'abattit sur ses épaules en constatant l'inanité de ses faiblesses ; mais aussi un effroyable sentiment de jalousie le mordit au cœur.

— Pour qu'elle soit retournée chez Georges, elle l'aime donc ? se dit-il en se mordant les lèvres jusqu'au sang.

De chez lui il voyait la faible lueur éclairant la chambre à coucher de la jeune femme. Celui qu'il avait cru longtemps le mari de son inconnue voilée, était-il en ce moment à ses côtés ? Il ne voyait pas d'autre lumière dans la maison. Cette pensée le rendit fou.

Quelques instants après, il avait repris son chemin d'escalade et foulait les allées du jardin de son pied expérimenté.

Il s'approcha de la fenêtre et reconnut qu'Adrienne était seule dans sa chambre. Il connaissait le secret de la porte du vestibule et pénétra dans la maison.

Il traversa le petit boudoir et s'arrêta derrière les rideaux de la chambre de la Faunesse.

En ce moment, elle apparut dans tout l'éclat de sa beauté à ses yeux éblouis. Elle semblait descendre d'un de ces cadres où Titien a emprisonné tant et de si suaves créatures : tout rayonnait en elle, la vie, la jeunesse ; sa chevelure soyeuse avait de ces reflets qui formaient comme une auréole à

son front blanc et mat. La richesse de son cou, de ses épaules, de son sein, ses bras ronds largement développés, tout accusait la richesse du sang le plus généreux.

Elle se regardait dans un miroir et s'enivrait d'elle même, lorsque ses yeux aperçurent, dans le cristal, un homme debout entre les, rideaux de la porte, et qui la contemplait dans une attitude admirative. Elle fit un bond de joie vers lui.

— C'est toi ! fit-elle, en le prenant par le cou et le faisant entrer dans la chambre. Ah ! tu m'as pardonné.

— Oui, répondit-il, — je suis à toi, tu es trop belle !

— Belle seulement pour vous !

Il ne put retenir une expression d'incrédulité.

— Oui, je le jure, ami, rien que pour vous, toujours et à jamais !

— Au fait, tu le yeux, je te crois.

— Je te dis que je te le jure. Ah ! tu ne me connais pas, va !

Elle lui passa encore ses bras autour du cou et le mena vers un fauteuil. Elle le força à s'y asseoir et se courba, malgré lui, à ses pieds, appuyant ses bras et sa poitrine sur ses genoux.

— Vois-tu, ami, il ne faut plus nous fuir, comme nous l'avons fait. C'est au-dessus de mes forces d'abord, et au-dessus des tiennes aussi, n'est-ce pas ? Ah ! que tout ce qui nous arrive est étrange !... Je t'aime, comme jamais femme n'a aimé. Tu es beau, tu es noble, tu es grand, tu es selon mon cœur. Tu es l'homme que ma jeunesse avait rêvé... Ah ! crois-moi, crois la pauvre femme, jusqu'ici frivole et vaine, tu fais toute ma vie. J'ai essayé de tout pour t'oublier, parce que je voyais bien que tu me méprisais... Mais rien n'y a fait, ni le jeu, ni rien. Tu fais toute ma vie, te dis-je, sans toi je mourrais... Comme la Juliette du drame, je serais morte qu'un baiser de toi me réveillerait.

— Mais Georges ?...

— Ah ! ne parlons plus de tout cela, de tout ce monde, de ce Paris que j'exècre, car il m'a exposée à ne plus te voir. Quand je songe à cela, il me semble que je vais devenir folle... Ne plus te voir ! Est-ce que cela est possible, dis ? Est-ce que cela ne te fendrait pas l'âme de me laisser ainsi, chassée de ton cœur ?

— Tu vois, je suis revenu.

— O mon bien-aimé, que je t'aime !

Elle se prit à pleurer doucement, en appuyant son front brûlant sur les genoux de son amant, qui, rêveur, passait ses doigts dans les boucles de sa chevelure. Ce n'était plus la Faunesse, c'était la Madeleine repentante et purifiée.

Tout à coup un cri de rage retentit à l'extrémité de la chambre.

Ils se levèrent en sursaut, et Adrienne se mit à trembler comme la feuille.

Un homme était sur le seuil de la porte, pâle et frémissant.

— Monsieur !... fit Julien en marchant vivement vers cet homme, qui n'était autre que Georges Duperrier.

— Voilà donc pourquoi !... s'écria celui-ci, sans répondre et en jetant des regards empreints d'une farouche énergie sur Adrienne.

— Monsieur, reprit Julien, que venez-vous faire ici ?

— Voilà donc pourquoi ! répéta Georges, répondant toujours à sa pensée,

— Monsieur, vous oubliez.

— Que me voulez-vous, vous ? demanda brutalement Georges en se tournant vers Julien.

— Je veux...

— Eh ! que me direz-vous que je ne devine ?... Parbleu ! c'est très-clair...

— Encore une fois, monsieur...

— Monsieur, pas d'emportement. Je ne suis pas un jaloux brutal, mais je me trouve ridicule en ce moment. Faites-moi le plaisir de vous en aller, et laissez-moi bien tranquillement m'expliquer avec madame.

— Julien, s'écria Adrienne, ne m'abandonnez pas !

— Tout doux, ma belle, n'ayez pas peur, ne tremblez pas ainsi... Je ne vous veux pas de mal, non, mais je tiens à établir mes droits...

— Vos droits !... fit Adrienne que ce mot révolta.

— Monsieur, vous avez entendu.

— Je vous trouve hardi... fit Julien.

— Oh ! à votre aise, monsieur ; nous nous reverrons, si vous y tenez, mais demain ; quant à ce soir...

— Julien ! s'écria Adrienne, ne le contrariez pas, de grâce ! Il me fait peur...

— Vous voyez, monsieur, madame me connaît, ainsi ne faites pas bouillir mon sang !

— Pardieu, monsieur, répliqua Julien, j'en suis bien, fâché, mais que cela vous contrarie ou vous déplaît, je veux rester ici et j'y resterai ; c'est vous, au contraire, qui sortirez !

— Ah ! ah ! fit Georges avec un rire qui ressembla plutôt à un rugissement.

— A moins, cependant, continua Julien, que madame n'en ordonne autrement.

— Je suis ici chez moi ! dit Georges en croisant les bras.

— Cet homme est fou ! ajouta Julien en haussant les épaules.

— Oui, chez moi, car cette femme est à moi, je l'ai payée !...

— Misérable !... fit Julien en se précipitant vers lui les mains frémissantes de colère et de menace.

— Julien, Julien, au nom du ciel, partez, partez !... s'écria Adrienne en se mettant devant lui.

— Que je vous laisse exposée aux fureurs de cet homme !... Non, madame, non, ce serait une lâcheté.

— Allez-vous-en, dit Georges d'une voix sourde.

— Julien, ne vois-tu pas qu'il tient une arme dans sa main ?... Julien, crains-le ! 0 mon Dieu, il ne m'entend pas !...

— Eh bien !... fit Georges, partirez-vous ?

— Non ! dit Julien, en saisissant une chaise par son dossier.

Il marcha vers son adversaire en levant la chaise ; mais Georges recula de quelques pas et, écartant la chaise de la main gauche, frappa du couteau.

Adrienne, prompte comme l'éclair, s'était jetée au devant du coup.

Elle tomba dans les bras de Julien.

Le meurtrier prit la fuite.

Julien soutint Adrienne et arracha le fer de sa gorge.

Des flots de sang en jaillirent aussitôt et se répandirent sur son beau corps, voilé à peine par un peignoir de batiste.

Il la posa à terre, sur le tapis, et chercha, au moyen de son mouchoir, à étancher tout ce sang vermeil ; mais le sang coulait toujours, et la vapeur chaude qui s'en exhalait portait à la tête du jeune homme et lui donnait le vertige.

En vain il interrogea son cœur, son souffle : son cœur ne battait plus, elle ne respirait plus.

Julien se mit à pleurer amèrement, à genoux devant ce corps que, vivant, il avait tant aimé.

Un léger bruit parvint à son oreille, comme le frôlement d'une étoffe soyeuse ; il releva la tête. — Un homme était là, debout, devant lui, mais ce n'était plus Georges.

— Toi ! s'écria-t-il en reconnaissant André Lechène.

Celui-ci ne répondit pas ; plongé dans ses réflexions, il contemplait cette scène de désolation.

— Elle est morte, ami, morte ! entends-tu ?

— Oui, répondit le jeune médecin.

— Sais-tu qui l'a tuée, le sais-tu ?

— Oui.

— Tu sais quel est l'assassin ?

— C'est toi ou moi, répondit froidement André.

— Moi ! moi ! y songes-tu !

— Voici une femme assassinée, deux hommes à côté de son cadavre. Qui est-ce qui peut prouver que ce soit moi plutôt que toi ?

— Mais tu veux me rendre fou ?

— Non, certes !

— L'assassin, c'est...

— Tais-toi.

— Comment, lorsque tu m'accuses d'un crime odieux, tu ne veux pas que je crie que c'est...

— Tais-toi, te dis-je, et écoute. Georges est très-vif, j'en conviens ; il a eu le grand tort de tuer cette femme ; mais la fatalité l'a voulu. Si tu l'accuses, outre que tu n'y gagneras rien personnellement, on pourra très-bien ne pas te croire. Comment expliqueras-tu ta présence ici, à pareille heure ? Crois-moi, le plus simple est de te taire et de t'en aller bien vite.

— Mais il y aura une enquête.

— Ne crains rien ; l'enquête ne dira que ce que nous voudrons qu'elle dise.

Julien haussa les épaules ; mais André écarta les plis du peignoir qui cachait la poitrine d'Adrienne, et découvrit le sein le plus admirablement modelé qui fut jamais.

— Tiens, fit-il en appuyant son doigt sûr la blessure d'où le sang avait déjà cessé de s'échapper.

Le jeune homme, surmontant la colère que l'action de son ami avait fait naître en lui, se pencha vers ce sein, naguère encore palpitant d'amour et considéra la blessure.

— Un coup comme celui-là ne pardonne pas. Elle est bien morte.

— Malheureuse !

— Oubliera à jamais et pars.

— Cependant...

— Hâte-toi de partir, te dis-je. Regagne ton hôtel. Va, ne crains rien, je me charge de tout. Et n'oublie pas ton chapeau.

— Tu es le démon ! dit Julien en ramassant son chapeau dans un coin, obéissant machinalement.

— Non, mais ton sauveur, répondit André.

— Encore une fois, André, je te jure que je ne suis pas coupable...

— Eh ! je le sais bien, mais les apparences... Allons, passe par le boudoir, et ne te retourne pas.

Julien mit un genou en terre, devant Adrienne, se pencha sur son visage, qu'il embrassa et mouilla de ses larmes ; puis, cédant au regard et au geste de son ami, qui le dominait et l'épouvantait à la fois, il partit.

— Je la vengerai, dit-il pourtant en franchissant le seuil de cette chambre sinistre.

Resté seul avec le cadavre, André Lechène redevint pensif.

— Elle l'avait prédit, murmura-t-il, — la mort lui avait apparu, prochaine et sûre... O science, douterai-je donc toujours de toi, ou plutôt te mépriserai-je donc toujours, quand tes révélations ne me toucheront pas et ne serviront pas mon œuvre ?... J'aurais dû écouter cette pauvre femme et l'arracher à cette ville, où la malédiction céleste s'est appesantie... Pauvre Adrienne, où trouverai-je une âme aussi parfaite que la tienne, une lucidité aussi étendue ?...

Il alla soulever les rideaux de la croisée et prêta l'oreille ; mais il n'entendit aucun bruit et n'aperçut personne dans le jardin.

— Il aurait dû passer par le jardin... murmura-t-il en revenant près d'Adrienne.

André alla fermer la porte du fond au verrou, ramassa le mouchoir ensanglanté de Julien et le roula dans le sien.

— Pauvre femme, dit-il, à quoi t'a servi ton esprit si charmant, ton âme si élevée, ta beauté si parfaite ?... Dérision, misère, pitié, mépris !...

Il chercha ensuite le couteau qui avait frappé, essuya du pied la légère trace de sang qu'il avait laissée sur le tapis et le plaça entre les doigts du cadavre.

— Il faudra bien qu'on croie à un suicide... murmura-t-il.

Puis, il arracha un ruban étroit à la robe qu'avait quittée Adrienne une heure avant.

— Heureusement, se dit-il, on sait son histoire contemporaine, — et la mort du duc de Bourbon, à Saint-Leu, me servira au moins à quelque chose.

Il passa le ruban autour du bouton du verrou de la porte conduisant au boudoir du rez-de-chaussée, comme fit le vénérable M. de la Huproie, conseiller-rapporteur dans l'affaire du meurtre de Saint-Leu, — voulant prouver ainsi que des assassins avaient fort bien pu sortir de la chambre du dernier Condé, et refermer le verrou sur eux.

André saisit les deux bouts du ruban, passa derrière la porte qu'il ferma, et tirant le ruban vivement, le verrou joua facilement et, comme de lui-même, pénétra dans sa gâche. André fit ensuite glisser doucement ce ruban dans l'embrasure et le roula autour de son doigt en montant chez Georges.

— Brute ! cent fois brute, ce Georges !

— Pauvre Faunesse, elle ne pouvait l'échapper cette fois, c'était sa destinée de mourir jeune... C'est dommage, c'était une belle créature !... Mais son secret m'échappe... Était-ce donc un de ces monstres charmants qui, dans une autre sphère, eût fait renaître cet être adorable qu'on appelait Récamier ? — Elle emporte son secret dans la tombe, protégée par ce féroce amour-propre de l'homme qui ne veut avouer aucune défaite !... Ce secret, maintenant je n'oserai plus le demander à la mort... Ce serait outrager celle que mon ami le plus cher a aimée ...

XVII. ÉCROULEMENTS

Quelques jours après, un jeune homme s'occupait pieusement de faire entourer d'une grille la parcelle de terrain où le corps de la pauvre Adrienne avait été déposé. C'était Georges qui, lorsque les ouvriers eurent achevé leur besogne, se mit à genoux sur la dalle et posa son front brûlant contre le fer. Un sanglot profond souleva sa poitrine, et tout à coup il se retourna.

Il venait d'entendre derrière lui une sorte de gémissement qui lui répondait. Un jeune homme était là, les yeux baissés, et contemplant avec stupeur ce petit carré de terre qui s'était refermé un jour sur tant de jeunesse et de beauté. C'était Julien.

Les deux jeunes gens échangèrent un regard et leurs mains, se cherchant instinctivement, se réunirent dans une fébrile étreinte. Leurs fronts s'appuyèrent mutuellement sur leurs épaules et ils pleurèrent longtemps.

— Ah ! dit enfin Julien, nous n'avons pas pris la vie du côté joyeux, comme les autres.

— Quelle douleur, quel écoulement de moi-même ! Il se fait en moi une nuit profonde et noire. Je chancelle, je trébuche, je sens que je vais sombrer.

— Compagnons des premières douleurs de la jeunesse, dit doucement Julien, notre refuge est dans le travail.

— Oui.

— Cet amour nous a vieillis. Avec Adrienne est enterrée notre jeunesse.

— Il faut nous résigner. Nous avons pu rester honnêtes au milieu de nos entraînements ; il est encore temps de nous refaire une vie droite et noble. Allons, courage !

— Oh ! moi, je suis touché au cœur, dit Georges. Elle avait frappé sur moi comme avec une massue, et elle avait tari les sources de force de mon âme. Ma lâcheté a été au comble. Malgré ses trahisons, malgré ses folies avec d'autres, je me roulais à ses pieds, heureux de ne pas en être chassé. J'ai perdu la dignité de moi-même. Rien ne vibre plus en moi, je suis un homme mort.

— Écoutez, ami, reprit Julien d'une voix grave. Il y a eu un mystère impénétrable autour de cette femme, et ses trahisons, ses débauches, comme

vous appelez les chagrins qu'elle vous a causés, — ses fautes, tout cela n'a existé qu'à la surface. Elle est morte pure et sans tache, comme l'enfant.

— O ciel ! fit Georges, dont le front se couvrit d'une sueur abondante et qui devint subitement pâle.

— Nul ne peut se vanter d'avoir été son amant, — pas même moi.

— Et je l'ai tuée !... s'écria Georges en tombant la face contre terre.

Julien le laissa pleurer ; puis il le prit doucement dans ses bras et l'aida à se relever.

Le malheureux Georges n'était plus que l'ombre de lui-même. Ses cheveux avaient soudainement blanchi, et dès deux jeunes hommes qui étaient entrés au cimetière un seul en sortit, soutenant une sorte de spectre, l'apparence d'un pâle et inerte vieillard. Ils rentrèrent à Paris.

— Ce qui t'a sauvé, toi, dit Lechène lorsque Julien l'eut appelé à l'aide, — c'est que tu as combattu ton amour par d'autres amours. Tu as demandé l'oubli aux débauches de la nature, Georges l'a arraché aux vices de la civilisation. Pauvres amis, vous avez trébuché dans la voie fatale, et l'un de vous ne s'en relèvera pas. Ce n'est pas votre faute, et je serais mal venu à vous blâmer. C'est votre jeunesse qui a tout fait, et quelques douleurs qu'elle vous ait attirées, vous ne regretterez jamais ses acres jouissances. Je ne vous dirai pas que j'étais plus fort que vous, je n'en sais rien. Je n'ai jamais été jeune. Je n'ai jamais cru que le cœur fût autre chose qu'un viscère chargé de distribuer le sang à nos artères, et j'ai considéré l'amour comme un besoin. — Vous avez à vous repentir, — moi, j'ai peut-être à envier. — Tout est dans tout.

Le spectacle de la ruine de Georges frappa vivement l'imagination d'Annibal. Amoureux forcené du plaisir et de la joie, il devint modéré dans ses écarts, ce qui lui permit de reprendre ce cours de droit si négligé jusque-là.

Un mois après, M. Bocquillon, qui s'était traîné péniblement chez lui, après sa scène avec Adrienne, dans l'escalier de l'hôtel, et dont le mal n'avait fait qu'empirer, mourut subitement en apprenant la mort de la belle fille. Il ne laissa aucun regret, et son héritage, assez considérable, n'étant réclamé par personne, dut échoir à l'État.

Rentré à Paris, douze jours après son excursion à Strasbourg, René Fauveau se rendit au cimetière, accompagné, lui aussi, d'un marbrier. Son dessein était de faire élever un monument durable à Wilhelm, mais le conservateur lui apprit que depuis deux jours le corps n'était plus à Paris.

Un vieillard étranger, ayant toutes les apparences d'un grand seigneur, avait assisté à l'exhumation.

— Et le chien ? demanda René, qui pensa bien que le fidèle animal devait avoir eu sa part de toutes ces opérations.

— Il y était, monsieur ! dit le conservateur avec une émotion qui laissait deviner tout un poème dans la lugubre cérémonie dont il avait été témoin.

Quelques années après, Julien, qui était devenu un des jeunes avocats les plus distingués du barreau, se présenta chez maître P..., notaire, afin d'y relever des pièces relatives à la succession de M. Bocquillon, laquelle était revendiquée par un collatéral éloigné, surgi par hasard de la province.

Son cousin Annibal était le deuxième clerc de l'étude, et c'est à lui qu'il s'adressa.

— Vilain souvenir que tout cela, dit Annibal, qui eut bientôt trouvé le dossier. Je n'étais pas à l'étude quand on a ouvert la succession Bocquillon.

— On y retrouvera la trace de nos fredaines, dit Julien en souriant.

— Et celle de la Faunesse, ajouta Annibal.

Tout à coup le jeune clerc, qui venait d'ouvrir le dossier, poussa un cri, une sorte de rugissement, et comme s'il eût aperçu, dans ce dossier inerte, la preuve improbable de son déshonneur.

— Qu'as-tu donc ?

Annibal ne répondit pas ; il était devenu successivement rouge, blanc et vert, et tomba abasourdi dans son fauteuil.

Julien jeta les yeux sur le dossier, ne comprenant pas ce qui avait pu causer une semblable révolution dans l'esprit de son cousin.

— Cette lettre !... fit Annibal revenant à lui et feuilletant de nouveau le dossier... Cette lettre, elle est, signée Marielle !

— Eh bien ?

— Marielle, parente de cet affreux Bocquillon !

— Elle hériterait, dit Julien, qui comprit aussitôt.

— Cette note du ministère public dit qu'on n'a pu, malgré toutes les investigations, retrouver cette Marielle... Ah ! Dieu soit loué, la pauvre enfant, elle sera riche. Nous ferons rendre l'héritage par l'État.

— Nous sommes dans les délais.

— On ne m'empêchera plus de l'épouser ; j'achète la charge et je suis notaire.

— Toi, notaire, mon pauvre Annibal, qui l'eût dit ? L'État rendit l'héritage sans plaider. La bureaucratie a parfois du bon.

Annibal épousa Marielle huit jours après le mariage de Julien, devenu ambitieux et qui aspire aux plus hautes destinées.

Le soir de la noce, Annibal, André Lechène et Julien fumaient dans un petit salon, en attendant la fin du bal.

— Ah ! nous sommes finis, mes amis, disait Annibal. C'est égal, il y a des jours, voyez-vous, où je regrette, là, bien sincèrement, cette bonne vie du quartier latin !

— Et moi donc ! fit l'austère avocat avec un soupir.

— Eh ! ce n'est rien de tout cela qu'on regrette, mes enfants, dit Lechène, — c'est la jeunesse.

FIN

Volumes in-18 Jésus à 3 francs

L'Age de Fer-Blanc.....	4 vol.
Les Réalités humaines.....	4 vol.
Les Phénomènes vivants.....	4 vol.
Monsieur et Madame Tout le Monde.....	4 vol.
La Mythologie parisienne.....	4 vol.
La Comédie en plein vent.....	4 vol.
Par devant M. le Maire.....	4 vol.
Le Pavé de Paris.....	4 vol.
M Personne.....	4 vol.
Les Marchands de Santé.....	4 vol.
La Foire aux Grotesques.....	4 vol.
Avez-vous besoin d'Argent ?.....	4 vol.
La Comédie du Voyage.....	4 vol.
Les gens de Théâtre.....	4 vol.
Les Marionnettes de Paris.....	4 vol.
La famille Hasard.....	4 vol.
Le Roman de la Femme à Barbe.....	4 vol.
Maison Amour.....	4 vol.
Paris s'amuse.....	4 vol.
Les Souffre Plaisirs.....	4 vol.
Année Comique.....	4 vol.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

La Vie au quartier Latin, par Albert Blanquet

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k55676537>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit

est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont

signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr